


RTYC
RTYC
RTYC
PER IL SUO CONTRARIO
ALMERIC HUGH PAGET.
1st. Baron Queenborough
1919


TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU
MINA TIO MEA



En Amour comme au Jeu la Fortune est diverse :
L'un gagne, l'autre perd ; l'une à tromper s'exerce,
L'autre à favoriser à la fois deux Amans ;
L'un tache en vain de paroître sincere ;
L'un est heureux l'autre se desespere ;
Et les plus fortunez ne sont jamais contens .

LES FAVEURS
ET LES
DISGRACES
DE L'AMOUR,
OU LES AMANS
HEUREUX,
TROMPEZ ET MALHEUREUX.

HUITIEME EDITION:

Corrigée & mise en meilleur François: augmentée d'un Volume de Nouvelles Histoires Galantes.

Avec des figures en Taille douce.

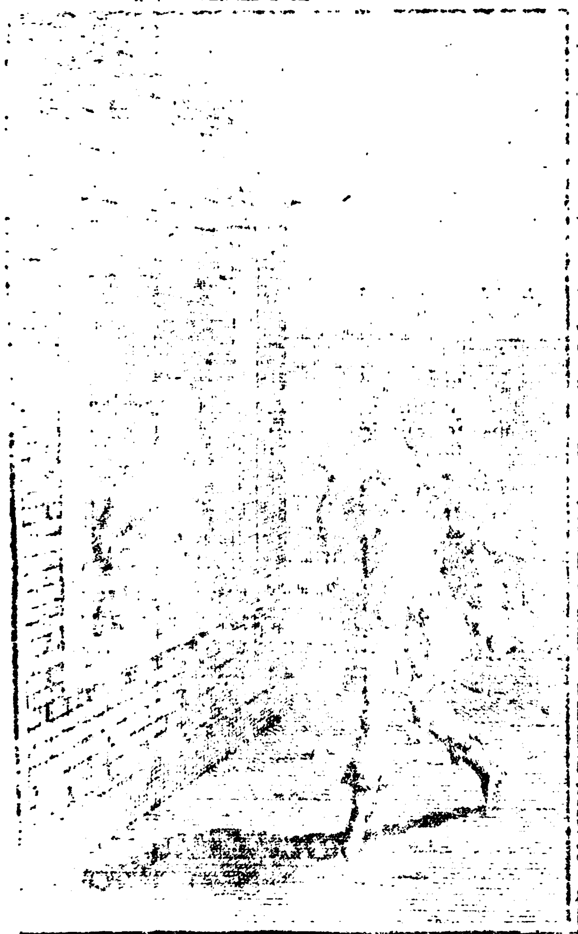
TOME SECOND,

Qui contient les Amans Trompez & Malheureux.



A LA HAYE,
Chez JEAN NEAULME,
M. DCC. XXI.


TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
15 JUL 1964
OF OXFORD
LIBRARY



Tom. 2. Pag. 1.





PREMIERE HISTOIRE GALANTE, DES AMANS TROMPEZ.

Clarice, Fille Romaine de basse naissance, est aimée d'un Cavalier distingué, qui tache de la disposer à lui accorder ses bonnes graces, sous pretexte qu'il l'épousera. Sa Mere ayant découvert cette intrigue, & craignant que le Cavalier n'enleve sa Fille, la meine dans la Maison du Seigneur

Frangipani, Parain de Clarice, dont le Fils en devient encore amoureux; une Demoiselle élevée dans cette Famille & amoureuse de ce dernier, lui donne un rendez-vous au Nom de Clarice, mais elle s'y trouve elle-même, dans le tems que l'autre Cavalier est avec Clarice; la Mere de Clarice avertie de ce rendez-vous, par la Demoiselle de la Maison, s'y transporte, avec des Officiers de la Justice, & les deux Cavaliers sont obligez d'Epouser les deux Demoiselles.

IL y avoit à Rome il y a quelque tems, une jeune Fille appellée Clarice, qui étoit de si basse naissance, qu'elle n'avoit pas seulement un Nom de Famille; en recompense elle étoit parfaitement aimable, & le titre de la belle Romaine, avoit presque banni son nom de batême de la memoire des

Hommes. Elle n'avoit que fort peu de bien; & pour satisfaire sa vanité, en s'habillant d'une maniere propre & galante, elle étoit obligée de travailler à differentes sortes d'ouvrages avec sa Mere Beatrice, qui étoit une parfaitement honnête Femme; cette Mere qui savoit combien la beauté est un dangereux don de la nature pour celles qui la possedent, ne negligeoit rien pour fortifier sa Fille contre les attaques des Amants, & pour lui inspirer ces maximes de vertu, & de prudence, sans lesquelles une jeune beauté court tant de risque de faire naufrage sur la Mer orageuse de l'Amour.

Quoique Clarice goutât les instructions de sa Mere; elle avoit trop d'Amour pour ses propres charmes, pour ne se pas faire la plus douce satisfaction de les voir adorer par les Hommes; elle vouloit des Amants, mais elle vouloit éviter l'Amour, deux projets, qu'il est très difficile d'exécuter long-tems à la fois.

Elle se faisoit un plaisir de se montrer de tems en tems à sa fenetre,

pour donner dans la vue à quelqu'un ; quand elle avoit atteint son but, & que le gibié avoit donné dans ses filets, elle se plaisoit à s'assurer sa proye, & pendant plusieurs jours de suite elle voyoit avec satisfaction, que le Cavalier qu'elle avoit touché par ses charmes, alloit & venoit à l'entour de sa demeure, comme les mouches volent à l'entour d'une chandelle allumée ; elle ne manquoit pas de lui rendre le salut d'une maniere gracieuse, & de lui persuader par-là, qu'elle avoit quelque disposition à le favoriser ; mais lorsqu'il se flattoit de voir réussir son entreprise au plûtôt, elle lui otoit tout d'un coup toute esperance, en ne se montrant plus, & en le laissant se morfondre dans la ruë.

Elle couroit risque de n'être pas Mariée encore de long-tems. Elle étoit trop vaine pour unir son sort à celui de quelque Artisan ; & quoique les jeunes gens les plus distinguez de la Ville lui eussent offert de l'Epouser, il ne lui étoit pas difficile de découvrir leurs véritables intentions, parce qu'ils s'accordoient tous à vouloir

loir satisfaire leur passion d'abord, & épouser dans la suite; rarement se passoit-il un seul jour, qu'elle ne reçût d'une maniere, ou d'autre, quelque poulet rempli d'expressions tendres & de magnifiques promesses; mais elle étoit trop fine pour donner dans des pieges si grossierement tendus, & elle se divertissoit avec sa Mere des vains efforts de cette foule d'Amants, qui s'augmentoit de jour en jour.

Elle alloit d'ordinaire faire ses devotions en compagnie de sa Mere à l'Eglise de Sainte Marie Majeure, qui étoit dans son quartier; un jour elle y fut vue par un jeune Cavalier de l'illustre maison des Comtes de Belmonte, qui lui trouva une beauté si extraordinaire, qu'il conçût tout d'un coup pour elle la plus violente passion; il ne manqua pas de la suivre, pour voir où elle demeuroit, & de passer depuis ce temps-là vingt fois par jour devant sa porte; elle fit avec lui son manege ordinaire, mais après avoir flatté l'amour de ce Cavalier par les regards les plus séducteurs, elle eut beau se cacher, pour le faire renoncer à l'entreprise de

s'en faire aimer. Il fut plus constant que tous ses Rivaux. La vanité de la Belle en fut agréablement chatouillée, d'ailleurs elle le trouva infiniment mieux fait qu'aucun de ceux qui avoient voulu lui faire croire qu'ils avoient de la tendresse pour elle; elle sentit peu à peu, qu'il ne lui étoit pas indifferent; & soit defiance de ses propres forces, soit desir d'irriter la passion de cet aimable Cavalier, elle pria sa Mere de la mener à une petite Vigne qu'elle avoit près de Rome, & qui étoit le seul héritage, que son Pere lui avoit laissé.

Le jeune Comte s'apperçut bientôt de son absence, & il ne fut pas long-tems à decouvrir le lieu de sa retraite. Il sut que près de cette petite Maison de campagne demeuroit la Femme d'un Vigneron, qui voyoit la Mere de Clarice, & qui étoit très propre à servir ses Amours; il s'introduisit chez elle sous prétexte d'employer son Mari à lui acheter du vin, & dès qu'il la vit seule, il lui mit quelques pieces d'or dans la main, en la priant de le favoriser auprès de sa char-

charmante Maitresse. Elle lui promit d'abord monts & merveilles; & s'il y avoit au monde une Femme capable de bien garder sa parole sur un sujet de cette nature, c'étoit elle: la Mere de Clarice ne la connoissoit que sur le pied d'une Villageoise, qui avoit plus d'esprit & de manieres, que les autres, & si elle avoit sû les avantures de sa jeunesse, elle se seroit bien gardée de soufrir qu'elle parlât à sa Fille. Elle avoit été pendant longtemps le but de la volupté Romaine, & elle avoit exercé le métier de Courtisane, avec autant de delicatesse que de distinction; après s'être enrichi considerablement, elle avoit eu assez d'imprudence, pour s'attacher à un Chevalier d'industrie, qui l'avoit depouillée tout d'un coup de tout le butin qu'elle avoit fait en detail pendant plusieurs années, & cette Femme avoit été trop heureuse de sacrifier les restes de sa beauté delabrée à un Vigneron, qui étoit passablement à son aise.

Dès qu'elle vit ce métail, qui avoit toûjours été l'Arbitre absolu de tou-

tes ſes actions, elle partit de la main, & elle trouva Clarice ſeule qui travailloit pendant que ſa Mere étoit occupée aux affaires du Menage. Elle commença d'abord à la cajoller ſur ſa beauté, & à plaindre le malheur de ſes Amants, que ſon abſence devoit livrer à la plus vive douleur. Clarice lui repondit, qu'elle ne s'en mettoit guere en peine, & que ſi elle avoit aſſez de charmes pour ſe faire regretter, elle aimeroit infiniment mieux cauſer du chagrin à ſes Amants, que de s'expoſer à leurs fourberies, & de leur donner occaſion de lui cauſer du chagrin.

Dans quelle erreur êtes vous, charmante Clarice, lui dit la bonne Vieille ; *& que la ſageſſe, dont vous faites profeſſion eſt déraiſonnable, & contraire à la nature. Eſt-il poſſible que vous n'ayez jamais fait reflexion ſur le prix de la jeuneſſe, qui ne laiſſe après elle, que la plus triſte mortification, ſi l'on a été aſſez imprudent pour n'en pas tirer tout l'uſage imaginable ; cette jeuneſſe vous offre mille plaiſirs, des divertiſſements continuels, de la richeſſe, de la magni-*

magnificence, en un mot tout ce qui est capable de flatter la vanité & de satisfaire les sens; & vous avez assez peu de goût, pour refuser toutes ces delices. Les Hommes sont des fourbes, j'en conviens; mais il n'y a que les Femmes peu spirituelles, & assez sottes pour se piquer de probité, qui puissent en être les dupes; pour n'en être pas fourbée, vous n'avez qu'à les fourber vous même; rien au monde n'est si facile; l'animal le plus foible & le plus credule c'est un Amant, & j'ôse dire, que jamais Homme ne se dégagea des fers d'une aimable Femme, que parce qu'elle n'avoit pas assez d'Esprit & d'adresse pour l'y retenir; vous n'avez qu'à écouter mes conseils, pour apprendre l'art de rechauffer toûjours la passion d'un Homme, dont vôtre merite, & cette vive beauté vous auront attiré les hommages, & pour la faire monter de degré en degré à un esclavage parfait. Ce n'est pas, aimable Clarice, continua-t-elle, en voyant que cette Fille vouloit l'interrompre, *que je voudrois vous conseiller de prostituer vos appas sans choix à une foule d'Amants, non, non, ma Chere Enfant, vos attraits*

sont trop precieux pour en faire un usage si vil.

Je serois d'avis que vous vous livrassiez aux desirs d'un seul Cavalier aimable, discret, sur tout riche, & liberal, & que vous eussiez pour lui une fidelité parfaite, sans rebuter pourtant ses Rivaux, avec une fierté toûjours égale. Il est d'une nécessité absolue, que de tems en tems vous affectiez quelque froideur pour vôtre Amant & quelques égards pour vos autres adorateurs. Il vous estimera à proportion du cas, que ses Rivaux feront de vous, & la crainte de vous perdre renforcera en lui le desir de vous retenir. Mais il ne faut pas que ces froideurs soient durables; il faut les faire finir dès que vous verrez vôtre Amant assez accablé de douleur, & assez agité par l'inquietude, pour qu'il vous sache gré de le tirer d'un état si violent, & qu'il vous en aime davantage. Ouvrez moi votre Cœur ma Chere Enfant, continua-t-elle en l'embrassant avec une espece de passion, *je n'abuserai pas de vôtre confidence, seroit-il bien possible, que tant de charmes fussent inutiles, & qu'un Cœur sensible ne les accompagnât pas?*

pas? Ne vous est-il jamais arrivé de trouver quelque Cavalier, dont la vue vous troublât, & vous inspirât quelque chose de tendre? J'en connois un, qui se croiroit le plus heureux des mortels, s'il avoit fait une telle impression sur vôtre Esprit; vous devez le connoître aussi, puisque c'est le plus constant & le plus aimable de vos adorateurs; c'est le Comte de Belmonte, & je puis vous protester que c'est vôtre veritable fait; aucun Seigneur de la Ville n'est plus propre que lui à vous tirer de cet état triste & mélancolique où vôtre folle sagesse vous retient; il est son propre Maître, ses biens sont très considerables & il est certain que sa liberalité naturelle, augmentée par sa passion se changera dans une veritable prodigalité, dont vous seule tierrez tous les fruits. Dites moi sincerement s'il a le malheur de vous deplaire.

Clarice dont le cœur avoit reçu de terribles impressions de l'Eloquence infernale de Nerine, (c'étoit le nom de cette dangereuse Femme) s'étoit pourtant mis trop avant dans l'Esprit les maximes d'honneur, que sa Mere lui avoit renduës familiaires depuis son

Enfance, pour se rendre à une proposition si scabreuse; elle avoua franchement à Nerine, que ce jeune Comte lui plaisoit d'avantage que tous ses autres Amants, & qu'elle étoit très portée à l'aimer, pourvu qu'il voulût bien en faire sa Femme, mais qu'il n'y avoit rien à esperer d'elle, sous toute autre condition.

Cette adroite Vieille ne negligea rien pour lui persuader, qu'une intrigue bien ménagée & durable avec un honnête Homme, étoit d un gout infiniment plus relevé que le mariage, qui après une courte jouissance, calmoit à coup sûr, la passion d'un Epoux; sa Rhetorique fut vaine; mais comme elle avoit l'Esprit souple & insinuant au supreme dégré, elle n'insista pas long-tems là-dessus; elle se contenta de prier Clarice d'écouter le Comte, & lui dit qu'elle étoit persuadée, qu'il feroit pour elle tout ce qu'elle pourroit souhaiter, s'il voyoit ses appas de près, relevez par les agrements de son Esprit, & par les charmes irrésistibles de sa conversation. Clarice fut assez imprudente pour pro-

mettre cette satisfaction au Comte, à condition pourtant de ne le revoir jamais, si elle decouvroit qu'il n'en voulut qu'à son honneur.

Clarice contente comme un Heros, qui vient de remporter une victoire signalée, alla faire rapport au Comte du succès de sa Negotiation ; il la recompensa noblement des peines qu'elle avoit prises, & il ne douta point, que pourvu, qu'il put voir sa Maîtresse tête à tête, il n'en vint à bout, sans s'attacher à elle par les liens odieux du mariage.

Quelques jours après, elle alla voir Nerine avec sa Mere, & cette intrigante sut si bien menager les choses, que Clarice vit le Comte dans une autre chambre, sans que sa Mere en eut le moindre soupçon. Comme ces Amants n'avoient pas de tems à perdre, ils se mirent d'abord à parler du sujet principal, savoir du mariage. Belmonte, bien loin de dire là-dessus sa veritable pensée, protesta à Clarice, que c'étoit-là son unique but, & qu'il mettoit le comble de son bonheur à se l'attacher par des liens indissolu-

bles, mais il la pria de patienter, jusqu'à ce qu'un Oncle fort âgé & fort infirme, dont il étoit l'unique heritier, eut quitté le monde; il ajouta à cette promesse tant de marques de la passion la plus vive, & la plus sincere, qu'il fut difficile à la Belle de douter, qu'il ne fut son Epoux au prémier jour. Elle trouva pourtant à propos de reprimer les fougues de l'amour du Comte, & d'empecher qu'il ne s'emencipât avec elle, de peur qu'elle ne fut elle même la cause de sa perfidie, en lui accordant les dernieres faveurs; elle vouloit qu'il les achetât par le mariage, & il n'est pas naturel de payer fort cher ce qu'on possede deja. Elle lui permit seulement certaines petites libertez, moins propres à le degouter, qu'à l'enflammer d'avantage, & en le quittant elle le laissa le plus amoureux de tous les Hommes.

Quelque ingenieuse, que fût Nerine, il lui fut impossible de menager chez elle un second rendez-vous à ces Amants; il y a de l'aparence que Clarice l'évitoit elle-même, parce qu'el-

le

le se defioit de ses forces ; elle se con tentoit de lui parler tous les soirs par une fenêtre, qui donnoit sur un petit jardin entouré d'une basse Cloison, que le Comte pouvoit franchir sans peine, & Nerine alloit & venoit presque tous les jours, pour lui porter les lettres de son amant, & pour prendre les reponces.

Les frequentes visites de cette Femme, allarmerent la prudente Beatrice, qui devinoit facilement qu'elles pouvoient être dangereuses pour sa Fille ; elle resolut là-dessus, sans communiquer ses soupçons à Clarice, de la rammener à Rome ; mais celle-ci ne laissa pas de trouver le moyen d'en avertir le Comte par une lettre, & de lui enseigner un moyen de continuer ses conversations avec elle dans la Ville. Elle lui dit de se glisser tous les soirs dans un cul de sac, où donnoit une petite fenetre de la maison, & que de-là, elle lui jetteroit ses lettres & prendroit les siennes par le moyen d'une corde.

Il étoit trop amoureux pour negliger cet avis, & ce manege dura assez long-tems

téms sans que la Mere s'en apperçut ; mais voyant ce Cavalier errer tous les jours à l'entour de sa maison, qui étoit dans un quartier, que les gens d'un certain rang ne frequentoient gueres, elle combina cette particularité avec les visites continuelles de Nerine, & en infera d'abord que ce Cavalier devoit faire l'amour à sa Fille.

Elle trouva à propos de communiquer cette decouverte à un vieux Seigneur Romain, de la maison illustre de Frangipani, qui étoit Parain de Clarice, & qui avoit beaucoup d'estime pour sa Mere, qui dans sa jeunesse avoit été Fille de Chambre de son Epouse. Il mit quelque Domestique affidé en sentinelle dans le quartier de Clarice, & il sut bien-tôt que l'Amant en question étoit le jeune Belmonte.

Ce vieux Seigneur qui le connoissoit très particulierement, le fit venir chez lui, & lui demanda d'une maniere grave & serieuse, quel but il avoit dans l'Amour qu'il avoit pour Clarice? Voyant que ce jeune Cavalier

lier se démontoit, & qu'il alloit peut-être nier la chose; *Vous étes trop honnête Homme, Monsieur*, lui dit-il *pour ne me pas parler sincerement; & quand vous voudriez vous tenir sur la négative, vous ne me tromperiez pas; j'ai des preuves incontestables de la verite du fait; je sai que vous avez de la passion pour Clarice, & qu'elle n'est pas un parti sortable pour vous, par rapport au bien, & à la naïssance; mais vous ne savez pas peut-être, que je suis son Parain, que je dois lui tenir lieu de Pere, & que quiconque attentera à son bonneur m'offensera cruellement; ainsi, Monsieur, consultez vous; si vous lui trouvez assez de merite, pour l'épouser malgré l'inégalité des conditions, je ne m'y oppose pas. Mais si vous n'avez d'autres intentions que d'en faire vôtre Maîtresse, & de la deshonorer, je vous prie de vous desister de vôtre dessein pour l'Amour de moi; je vous en aurai toute l'obligation possible.* Belmonte fort embarassé d'un discours si serieux & si pressant, mit encore son Oncle en jeu, sous pretexte, que le bien bien considerable, qu'il en attendoit méritoit

toit bien, qu'il differât jusqu'après sa mort un mariage, où selon toutes les apparences il ne consentiroit pas.

Il s'exprima là-dessus d'une maniere si foible, que Frangipani qui joignoit une grande experience à beaucoup de lumieres naturelles, devina facilement qu'il le trompoit. Il en avertit la Mere de Clarice par son Fils, & lui fit dire, qu'il ne croyoit pas Clarice en sureté dans un quartier aussi écarté que le sien; & qu'il s'offroit à la mettre auprès de sa Femme, jusqu'à ce qu'elle se Mariât; la prudente Beatrice y consentit avec la plus grande satisfaction, & pria Don Flavio d'assurer son Pere de sa reconnoissance, pour un bienfait si signalé.

Ce jeune Cavalier ayant vû Clarice, dans le temps qu'il parloit à sa Mere, fut frappé d'une beauté si rare & sortit de cette maison tout aussi Amoureux que Belmonte; il avoit entendu confusement par les conversation de son Pere & de sa Mere, que Belmonte en étoit Idolatre & la commission, qu'il avoit reçue du Seigneur

Fran-

Frangipani, lui faisoit croire, qu'on la prenoit dans la maison, pour que ce Comte l'épousât de-là avec plus de bienseance.

Dans cette persuasion, il se reserva à lui faire la cour dans les formes, quand elle seroit Mariée, & ayant trouvé sans peine une seconde Nerine, il lui écrivit une lettre très-passionée, dans laquelle il la prioit de vouloir bien le prendre pour son Cavalier; c'est ainsi que les Italiens apellent le Galant d'une Femme Mariée. La Clarice, qui avoit l'Esprit vif, resolut d'abord de se servir de l'amour de Don Flavio, pour faciliter son mariage avec Belmonte; elle lui repondit le plus honnêtement du monde, qu'elle ne refusoit pas les offres d'un Cavalier si parfait, mais qu'il devoit compter, qu'il n'y avoit rien à attendre d'elle, avant qu'elle fut l Epouse de Belmonte; que par consequent il ne pouvoit mieux faire que de favoriser les Amours du Comte, afin de hater par-là l'Hymenée projetté. En même temps elle instruisit son Amant de tout ce qui se passoit, & de

la déclaration d'amour qu'elle avoit reçuë; elle le pria de lier amitié avec son Rival, pour avoir par ce moyen occasion de la voir dans la maison de Frangipani, où Don Flavio se feroit un plaisir de l'introduire dans l'esperance de hater un mariage, sur lequel il bâtissoit tant de frivoles esperances.

Belmonte charmé de trouver un moyen de duper en même téms sa Maîtresse & son Rival, lia d'abord commerce avec Don Flavio, qui bien loin de l'éviter, le cherchoit de son côté avec le même empressement.

Ils furent bien-tôt inseparables, & quoiqu'ils eussent fort peu d'amitié l'un pour l'autre, on les auroit pris pour un nouvel Orête, & pour un nouveau Pylade.

Dès que Clarice fut entrée dans cette Maison, Don Flavio fit confidence de sa passion à une Demoiselle qui étoit élevée par le Seigneur Frangipani, & dont la Noblesse égaloit la sienne, quoiqu'elle fut destituée des biens de la fortune. Comme il étoit naturel, qu'elle vêcut familiairement avec la charmante Clarice, ce jeune Cavalier

lier la conjura de lui menager un tête à tête avec elle, & elle lui promit d'aller travailler pour lui sur le champ; aussi-tôt qu'elle fut dans la chambre de Clarice; *Mademoiselle*, lui dit-elle, *si vous voulez bien me faire une confidence, je vous en ferai une autre, & je vous assure que si vous voulez vous fier à moi, nous nous en trouverons bien toutes deux; je sai toutes vos affaires, mais j'ignore les sentimens de vôtre cœur; Belmonte & Flavio vous aiment l'un & l'autre, dites-moi, franchement je vous prie, qui est celui des deux, qui a le bonheur de vous plaire.* Clarice lui repondit naturellement; qu'elle aimoit le Comte, & qu'elle n'amusoit Don Flavio, que pour le porter malgré lui à favoriser l'amour qu'elle avoit pour son Rival; *J'en suis ravie*, reprit la premiere, *sachez, qu'autrefois Don Flavio m'en a conté, & que croyant qu'il m'aimoit, sur des apparences trop legeres, je lui ai donné mon Cœur sans balancer, mais voyant que ce que je prenois pour tendresse n'étoit que Galanterie, j'ai dissimulé la situation de mon Cœur, & j'ai fait semblant de n'avoir pour*

pour lui, que les sentiments d'une amie ; je l'aime cependant avec passion, & si vous voulez seconder mon projet, je me fais fort de l'Epouser, & de vous faire l'Epouse de Belmonte.

Ecrivez seulement à ce Cavalier, que vous ne sauriez vivre plus longtems sans le voir, & que s'il veut venir ici demain au soir, à l'entrée de la nuit, il sera introduit dans vôtre chambre ; je vous instruirai de ce qu'il faudra faire dans la suite ; mon projet est infaillible, pourvu que vous suiviez ma direction. Clarice y consentit, & jamais Homme ne se livra à de plus violents transports de joye, que Belmonte, lorsqu'il reçut la lettre de sa Maîtresse. La confidente de Don Flavio alla cependant lui faire rapport de sa Negotiation ; elle lui dit que Clarice l'aimoit, & que se voyant sur le point de se marier, elle croyoit ne rien risquer en lui donnant les plus fortes preuves de sa tendresse pour lui ; qu'elle le prioit de se rendre au commencement de la nuit dans un petit cabinet, qui don-

noit

noit fur le jardin, & qu'il l'y trouveroit.

Cette Demoiselle ayant pris ses mesures envoya par un inconnu une lettre à la Mere de Clarice, dans laquelle elle l'avertissoit que Belmonte avoit un rendez-vous avec sa Fille vers les dix heures du soir, & qu'elle n'avoit qu'à les faire prendre sur le fait par le Seigneur Frangipani, pour assurer à Clarice un Epoux de Merite, & une Fortune considerable : cet avis ne fut pas négligé ; la Mere de Clarice vint à l'heure marquée avec des supposts de la Justice au Palais de Frangipani, elle informa son Protecteur de l'avertissement qu'elle avoit reçu, & le pria de l'accompagner dans la chambre qu'il avoit donné à sa Fille. Ce bon Seigneur en fut ravi, & il entra dans la chambre en question avec toute cette troupe, qui trouva Belmontes dans le lit de la charmante Clarice, fort étonné de voir ses plaisirs interrompus d'une maniere si peu attendue, & si desagréable ; les loix sont en Italie formelles sur ces sortes de cas, & Belmonte fut obligé d'epouser

ser sur le champ celle qu'il venoit de traiter comme sa Femme; voyant qu'il n'y avoit pas moyen de reculer, il fit la chose de bonne grace, & en embrassant sa nouvelle Epouse, il lui dit, qu'il étoit charmé que la Justice eut assez de bonté pour lui, pour lui fournir une excuse valable auprès de son Oncle.

Le Seigneur Frangipani étoit ravi de voir, que les choses passoient avec tant de douceur, mais sa joye fut de courte durée. Clarice s'addressant à toute la Compagnie, dit, qu'il restoit encore une autre affaire à conclure, & qu'on n'avoit qu'à la suivre, pour savoir ce dont il s'agissoit. Elle mena toute cette troupe dans le Cabinet, où sa Compagne avoit dit à Don Flavio, qu'il trouveroit sa Maîtresse; il est difficile d'exprimer l'étonnement du Pere & du Fils, qui croyant tenir entre ses bras Clarice, voyoit qu'il embrassoit une personne, qu'il ne regardoit que comme son amie; cependant le Seigneur Frangipani ayant temoigné beaucoup d'ardeur, pour faire executer les loix à l'é-

l'égard de Belmonte, ne pouvoit pas, ſans fletrir ſon honneur, refuſer de faire la même choſe par rapport à Don Flavio, qui fut obligé de conſentir à cette union. C'eſt ainſi que deux Filles, jeunes & ſans experience réuſſirent à tromper deux Cavaliers qui faiſoient tous leurs efforts pour fourber leur Maîtreſſe, & pour ſe duper l'un l'autre.





SECONDE HISTOIRE GALANTE, DES AMANS TROMPEZ.

Un Gentilhomme de Parme, nommé Santi, ayant été élevé par sa Mere dans sa premiere Enfance d'une maniere fort efféminée, va étudier à Boulogne; devenu Amoureux d'une Fille de très grande qualité, il s'introduit chez sa Mere en habit de Fille, & déclara

Tom. 2. Pag. 26.



re sa passion à sa Maîtresse; il est éperdument aimé d'un jeune Seigneur Aldobrandin, qui le croit Fille, & par sa protection le fait venir au but de ses desirs.

UNe Dame de Parme appellée Lavinie, étoit restée veuve avec une Fille & un Fils, nommez l'une Octavie & l'autre Santi. Non seulement il n'étoit pas possible de trouver rien de plus beau que ces Enfants, mais ils se ressembloient encore si fort, que quand Santi étoit habillé en Fille, il étoit difficile de le distinguer d'avec sa Sœur. La Mere qui étoit Idolatre de l'un & de l'autre, se faisoit un des plus grands divertissements, de cette ressemblance, & se plaisoit non seulement à voir à Santi tous les ajustements d'une Fille, mais encore à le faire travailler avec Octavie à toutes sortes d'ouvrages, qui ne conviennent qu'au beau sexe. Plusieurs personnes, qui virent Santi dans cet équipage & dans cet-

cette occupation, en furent les dupes, & auroient juré que ce n'étoit pas un Garçon ; sa Mere l'entretint dans cette vie effeminée jusqu'à l'âge de huit ans ; elle trouva alors à propos de lui rendre les habits de son Sexe, & de l'envoyer au College pour apprendre les premiers éléments des sciences. Tout le monde avoit entendu parler de la folie de la Mere de cet Enfant, & les Ecoliers ne l'appelloient que Santine au lieu de Santi.

Dans un âge si tendre, ce sobriquet ne lui donna pas de violents chagrins, mais lorsqu'il vit qu'il lui restoit encore, quand il avoit atteint déja sa seizieme année, il lui devint insupportable ; & comme il avoit du courage & de l'honneur, ce nom de Femme, qu'on continuoit à lui donner, l'engageoit tous les jours dans des querelles, qui auroient pu avoir de facheuses suites. Sa Mere en fut allarmée, & pour y dérober un Fils, qu'elle aimoit avec toute la tendresse possible, elle l'envoya à Boulogne, pour y achever ses études, sous les yeux d'un ami intime de son défunt Epoux,

qui

qui voulut bien loger chez lui le jeune Santi, & en diriger par ses conseils, les études & la conduite.

Cet honnête Homme fut charmé de Santi de toutes les manieres; il le vit docile, appliqué, sensible aux louanges, attaché à tous ses devoirs, en un mot digne de tous les soins qu'il prenoit de son Education; il le tenoit assez court, sans remarquer jamais qu'il le genât par-là, & qu'il eut voulu jouir d'une plus grande liberté.

Pendant cinq ou six mois, ce jeune Homme fit des progrès très considerables dans les études & dans les exercices, & s'il avoit continué sur ce pied-là, il est certain qu'il auroit surpassé tous ses compagnons. Le Carnaval vint l'interrompre dans ses occupations, & celui qui vouloit bien en être le Gouverneur, trouva à propos de lui lacher un peu la bride dans ce tems destiné aux plaisirs. Il lui permit de se masquer avec d'autres jeunes gens, & de prendre sa part de tous les divertissements de la Ville, persuadé qu'il reprendroit ses étu-

des en ſuite avec d'autant plus d'ardeur.

Dans ce tems là les Dames ne vivoient pas en Italie dans une auſſi grande retraite, que celle où elles ſont condamnées à preſent ; & les Meres ne ſe faiſoient pas une affaire de mener leurs Filles au cours & à la promenade. Santi en courant par tout avec d'autres Ecoliers de ſon âge, jetta par hazard les yeux ſur une jeune Demoiſelle d'une très noble extraction ; elle ſe nommoit Flavie, & paſſoit pour la plus belle perſonne de toute la Ville. Nôtre Etudiant fut tellement frappé de ſes charmes, qu'il ne put ſe laſſer de la regarder, & qu'il ſuivit ſon Caroſſe pendant une grande partie du jour, non ſeulement pour voir une beauté ſi rare auſſi long-tems qu'il étoit poſſible, mais encore pour ſavoir où elle demeuroit.

Le Lendemain ayant pris un autre habit de maſque, il ſe mit de bon matin en ſentinelle auprès de la porte, où il l'avoit vue entrer, & il y reſtâ juſqu'au ſoir, qu'il la vit ſe metre en caroſſe avec ſa Mere, & avec d'au-

tres

tres Demoiselles, quoiqu'elles fussent toutes masquées, il la reconnut bientôt à son air & à sa taille. Il fit le même manege, qu'il avoit fait le jour auparavant, & suivant ce carosse par tout où il alloit, il fut assez heureux, pour entendre la Mere de Flavie, prier une autre Dame, qui étoit avec elle de vouloir bien lui procurer une honnête Fille, qui fut travailler à toutes sortes d'ouvrages, & qui fut propre à suivre par tout la jeune Flavie.

Un moment après Santi vit entrer la Dame, à qui la Mere de Flavie venoit de tenir ce discours, dans une Maison, qui étoit dans le voisinage de sa Maitresse, & ce qu'il venoit d'entendre lui fit former le plus hardi dessein, que l'amour ait jamais fouré dans l'Esprit d'un Homme de son âge.

Il fut d'abord acheter chez un fripier tout ce qu'il lui falloit pour se mettre en Fille propre & modeste, & le Lendemain il sortit de bonne heure dans cet équipage, ayant sous le bras quelques chemises à demi cousues.

Il demanda hardiment la Dame en question, & dès qu'il la vit, il lui parla ainsi les yeux baissez, & le visage couvert d'une rougeur qui venoit du sentiment qu'il avoit de sa hardiesse, & que la Dame prenoit pour un effet de pudeur.

Vous vous étonnerez, Madame, de ce que je prends la liberté de m'adresser à vous, quoique je n'aye pas l'avantage de vous être connue; mais on m'a donné une si grande idée de vôtre charité, que je n'ai pas cru pouvoir m'adresser mieux qu'à vous, dans le triste état où je suis reduite par mon imprudence; je suis d'un Bourg situé entre Plaisance & Parme; un Gentilhomme qui y possède plusieurs terres, me vit, & trouvant dans mes traits quelque chose qui ne lui déplaisoit pas, il me fit l'amour de la maniere du monde la plus pressante, en me jurant, qu'il mettroit tout son bonheur dans le plaisir d'être mon Epoux; jeune & sans experience, je me fiai à ses serments, & à ses discours imposteurs; il me dit, qu'il avoit les plus fortes raisons pour cacher à ses Parents pendant quelque tems, le mariage qu'il vou-

vouloit contracter avec moi, & qu'il étoit bon même de le faire à l'insu des miens, pour que l'affaire n'éclatât point : sous ce pretexte, il m'a tiré de la Maison de mon Pere ; & il m'a emmené ici ; mais il ne m'a pas été difficile de m'appercevoir qu'il n'en vouloit qu'à mon honneur, qui, graces au Ciel, m'est plus cher que ma vie. Dès que j'ai fait cette triste découverte, je me suis derobée de lui, resolue à servir plutôt toute ma vie, que de satisfaire la brutalité de cet Amant trompeur. J'ai cru, Madame, que vous auriez pitié de mon malheur, & de mon innocence, & que vous voudriez bien me placer chez d'honnêtes gens, où ma vertu puisse être à l'abri de pareilles attaques.

Santi, que j'appellerai desormais Octavie, nom qu'il avoit trouvé bon d'emprunter de sa Sœur, assaissonna cette petite Harangue de quelques larmes, qui secondées de sa beauté & d'une heureuse Phisionomie, qui est la plus forte de toutes les recommandations, firent naitre dans le Cœur de la Dame une veritable compassion. Elle s'offrit d'abord d'une maniere

très gracieuse à faire tous ses efforts, pour la reconcilier avec ses Parents ; mais Octavie redoublant ses larmes, se jetta aux pieds de la Dame, & lui embrassant les genoux, *Au nom de Dieu, Madame*, lui dit-elle, *ne tentez rien de ce côté-là ; je connois la severité de mon Pere, & j'aimerois mieux me percer le sein, que de revoir jamais une famille, que ma conduite inconsiderée a si justement irritée contre moi.* La Dame avoit beau alleguer les raisons les plus fortes, pour la porter à prendre ce parti, Octavie s'obstina à en marquer le plus grand éloignement, & à supplier cette personne charitable, de lui procurer le moyen de vivre quelque part d'une maniere obscure, mais honnête.

La Dame la fit entrer là-dessus dans la maison, & l'éprouva pendant tout le reste de la journée sur toutes sortes d'ouvrages ; elle la trouva tellement adroite, & lui vit d'ailleurs un air si doux & si modeste, qu'elle crut avoir trouvé tout ce qu'il falloit, pour satisfaire à la priere que lui avoit faite la Mere de Flavie ; elle l'y mena le

Len-

Lendemain, en dit tout le bien imaginable, & n'eut pas de peine à persuader cette Dame de la mettre auprès de sa Fille, qui conçut en peu de jours pour la fausse Octavie l'amitié la plus tendre & la plus forte.

Pendant tout le Carnaval, il se fit dans cette maison plusieurs petites parties de divertissement, où n'étoient admises que les jeunes Cavaliers & les Demoiselles de la famille, qui étoient les personnes les plus distinguées de toute la Ville. Celui qui brilloit le plus parmi les jeunes gens, qui y venoient passer presque toutes les soirées, étoit Aldobrandin, né d'une des plus illustres maisons de toute l'Italie; il avoit outre les agréments du corps, une vivacité d'Esprit, & un enjouement dans l'humeur, qui le rendoient les délices de la societé. Il soutenoit d'ordinaire, qu'il y avoit infiniment plus de plaisir à cajoller les suivantes, qu'à faire la Cour à leurs Maîtresses. Il appuioit cette opinion par mille raisons boufonnes, qui ne laissoient pas d'avoir quelque espece de solidité; & il confirmoit par sa conduite, ce qu'il

prouvoit par ſes arguments badins. Sa tendreſſe pour ces ſortes de perſonnes n'étoit d'ordinaire qu'un badinage, mais à peine eut-il vu Octavie, qu'il l'aima ſerieuſement; il fit des exclamations ſur ſa beauté, qui firent rire la compagnie, & qui arracherent à Octavie de petits ſourirs fins, qui augmentoient ſes charmes, & qui donnoient bonne opinion de ſon Eſprit.

Un ſoir que la Dame du logis, régaloit ſes Parents d'un ſouper ſuivi d'un petit bal, Aldobrandin prit Octavie pour danſer, le plus ſouvent qu'il lui fut poſſible, & diſtrait & ſilencieux pour toute autre, il ne chercha que l'occaſion de parler à cette pretendue ſuivante; il lui dit mille douceurs, qu'elle reçut toutes comme des effets de ſon humeur enjouée, & où elle ne répondit qu'en badinant; il en étoit enragé, & il ſouhaitoit de n'avoir badiné de ſa vie, pour pouvoir perſuader, qu'il parloit alors ſerieuſement; mais il eut beau faire, il ne put réuſſir à faire changer Octavie de ton, & il fut pendant toute la ſoi-

rée le but general de la raillerie de tous ceux qui voyoient l'empressement qu'il marquoit pour Octavie.

Quand la compagnie fut séparée, Flavie se mit à railler sa suivante sur l'amour qu'elle avoit donné à Aldobrandin, & la pria de lui faire un recit de toutes les fleurettes qu'il lui avoit dites pendant toute la soirée, Octavie, qui auroit été charmée de tirer de l'amour d'Aldobrandin une occasion de parler de sa propre tendresse, ne voulut pourtant pas s'y engager alors, de peur que voyant sa belle Maitresse seule, & à une heure si indue, elle n'eût pas la force necessaire pour être Maitresse de sa passion. *Nous en parlerons demain tant que vous voudrez, Mademoiselle*, lui dit-elle, *il est tems d'aller dormir à present*; non non, repliqua Flavie, je n'ai pas la moindre envie de dormir, & je veux que vous me disiez à present ce que je vous demande. *Croyez moi, Mademoiselle*, répartit Octavie, *allons nous coucher plutôt. Madame nous entendroit babiller; vôtre santé lui est chere, & elle me sauroit mauvais gré de vous avoir*

empeché de dormir. Là-dessus elle lui souhaita le bon soir, & se retira dans sa chambre; mais son amour pour la charmante Flavie âgitoit trop son Cœur, & remplissoit son Esprit de trop de pensées tumultueuses, pour la laisser accessible au sommeil.

A peine eut-elle été une demi heure dans le lit, qu'elle entendit ouvrir la porte, & marcher quelqu'un tout doucement du côté de son lit; qui est-là, dit-elle d'un ton inquiet? C'est moi lui répondit Flavie, parlez tout doucement, j'ai envie de coucher avec vous cette nuit; en même tems elle se mit auprès de la fausse Octavie & la pressant entre ses bras, elle lui trouva un battement de Cœur, dont elle se mit à la railler; vous voila bien émue, lui dit-elle, la compagnie d'une Fille vous cause-t-elle une si grande agitation? Quels transports ne sentiriez vous pas si c'étoit Aldobrandin, qui vous embrassât de cette maniere? *Si c'étoit lui, Mademoiselle*, reprit Octavie, qui ne sentoit que trop dans ce moment, qu'il étoit Santi, *vous ne seriez pas dans*

la

le danger où vous vous trouvez à présent, aussi bien que moi.

Ces Paroles étoient une Enigme inexplicable pour Flavie, & excitérent en son ame la plus violente curiosité; elle employa mille caresses, pour porter Octavie à lui en donner l'explication; elle lui protesta, que s'il s'agissoit de l'amour qu'Aldobrandin avoit pour elle, elle n'avoit qu'à lui faire confidence de ce qui se passoit dans son Cœur à cet égard, que ce seroit pour elle un sécret inviolable, & qu'elle lui promettoit dans cette intrigue tous les secours possibles; *Je n'ai besoin que de vôtre discretion, Mademoiselle*, lui dit Octavie, avec un grand soupir; *mais je n'ôse, vous auriez sans doute de la haine pour moi, & vous me feriez chasser de la Maison.* Ce discours ne fit que donner une vivacité nouvelle à la curiosité de Flavie; elle jura à Octavie, que de quelque nature que pût être son secret, elle ne la trahiroit jamais, & qu'elle ne l'en aimeroit pas moins.

Santi se laissant à la fin gagner par ces assurances; *Eh bien Mademoiselle*, lui

lui dit-il, *je veux prendre une confiance entiere dans vos promesses, & je veux mettre vôtre fidelité à l'épreuve, quand j'en devrois mourir. Je ne suis pas du Sexe que vous croyez; je suis un jeune Gentilhomme, qui charmé de vôtre beauté, & hors d'état de vivre sans vous voir, ai pris l'habit de Femme, pour m'introduire chez vous; mon dessein n'a pas été de tendre des embuches à vôtre honneur; mais uniquement de me procurer une innocente satisfaction, sans laquelle la mort me seroit plus agreable que la vie. Vous pouvez juger de mon intention, par la maniere modeste, dont j'ai vecu avec vous jusqu'ici, sans vous rien dire de la violente passion que vôtre vue m'a inspirée; vous voyez par-là, que mon but n'est que de vous servir, & de vous adorer; & pour vous en donner une preuve encore plus forte, je vous conjure, Mademoiselle, de vous aller remettre dans vôtre lit, & de ne pas continuer à me mettre dans un état, où il m'est presque impossible de vous respecter, & de suivre ma resolution de ne rien attenter contre vôtre honneur.*

Flavie fut surprise au dernier point

d'une

d'une déclaration, où elle n'avoit pas eu lieu de s'attendre. Elle étoit naturellement sage, quoique sensible à la tendresse; & elle vit dans la hardie entreprise de ce jeune Homme, jointe à une retenue si extraordinaire & de si difficile pratique, un Amour si violent & en même tems si pur, qu'elle se seroit crue la plus ingrate, & la plus cruelle de toutes les Filles, si elle n'y avoit pas répondu par un Amour reciproque; elle ne balança pas un moment à l'assurer des sentiments qu'elle avoit pour lui, & par un aveu si doux, elle le rendit le plus content de tous les Hommes. Il l'en remercia avec transport, mais elle trouva à propos de rompre le cours de ses remerciments & de ses protestations, pour se retirer au plus vite, & pour ne pas demonter par sa presence la sagesse de son jeune Amant. Ils ne dormirent ni l'un ni l'autre pendant tout le reste de la nuit, comme on le comprendra sans peine; dès que Santi se fut levé, il entra dans la chambre de sa Maîtresse, que sa presence rendit si confuse, qu'elle fut long-

tems

tems sans oser jetter les yeux sur lui. Il la fit revenir de ce desordre, en lui baisant mille fois ses belles mains, & en lui renouvellant les protestations de sa tendresse, & d'une constance à l'épreuve de tous les évenements.

Elle en fut vivement touchée, & le regardant d'un œil languissant, Helas, ma Chere Octavie, lui dit-elle, à quoi servira nôtre tendresse mutuelle? Il y a des obstacles invincibles, qui s'opposent à nôtre union; on m'a promise, il y a déja plus d'un mois, à un Homme de qualité, & quoique je ne l'aye vu que deux ou trois fois, j'ai accepté ce parti, parce que je croyois qu'il suffisoit pour se soumettre aux ordres de ses Parents dans le choix d'un Epoux, de n'avoir pour lui ni mépris ni aversion. Le jour fatal de ce mariage approche, & je crois qu'il est absolument impossible de l'éviter.

Dans le tems qu'il étoit tellement consterné de cette mortifiante nouvelle, qu'il étoit plus mort que vif, la Mere de Flavie entra dans la chambre, & l'obligea à se remettre du mieux

mieux qu'il lui fut possible. La conversation roula d'abord sur les soins qu'Aldobrandin avoit rendus à Octavie, & sur l'impetueuse tendresse, qu'il lui avoit marquée. Après en avoir ri quelque tems, elle prit un air serieux & s'étant tournée vers la pretendue suivante, *J'espere ma Fille*, dit-elle, *que vous connoissez assez le monde pour ne pas faire plus d'attention qu'il ne faut, aux fleurettes de ce jeune Seigneur, ce n'est qu'un badin, ma Chere Enfant, qui se plait à dire ces sortes de folies aux jeunes Filles comme vous, & qui se diverti à penetrer par-là dans leurs sentimens & dans leur humeur.* Ne craignez rien de ce côté-là, Madame, répondit Santi d'une maniere gaye & tranquille; j'ai des raisons très particulieres pour me défier des Hommes, & vous pouvez compter, qu'Aldobrandin n'aura jamais sujet de rire de ma credulité, & de triompher de ma foiblesse; j'ai resolu Madame, continua-t il, de n'aimer de mes jours, que la charmante Flavie, & je vous jure, que si j'étois Homme, je serois charmée de me marier avec elle; *J'en serois*

rois bien aise aussi, ma Chere Enfant, reprit la Dame, en riant de toutes ses forces, de la saillie de cette prétendüe Fille de chambre; *Flavie a autant de bien qu'il en faut pour vivre agréablement, & il ne lui manque, qu'un Epoux, qui l'aime autant que vous paroissez l'aimer.* Me la donneriez vous, Madame, repartit Octavie avec le même enjouement, si j'étois assez heureuse pour trouver quelque Magicien, dont l'art fut capable de me transformer en Homme? *Oui, oui*, répondit la Dame, *vous pouvez compter sur ma Parole, je ne suis point du tout accoutumée à la violer.* Là-dessus elle quitta ces jeunes Amants, & Santi forma le dessein de faire valoir un jour les promesses, que la Mere de Flavie ne lui avoit faites qu'en badinant.

Aldobrandin cependant continuoit à donner à Octavie les marques les plus fortes de la tendresse qu'elle lui avoit inspirée; elle vit parfaitement bien qu'il étoit épris tout de bon, & découvrant dans ce Cavalier mille qualitez aimables & dignes d'estime, elle eut une veritable pitié de lui. Un

jour qu'il la pressoit plus fort que d'ordinaire, elle le regarda fixement. Aldobrandin, lui dit-elle, *est-il vrai que vous m'aimez tout de bon?* Ma chere Octavie, lui répondit-il, est-il possible, que vous en doutiez? Je vous aime à la fureur, vous n'avez qu'à m'en exiger quelque preuve; je prends le Ciel à temoin, que je vous la donnerai, si elle n'est pas absolument au dessus des forces d'un Homme. *Peut-être*, repartit-elle, *ne me parleriez-vous pas si librement de votre passion pour moi, si vous me connoissez; n'importe, je vous le pardonne de tout mon cœur, & je veux bien mettre votre zèle pour moi à l'épreuve; l'occasion s'en offrira plus vite que vous ne pensez, & je crains bien qu'alors vous ne changiez d'avis.*

Là-dessus cet Amant trompé lui protesta de nouveau, qu'il garderoit inviolablement sa parole sans aucune restriction, pourvu qu'elle ne lui demandât rien qui fut indigne d'un Cavalier d'honneur, & qu'il lui sacrifieroit avec plaisir son bien & sa vie, dès qu'elle le lui ordonneroit. A peine lui eût-il donné cette assurance, dont

dont elle étoit bien résoluë de profiter, qu'on vit entrer des Violons dans la Salle; Octavie bâtit là-dessus dans le moment même un dessein aussi ingenieux que hardi, qui lui réussit à merveille. Elle proposa à Aldobrandin de changer d'habit avec lui, pour varier un peu les plaisirs du bal; il y consentit volontiers, & Octavie eut un air si charmant sous l'habit magnifique de ce jeune Seigneur, malgré la maniere gauche dont elle affectoit de marcher, & de faire la reverence, qu'elle enchanta l'Amoureux Aldobrandin; elle ne fit pas un effet moins vif sur le Cœur de l'aimable Flavie, qui fut aussi frappée de la beauté de son Amant, que le fut jadis Psyché, en voyant l'Amour pour la premiere fois.

Pendant qu'Aldobrandin excitoit des éclats de rire dans toute la compagnie, en marchant à pas mésurez, en faisant la petite bouche, & en se donnant des airs precieux, Octavie faisoit le Galant au genoux d'Octavie en presence de la Mere, qui étoit étonnée de la maniere tendre & spirituel-

tuelle, dont cette pretendue jeune Fille savoit imiter les discours, & les gestes de l'Amant le plus passionné.

Après que cette farce eut duré pendant plusieurs heures, Octavie s'addressant à la Mere de sa Maîtresse, lui demanda d'un air libre & aisé, si elle se souvenoit bien de la promesse qu'elle lui avoit donnée, il y avoit quelque tems, de la donner à Flavie pour Epoux, dès qu'elle auroit trouvé le secret de se transformer en Homme; *Je m'en souviens parfaitement bien*, lui dit la Dame, *& je vous accorderai ma Fille dès que ce Miracle sera fait.* Je vous prends au mot, Madame, reprit Santi, cet heureux tems est arrivé à present, comme vous voyez de vos propres yeux. Je vous somme de vôtre promesse, me la donnez vous pour Epouse?

De tout mon Cœur, charmant Cavalier, repliqua la Dame, *pourvu qu'elle le veuille bien; j'ose vous assurer même, que son Amant, qui doit venir dans deux ou trois jours, ne sera point du tout jaloux de vôtre bonheur; mais encore un coup, je ne veux pas violenter*

les inclinations de Flavie; il faut lui demander ce qu'elle en pense, repartit Santi; & se tournant du côté de sa Maîtresse, qu'en dites vous, Mademoiselle, lui dit-il, parlez moi naturellement, voulez vous bien me prendre pour votre Epoux? De tout mon Cœur, répondit-elle; & moi je vous reçois pour mon Epouse, & j'en prends toute la compagnie à temoin, dit Santi; & là-dessus tirant une petite bague de son doigt, il la mit à celui de Flavie, & elle lui donna à son tour une bague assez pretieuse; ce n'est pas tout Madame, dit Santi en s'adressant de nouveau à la Mere, vous me permettrez s'il vous plait de coucher cette nuit avec mon Epouse; je ne prétends pas m'être Marié en badinant, & n'être qu'un Mari en peinture. *J'y consens de tout mon Cœur*, repliqua cette Dame, *ce que vous demandez est juste, & j'ai trop d'équité, pour vous disputer un droit, qui vous appartient incontestablement.*

Aldobrandin interrompoit de tems en tems cette scene divertissante, en priant la fausse Octavie de danser

avec

avec lui, pour avoir un pretexte de l'entretenir; elle avoit de fortes raisons pour avoir cette complaisance pour lui, & pour lui donner des marques d'amitié & d'estime. Avant que la compagnie se separât, elle le pria de vouloir bien lui envoyer le jour après, un de ses habits, sous pretexte, qu'elle en avoit besoin, pour jouer quelque nouvelle Farce. Quand tout le monde s'en fut allé, Octavie poussant toûjours sa pointe, continua d'appeller sa Dame du titre de belle Mere, & tout en badinant elle se mit au lit avec sa Femme, qui fit à peu près toutes les mines d'une jeune Epousée, ce qui rendit la Piece complette aux yeux de sa Mere. Santi ayant preparé tout pour le denouement, horsmis la consommation du mariage, qu'il y trouvoit absolument necessaire, ne se fit plus un scrupule de jouïr des charmes de la belle Flavie, & je laisse à penser au Lecteur, si la nuit doit avoir paru longue à ces tendres Amants.

Le jour fatal, où l'Amant de Flavie devoit venir à Boulogne, arriva à

la fin, & fit trembler plus d'une fois l'Amoureux Santi; tous les Parents s'assemblerent pour assister aux Fiançailles; notre jeune Homme palit dès qu'il entendit crier dans la maison, que Monsieur le Marquis montoit les dégrez; il joignit tout doucement Aldobrandin, & lui serrant la main, il lui dit, qu'il alloit le mettre à l'épreuve, & qu'il n'eut qu'à s'y preparer; là-dessus il sortit de la salle, & Aldobrandin s'imagina, que ce devoit être une Fille de qualité, qui eut des prétentions sur l'Amant de Flavie, & qui se fut mis exprès dans cette Maison pour traverser ce mariage. Il se confirma dans cette opinion, quand il vit la fausse Octavie rentrer dans la chambre, déguisée en Homme avec l'habit qu'il lui avoit envoyé. *Approchez mon Fils*, lui dit la Dame dès qu'elle le vit, *voici l'Amant de vôtre Femme, demandez lui s'il veut bien donner les mains à votre mariage avec elle.* Je n'ai que faire de son consentement Madame, repliqua Santi d'un air serieux, le mariage est fait & consommé de vôtre aveu; le Marquis ne savoit que

pen-

penser de ce discours ; il étoit de Parme, & dès qu'il avoit vu Santi, il l'avoit reconnu. La Dame le voyant troublé ne put s'empecher de rire ; elle lui dit à la fin, qu'il n'avoit que faire d'être jaloux de ce beau Cavalier, & que ce n'étoit qu'une Fille travestie ; *Je sai bien bien Madame*, lui repliqua le Marquis, *que ce Gentilhomme a été élevé comme une Fille dans sa premiere Enfance ; je le connois bien, c'est Santi, nous avons été ensemble au College, & vous embrouillez cette enigme au lieu de me l'expliquer.* Je suis trahie s'écria là-dessus la Dame, sans avoir la force de prononcer un mot de plus, & le Marquis regardant Santi d'un œil furieux, *comment*, lui dit-il, *petit effeminé, vous avez eu l'insolence de fourber cette illustre Famille, vous qui ne savez que manier l'éguille*, Je sai bien manier encore la Dague & l'Epée, repondit Santi, en mettant d'un air determiné la main sur la garde de son poignard. Mais il auroit certainement succombé sous la fureur de

tous les Cavaliers qui étoient presents, & qui se preparoient à vanger l'affront, que ce jeune Homme avoit fait à une si illustre Maison; si Aldobrandin, qui étoit respecté de tous, à cause de sa qualité, & du pouvoir de ses parents, ne s'étoit jetté les armes à la main devant Santi. *Arretez Messieurs*, s'écria-t-il, *ou soyez surs, que je defendrai la vie de ce Cavalier jusqu'à mon dernier soupir, & que je trouverai même des amis dans la compagnie, qui m'aideront à soutenir le parti que je suis obligé de prendre en Homme d'honneur.*

Santi voyant, que ce discours avoit calmé la fureur de ses ennemis, prit ce tems pour se jetter à genoux devant la Mere de Flavie; il lui demande pardon de sa fourberie, dans les termes les plus touchants; & dépeignit avec toute la force imaginable la passion violente, qui l'avoit porté à s'introduire dans sa Maison sous un habit de Fille; Flavie joignit ses prieres à celles de son jeune Epoux, & réussit

fit surtout à toucher sa Mere, en lui racontant la maniere sage dont Santi avoir refusé ses embrassements, quand elle l'étoit venu trouver dans son lit, le croyant une personne de son Sexe.

Celui qui fut le plus difficile à appaiser, ce fut le Marquis, mais Aldobrandin, qui ne vouloit pas servir Santi à demi, fit voir à ce Gentilhomme, qui étoit porté à ce Mariage plûtôt par interêt, que par amour, qu'il n'y avoit point de remede à cette affaire, & que moins il en feroit de bruit, plus il prendroit le parti de la prudence; il lui offrit d'ailleurs de lui faire Epouser une Sœur qu'il avoit, & qui passoit pour belle, ce que le Marquis accepta, sachant qu'il ne pouvoit pas entrer dans une Famille plus propre à lui servir d'appui.

Santi charmé de la générosité d'Aldobrandin, l'embrassa les larmes aux yeux, & lui jura une amitié éternelle; son genereux bienfaiteur répondit à ces protestations, de la

maniere du monde la plus propre à lui gagner le Cœur de cet heureux Cavalier ; il lui promit même d'employer si bien pour lui le credit de ses Parents, qu'il feroit honneur à la Maison où il étoit entré.

La tranquillité s'étant remise dans la compagnie, on pria Santi de raconter les motifs, qu'il avoit eu de s'introduire dans la Maison, & de quelle maniere il avoit pu apprendre à travailler avec tant d'addresse à des ouvrages, qui ne conviennent qu'aux Femmes. Il entra là-dessus dans un détail exact de l'Education, qu'il avoit reçue de sa Mere dans l'age le plus tendre, & dans son recit, il fit mention de l'exacte ressemblance qu'il y avoit entre lui & une Sœur, dont il avoit emprunté le nom pour s'introduire chez la Mere de Flavie. Aldobrandin fut extrémement attentif à cette derniere particularité. Il prit Santi à part, & le pria de faire avec lui un tour à Parme, & de lui faire voir sa Sœur, sous pretexte d'aller tirer de

de peine sa Mere, qui n'avoit pas reçu de ses nouvelles depuis plus d'un mois, & qui seroit charmée d'entendre son heureuse avanture de sa propre bouche.

Le moyen, que Santi refusât quelque chose à un Ami d'un si beau Caractere. Ils furent ensemble à Parme; Aldobrandin vit Octavie, à laquelle il trouva la même beauté qui l'avoit si fort charmé sur le visage de Santi; mais une beauté beaucoup plus délicate; il ne fit que transporter à la Sœur les sentiments qu'il avoit eus pour le Frere; il la demanda en mariage, & il ne lui fut pas difficile de l'obtenir. C'est ainsi que par une temerité qui n'a presque point d'exemple, Santi fit son propre bonheur, & celui de toute sa Famille.



TROISIEME HISTOIRE GALANTE, DES AMANS TROMPEZ.

Une Dame de Naples, étant devenue amoûreuse d'un Docteur en Medecine, se fit une Confidente. La Confidente trahit sa Maîtresse, & devint la Confidente du Mari, aussi bien que de la Femme. Le Mari sauva son honneur, & punit sa Femme d'une étrange maniere, sans


Tom. 2



sans y employer le poignard, ni le poison.

UN Riche Cavalier de Naples, étant devenu amoureux d'une jeune Dame nommée Camille, la fit demander en mariage à ses Parens, qui la lui accorderent. Deux ans après leur mariage, Camille tomba malade. Il y avoit pour lors à Naples un Medecin, qui n'avoit que vingt-trois ans; mais qui passoit pour le plus fameux Medecin d'Italie. C'étoit un Homme de fort belle taille. Il avoit les yeux noirs & vifs, le visage rond & potelé; & il étoit d'une humeur tout à fait enjouée. Ce Docteur guerit Camille dans trois semaines, lors qu'on la croyoit arrêtée pour long-tems. Le malheur fut, qu'en lui guerissant le corps, il la rendit malade de l'esprit.

Mais pour ne vous point ennuier, disons en un mot que Camille fut éprise du Docteur. Elle le trouva si bien fait, & si galant, qu'elle en devint éperdûment amoureuse. Cependant, comme elle avoit toûjours été

une Femme d'honneur, elle fit de grands éforts pour surmonter cette violente passion; mais c'étoit nager contre le torrent; elle fut enfin obligée de se rendre à cette passion aveugle & inconsiderée, qui s'étoit rendue Maîtresse de son ame.

Dans cet état, elle s'avisa d'écrire une lettre au Medecin, pour l'inviter à venir faire une autre cure. Elle lui décrivit son mal, & le pria d'y rémedier au plûtôt. Pour lui faire tenir cette lettre, elle fit une certaine pâte, qui est fort estimée parmi les Grands d'Italie. Cette pâte se fait avec de la chair de chapon, de perdrix, & d'autre gibier, on pile & passe tout cela au tamis, en y joignant des cloux de girofle, de la canelle, du gingembre, du sucre royal, des pistaches de pigeons, du musque, & de certaines eaux distillées, &c. Elle fit des pastilles de cette pâte. En suite elle mit la lettre au fond d'une jolie petite corbeille, qu'elle remplit de ces pastilles, de conserves, & de confitures. Le tout fut couvert d'u-

ne toilètte de damas blanc bordée de franges d'or.

Tout étant prêt, elle apella sa Fille de chambre, & lui dit. Siléne, jusqu'ici tu n'a pas eu sujet de douter de mon afection : mais, quand tu sauras la confiance que j'ai en toi, tu ne pourras qu'en être pleinement persuadée. J'ai si souvent éprouvé ta fidelité, que je veux maintenant te faire ma Confidente. Ta probité me fait espérer, que tu feras secrete ; & ton adresse me donne lieu de croire, que la chose ne sauroit manquer de succès. Tu connois bien le Docteur qui m'a guerie, & tu sais où est sa maison. Ha! que c'est un bel Homme, & qu'il merite bien d'être favorisé du Sexe! C'est lui, ma chere Silene, c'est lui qui est l'objet de mon Amour & de ma passion, & sans qui je ne saurois vivre. Va-t-en, je te prie, & lui porte ce petit present de ma part. Di-lui que c'est une petite marque de l'amour que je lui porte ; dont il ne doit pas juger par la petitesse du don : bien loin de cela, pour lui faire connoitre la force de ma paf-

sion, imagine tout ce que l'on peut dire de plus beau sur ce sujet. Je sai que tu as l'imagination heureuse, & la langue assez bien penduë. Parle Silene, en ma faveur, & s'il ne veut pas se laisser prendre par l'Amour, excite sa compassion. Après cela, tu peux t'assûrer que ta fortune est faite, & que tu seras Maîtresse de moi & de tout ce que je possede. Mais, pour prevenir tout accident, ne manque pas de lui dire qu'au fond de la corbeille, il trouvera une lettre écrite de ma main, où je le prie de me rendre une favorable réponse, de bouche, ou par écrit.

Madame, répondit Silene, je vous suis obligée de la confiance que vous avez en moi; je ne manquerai pas d'y répondre par une fidelité à toute épreuve. Vous n'avez qu'à me commander, je serai toujours prête à vous obéïr. Le Docteur, à qui s'adresse vôtre present, s'apelle, si je ne me trompe, Ducillo. Je sai sa demeure, & j'y vais tout de ce pas.

A ces paroles Silene partit, & laissa sa Maîtresse dans une extréme impatien-

tience de savoir la réponse du Docteur. A peine eut-elle fait la moitié du chemin; que Don Fabio le Mari de Camille, qui regardoit par la fenêtre d'un Compêre à qui il étoit venu rendre visite, la vit passer par la ruë. Il l'apella plusieurs fois de suite; mais Silene, qui reconnut d'abord la voix de son Maître, fit la sourde oreille, & commença à doubler le pas. Don Fabio, à qui cela deplaisoit, depeche tout aussi-tôt son Valet, & lui commande de la faire venir: ce que le valet executa très ponctuellement.

Silene ne fut pas si-tôt venuë, que Don Fabio, se saisit de la corbeille, & lui demanda à qui elle la portoit. A l'illustre Docteur Ducillo, répondit Silene, d'une voix toute trmblante. Voilà qui va bien, repartit Don Fabio; mais voyons un peu ce que c'est. Là-dessus, levant la toilette, il découvrit les delicates pastilles que sa Femme avoit destinées pour Mr. le Docteur. Il en prit une, dont il admira le goût. Il en en fit goûter à son Compere, qui protesta qu'il n'en

avoit jamais mangé de si delicates : Si bien qu'ils s'assirent tous deux, & se moquant du Docteur, ils eurent bientôt vuidé la corbeille. Silene cependant étoit à l'agonie, & parut fort déconcertée. Don Fabio lui donna des conserves & des confitures : mais leur douceur lui parut amere, & elle les prit comme si c'eussent été des pilules.

Enfin Don Fabio découvrit la lettre, & prit la peine de la lire. Cette lettre lui découvrit le dessein de sa Femme, dont il demeura fort surpris. Mais, au-lieu d'employer le poignard ou le poison, comme on fait ordinairement en Italie dans ces occasions, il résolut de faire à sa Femme la piece que vous allez voir.

Il prit son Compere à part, lui lût la lettre, & le pria d'y faire au lieu du Docteur, une réponse amoureuse. Pendant ce tems-là, poursuivit-il, j'irai avec Silene dans vôtre petite chambre, pour prendre des mesures avec elle.

Silene étoit une jeune Fille de dixhuit à vingt ans, belle, & extremement

ment vive. Don Fabio l'avoit déja mis guetée, & rien ne l'avoit empeché de la pousser à bout, que l'amour excessif qu'il portoit à sa Femme. Mais, se voyant si maltraité, il n'eut plus ces égards, & prit-là sans aucun délai les dernieres faveurs de Silene. Cela fait, il la solicita à trahir sa Maîtresse, & elle y consentit d'abord. Elle s'engagea de parole à Don Fabio, qu'elle lui communiqueroit toutes les lettres & tous les presens qui passeroient par ses mains, tant de sa Femme que du Docteur.

Toutes ce mesures ne furent pas si-tôt prises, que le Compere s'en vint avec sa lettre contrefaite, pour réponse à celle de Camille. Elle fut fort aprouvée par Don Fabio, qui l'ayant fait cacheter, la mit tout-aussi-tôt entre les mains de Silene. Silene la porta à sa Maîtresse, avec un visage riant. Camille marqua son contentement par une joie extraordinaire.

Autrefois Camille avoit conçu quelque jalousie de Silene, sur quelques mar-

marques de privauté entr'elle & son Mari. Mais, depuis que le Docteur avoit eu le don de lui plaire, elle donna à Don Fabio toute sorte de liberté. Bien loin de prendre connoissance de ce qui se passoit entre lui & Silene, son imagination étoit toute remplie du Docteur, & elle ne songeoit qu'à lui. Si elle avoit des égards pour Silene, comme elle en avoit sans doute, ce n'étoit toûjours que par raport au Docteur, & dans la vûë des plaisirs qu'elle en esperoit par le moyen de Silene.

Ces égards étoient favorables au dessein de Don Fabio; qui en profitoit tous les jours. Camille continüa quelque tems à faire l'Amour par lettres; pendant que son Mari & Silene le faisoient réellement.

Enfin Don Fabio voulut voir jusqu'où iroit l'Amour que sa Femme avoit pour le Docteur. Le Pére de Don Fabio avoit acheté quelque tems avant sa mort des Terres près de Capouë. Et, comme Don Fabio en cherchoit un jour les actes parmi ses papiers, Camille lui demanda s'il en avoit

avoit à faire pour lors. Don Fabio lui répondit, qu'on lui avoit intenté un procés pour ces Terres; que son Procureur en demandoit les papiers; & que dans trois jours il faloit qu'il partît lui-même pour Capouë.

Cette nouvelle réjouït extremement Camille, qui resolut dès ce moment-là de profiter de l'absence de son Mari, & de remplir sa place par la personne du Docteur; à qui elle écrivit peu après une lettre, pour lui faire part de cette heureuse nouvelle, & lui donner par ce moyen des avant-goûts des plaisirs qu'ils devoient prendre. Elle envoya cette lettre par sa perfide Confidente, qui ne manqua pas de la remettre entre les mains de Don Fabio; celui-ci ne manqua pas de contrefaire une réponse par laquelle il marquoit à Camille l'empressement du Docteur, à venir l'embrasser; & la prioit de lui marquer l'heure qu'il pourroit la trouver.

Cependant Don Fabio s'en alla chez un Apoticaire, & lui demanda des pillules laxatives; qui operâssent pour un certain tems. Le lendemain matin

tin, il fit semblant de partir pour Capoue. Les chevaux étant prêts pour lui & pour son Homme de chambre, il prit congé de sa Femme. Elle pleura; mais c'étoit de joie; & le pria de hâter son retour, s'il vouloit la trouver en vie. Don Fabio de son côté parut fort mortifié: desorte qu'on eût dit que cette séparation leur alloit coûter la vie; lors qu'ils ne faisoient que se jouër mutuellement.

Don Fabio sortit de la Ville par une porte, & rentra à pié par une autre. Il fit mettre ses chevaux dans une Hotelerie écartée au Fauxbourg, & donna ordre à son Valet de ne point sortir de-là jusqu'à son retour. Il s'en vint chez son Compére, où il fit écrire une autre lettre à Camille. Dans cette lettre il la prioit de ne point souffrit de lumiére dans la chambre, qui le pût faire connoitre. Camille lui fit réponse, que ses ordres seroient observez; & que même elle étoit d'avis quils ne se parlâssent point; de peur que quelque domestique ne les entendit.

L'heure du rendez-vous étant venue,

nue, Don Fabio qui avoit pris les pillules quelque tems auparavant, s'en vint chez Camille, couvert d'un manteau tout parfumé. Silene, qui faisoit le guet par ordre de Camille, ouvrit tout doucement la porte. Comme il entroit dans la chambre, Camille qui attendoit son Amant avec impatience, le reçût à bras ouverts, croyant que ce fût le Docteur. Ainsi elle prit son Mari pour son Amant, se jetta à son cou, le baisa, & en le serrant de fort près, le fit aprocher du lit.

Après plusieurs baisers & autres caresses, ils entrérent enfin en matiere, sur le bord du lit. En suite ils se deshabillerent, & se mirent au lit, où ils recommencerent bien-tôt un jeu qu'on ne quitte que lorsque les forces manquent. Cela fait, Don Fabio commença à sentir l'operation des pillules. Il feignit d'avoir de grandes douleurs de ventre, se tournant incessamment de côté & d'autre, poussant de tems en tems de grands soûpirs & de longs gemissemens. Pour changer sa voix, il avoit mis du coton

ton à chaque côté de sa bouche, si bien qu'il n'étoit pas possible de le reconnoître par-là. Dans cette assûrance il fit une exclamation : Ha ! mon Dieu, s'écria-il, je suis mort, c'est fait de moi. Je me crojois, poursuivit-il, le plus heureux des Hommes ; & me voici peut-être le plus malheureux qui soit sous le Ciel. Il n'est pas concevable, Madame, combien je soufre.

Vous me surprenez, répartit Camille ; & j'en suis au desespoir. Qu'avez-vous, mon cher Ducillo, & qu'est-ce qui vous fait mal ? Ha ! Madame, reprit Don Fabio, vous m'avez joüé une piéce. Je suis certain qu'il y a du malefice ; & qu'un mal surprenant ne peut proceder que d'une cause extraordinaire. Enfin je suis tout ensemble un Amant trompé, & un Amant malheureux.

Camille bien étonnée, fit tout ce qu'elle put pour le soulager & pour le desabuser. Elle donna ordre qu'on lui chaufât des serviettes, elle lui présenta des remedes. Mais il ne voulut rien prendre, il ne faisoit que se plain-

ître & se lamenter. Comme il se sentit prêt d'aller à la selle, il se leva, & lâchant tout d'un coup l'écluse, il couvrit tout le visage & le sein de Camille: vous pouvez juger de l'état dans lequel ce debordement la mit. Mais son sale projet meritoit bien sans doute une punition semblable.

Don Fabio pourtant ne se contenta pas de l'avoir ainsi châtiée. Sous pretexte qu'elle l'avoit maléficié, il lui dit mille injures, la traitant comme il auroit pû faire la derniere de toutes les creatures, & non content de l'avoir maltraitée de paroles, il la maltraita si fort de coups qu'elle en eut les yeux noirs, & les levres enflées.

Ayant fait cette belle expedition, il s'habilla, sans discontinuer de se plaindre, de jurer & de tempêter comme un forcené; étant habillé, il la laissa dans l'état où il l'avoit mise & s'en courut chez son compére. Ce fut-là qu'il se divertit avec lui du tour qu'il venoit de jouer à Camille, à quoi sans doute la pauvre Femme ne s'étoit pas attenduë.

Si-

Silene s'étant apercue que son Maître s'étoit retiré, courut à la chambre de sa Maîtresse, qu'elle trouva dans un état, que la modestie ne permet pas de décrire. D'abord elle s'en alla querir de l'eau pour la laver; &, pour lui remettre l'esprit, elle lui fit boire d'une certaine eau distilée, dont aussi elle ne manqua pas de prendre sa bonne part.

Quatre jours après, Don Fabio revint avec son Valet, devant donner pour raison d'un si promt retour que son Procureur avoit terminé son procès par un accommodement. En arrivant chez lui, il demanda d'abord des nouvelles de sa Femme. Elle se présenta devant lui: mais en très mauvais état. Le Mari, faisant l'étonné, ne manqua pas de faire plusieurs fois de suite le signe de la croix, il trouva sa Femme si meurtrie, qu'il eut peine à la reconnoître. Jesu-Maria, lui dit-il d'abord, qu'avez-vous? D'où vient ce desastre? Ha! mon Mari, lui répondit-elle, j'ai pensé perdre la vie. En voulant tendre quelques dentelles sur des cordes, je suis tombée sur

mon

mon visage, & me suis malheureusement blessée comme vous le voyez.

Voilà ce que c'est ma Femme, repartit Don Fabio, de vouloir faire des choses qui sont au dessous de vous. Pourquoi est-ce que je tiens tant de Servantes ; & à quoi me sert cette depense extraordinaire que je fais dans ma maison, si ce n'est pour vous soulager ? Après s'être ainsi fâché contre sa Femme, il s'emporta contre les Servantes. Enfin s'étant apaisé, il demanda si le diner étoit prêt ; car c'en étoit l'heure. On lui dit ; qu'on alloit porter le premier service. Il se mit sans tarder à table, & mangea de très bon apétit.

Après diner il alla se promener, & en se promenant, il s'avisa d'un autre Acte pour sa Comedie. Il s'en alla chez le Medecin, sous prétexte de lui rendre une visite de civilité. Il trouva le Docteur chez lui, & après l'avoir remercié du soin qu'il avoit pris de sa Femme ; lors qu'elle étoit malade. Il le pria de venir prendre un repas chez lui ; le Docteur accepta son invitation.

Dès

Dès que Don Fabio fut de retour chez lui, il s'en alla voir sa Femme, qu'il entretint de plusieurs choses En raisonnant avec elle, il fit tomber la conversation sur la belle cure que le Docteur avoit faite en sa personne. Je l'ai, dit-il, rencontré ce bon Docteur cette après dinée, & je lui ai réiteré mes remercimens. En verité, poursuivit-il, c'est un galant Homme, un savant Medecin, un veritable Hippocrate. Je l'ai prié de venir demain diner avec nous, je pretens qu'il soit bien traité, & qu'on lui fasse bon accueil. En même-tems il fit venir la Femme qui avoit soin des provisions, & lui donna les ordres necessaires.

Il ne pouvoit rien arriver de plus chagrinant à Camille, qui ne pouvoit souffrir qu'on parlât de ce Docteur, & qui ne pensoit à lui qu'avec horreur. Tous ses soins se bornerent à se venger de l'afront qu'elle croyoit en avoir reçu; bien éloignée de lui vouloir donner des pastilles & des confitures, elle eut la pensée de lui donner du poison. En un mot elle

voit une haine mortelle contre lui, elle le haïssoit plus qu'elle ne l'avoit aimé; & Don Fabio, n'auroit sû l'affliger davantage qu'en traitant chez lui une Personne qu'elle avoit en si grande horreur.

Il falut pourtant que Camille passât par-là, & il n'y eut pas moyen de l'empêcher. Le lendemain le Docteur s'en vint à l'heure nommée chez Don Fabio, qui le reçût le plus obligeamment du monde. Il fit apeller sa Femme, pour lui faire civilité: mais elle envoya dire, qu'elle étoit incommodée. Il la fit appeller une seconde fois, elle s'excusa sur son indisposition. Don Fabio voyant cela dit au Medecin, Monsieur j'ai le malheur d'avoir une Femme qui est trop bonne menagere. Elle a des Serviteurs & des Servantes en assez grand nombre, & cependant elle s'en sert le moins qu'elle peut. L'autre jour elle prit la peine de monter sur une chaise, pour tendre quelques dentelles. La chaise tomba, & ma Femme se meurtrit tout le visage. Voilà pourquoi elle fait des difficultez pour

venir: mais avec un Homme de vôtre Profession cela ne se doit pas faire. Je veux absolument qu'elle vienne ; & que vous voyiez ce que c'est.

Il l'envoya donc querir pour la troisiéme fois. Elle vint, & d'abord le Docteur lui fit un compliment. Camille baissant les yeux demeura dans un profond silence. Le Docteur, prit cela pour un éfet de sa modestie ; & le Mari, pour une marque du deplaisir sensible qu'elle avoit.

On se mit à table, & l'on commença à manger. Camille, qui étoit extraordinairement piquée contre le Docteur, auroit crû avoir fait grand chere, si elle avoit pû dechirer ce pauvre Homme à belles dents. Elle mangea ; mais très peu & en dégoutée, gardant toûjours un profond silence & tenant les yeux baissez jusques à la fin du repas. Don Fabio eut toutes les peines du monde à se contenir, de voir sa Femme dans cette étrange posture. Le Medecin, qui ne l'avoit vûë que du tems de sa maladie, la prit pour une Femme de peu d'esprit & de nul entretien.

Sur

Sur la fin du repas, Don Fabio commanda à ses domestiques de s'en aller dîner. Sa Femme là-dessus voulut se retirer; mais il la retint, & lui adressa ce discours. D'où vient, ma chere Camille, cette humeur sombre? Que dira Mr. le Docteur de vous trouver si chagrine, vous qui pour l'ordinaire entretenez si agreablement la conversation. Parlez un peu à Mr. le Medecin, nôtre bon Ami, & que les marques que vous avez sur le visage ne vous rendent point de mauvaise humeur. Ce sont des marques qui vous font de l'honneur; puis qu'elles vous declarent ennemie de l'oisiveté. Parlez donc, réjouissez-vous, levez les yeux, & considerez celui à qui vous êtes redevable de la vie. Est-ce ainsi, ma Femme que vous traitez vos Amis; & qu'il faut recevoir une Personne d'un merite extraordinaire? Ne vous oubliez pas, je vous prie, jusqu'à ce point-là. Au contraire mettez vous un peu en votre bonne humeur; & soyez du moins civile, si vous ne voulez pas être reconnoissante?

Toutes ces paroles étoient autant de traits envenimez qui perçoient le cœur à Camille. Et ce qui augmenta son mal, c'est que Ducillo lui-même prit la parole, & la pria de s'entretenir avec lui. Alors Camille fut transportée de rage. La rougeur lui monta au visage, & dans ses yeux on voyoit rouler la colere & l'indignation.

Cependant un des Serviteurs de Don Fabio vint l'avertir, suivant l'ordre qu'il en avoit reçû, qu'un certain Cavalier souhaitoit de lui parler. Don Fabio là-dessus pria Mr. le Docteur de l'excuser, & lui promit qu'il seroit à lui dans un moment. Dès qu'il fut sorti de la chambre, Camille regardant le Docteur d'un œil farouche, se dechaina contre lui. Elle s'emporta furieusement contre ce pauvre Docteur innocent, & lui dit mille injures. La traitant de lâche, de coquin, d'infame, & de vilain.

Le pauvre Docteur, qui ne savoit ce que tout cela vouloit dire balança s'il devoit parler, ou se taire. Mais

le Mari, qui avoit été tout ce tems-là aux écoutes, & qui ne souhaitoit pas que le Docteur parlât encore, entra. Il se remit à table, & regardant le Docteur, il remarqua sur son visage une grande émotion. Comme ils entroient en discours, un autre Serviteur vint avertir Don Fabio qu'un Avocat qui n'avoit que deux mots à lui dire, l'attendoit dans une Sale basse. Don Fabio parut fâché de ces pretendues visites importunes, & fit mine de ne vouloir pas descendre. Mais le Serviteur faisant instance & disant que c'étoit pour quelque chose de pressant, Don Fabio pria encore une fois le Docteur de vouloir bien l'excuser.

Il ne fut pas si-tôt sorti de la chambre, que Camille reprit feu. Elle commença de nouveau à faire insulte au Docteur, & à lui dire les injures les plus sanglantes. Jamais on n'entendit un si grand flux de paroles en si peu de tems. Le pauvre Docteur fut oblige de l'écouter patiemment, sans qu'elle lui voulut donner

le tems de lui répondre. Encore fut-il bien aise d'en être quitte à si bon marché. Car il croyoit à tout moment, que cette Incommode lui sauteroit au visage. Mais par bonheur le retour de Don Fabio prévint ce desordre; & arrêta tout à coup le torrent de sa passion.

Don Fabio cependant, qui savoit bien tout ce qui s'étoit passé, ne fit pas semblant d'en avoir la moindre connoissance. Il dit simplement à sa Femme, qu'elle pouvoit se retirer dans sa chambre; ce qu'elle fit sans se le faire dire deux fois. A peine fut-elle sortie que le Docteur prenant la parole, se plaignit à Don Fabio des paroles outrageuses que Camille avoit dites contre lui en son absence. Je ne sai, dit-il, ce qu'à Madame votre Femme. Elle me veut mal, & je n'en sai point le sujet. Tout autant de fois que vous êtes descendu, elle m'a pensé dechirer, & m'a dit ce que l'on ne diroit pas au plus vil de tous les Hommes. J'ai peine, ajoûta-t-il, à croire, que vous soyez d'in-

d'intelligence avec elle ; & que vous m'ayiez invité chez vous, pour m'y faire un si grand afront.

Vos plaintes me surprennent, repartit Don Fabio ; & je suis bien trompé, si ma Femme n'a l'esprit troublé. Aparemment elle est retombée en frenesie, & je vous avouë que son silence à diner me l'a fait aprehender : mais, comme elle a toûjours été en son bon sens pendant trois ans consecutifs, je ne pouvois pas tout à fait me le persuader. Si je l'avois sû, Monsieur, vous pouvez croire que je n'aurois pas soufert ici sa compagnie : & de la faire venir, pour vous demander pardon, ce seroit la faire tomber de fiévre chaude en haut mal.

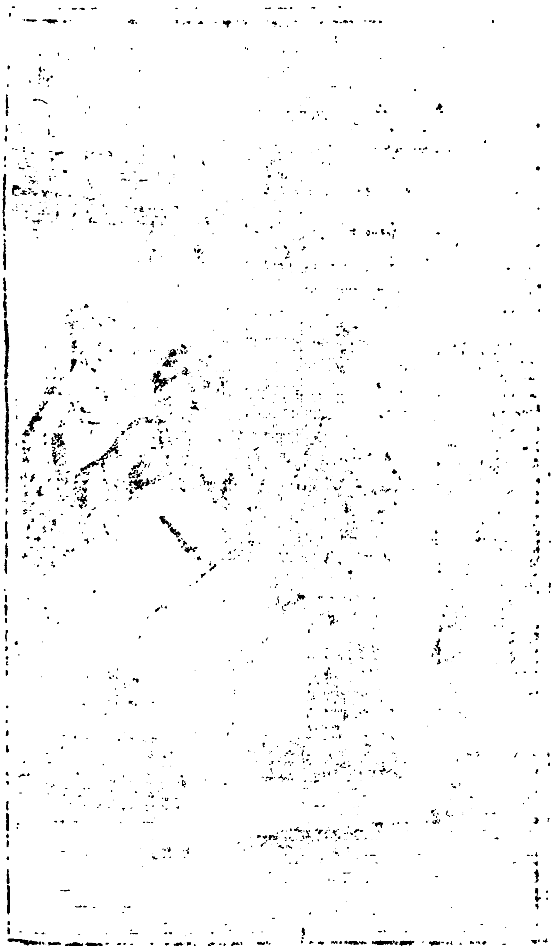
Si cela est, repondit le Medecin, au lieu de me plaindre, il faut que je plaigne son malheur & vôtre disgrace. Je prie Dieu, ajoûta-t-il, qu'il la remette en son bon sens ; & que cet égarement d'esprit ne soit pas de longue durée. Là-dessus il prit congé de Don Fabio, & le remercia des temoignages de faveur &

d'amitié qu'il venoit d'en recevoir.

Ce fut de cette maniere que Don Fabio eut la prudence de se satisfaire dans un cas si chatouilleux, sans exposer son honneur ; & qu'il se fit un divertissement d'une chose qui auroit porté de certains Maris à des extremitez fatales.



QUA-







QUATRIÈME HISTOIRE GALANTE, DES AMANS TROMPEZ.

Un Mari qui aimoit à se divertir autre part que chez lui, donna lieu à sa Femme d'en faire de même. Il arriva une nuit, qu'elle se leva du lit à dessein d'aller trouver le valet de la maison: mais au lieu du valet, elle trouva son Mari, qui la prit pour la servante. Cette bévûe

fit qu'ils se divertirent mieux ensemble qu'ils n'avoient jamais fait; pendant ce tems-là la Servante se divertissoit avec le Valet dans le lit de leur Maître; & croyant toûjours qu'elle étoit avec son Maître.

DAns l'ancienne Cité de Ravenne en Italie, il y avoit autrefois un Gentilhomme nommé Geraldo, qui prit pour Femme une Fille Noble apellée Doralice. Geraldo étoit un Homme de peu d'esprit; mais Doralice en avoit infiniment. Son Mari lui laissa non seulement la conduite de sa maison; mais aussi de tous ses biens. Mais pour lui il ne songeoit qu'à se divertir.

La beauté de Doralice auroit attaché tout autre Homme que lui: mais le bon Homme avoit le goût dépravé; ou il étoit trop amateur de la nouveauté. Il aimoit mieux s'abandonner à des Prostituées, que de se contenter de son aimable Doralice.

Tou-

Toute son occupation consistoit à se faire des Maîtresses. Et sans faire de distinction, il se divertissoit avec les laides comme avec les belles. Il trouvoit son compte avec des Servantes aussi bien qu'avec leurs Dames ; & une pauvre Païsane le contentoit aussi bien qu'une riche Bourgeoise. Doralice même ne pouvoit avoir ni Demoiselle, ni Fille de chambre, à qui Geraldo n'en contât. Enfin on peut dire qu'il ressembloit à un oiseau de proïe, qui ne vivoit la plûpart du tems que de rapine.

Cette maniere de vivre déplût (comme vous pouvez croire) à Doralice, qui n'y trouvoit pas son compte. Elle voulut y remedier, du moins dans les bornes de sa Juridiction. Pour cet éfet elle se defit de tous ses Domestiques, hormis d'une Fille de trente ans, & d'un Valet de trente-cinq, la Fille s'apelloit Marine ; & pour le Valet il avoit nom André.

Mais l'âge de Marine n'empecha pas son Maître de lui faire souvent les yeux doux. Doralice s'en aperçût : mais voyant que son Mari étoit incor-

rigible, elle prit enfin la résolution de lui rendre la pareille, & jetta les yeux sur André pour en faire son Galant. André étoit un gros Garçon, assez bien fait; mais grossier comme un Valet. Elle crut qu'elle pourroit se divertir avec lui sans aucun danger.

Cependant le Maître prit le Valet à part, & lui dit; Tu sais bien, André, qu'il n'y a rien qui soit plus capable de faire gagner à un Serviteur les bonnes graces de son Maître que la fidelité; si tu me promets de bonne foi de m'être fidele, & de ne point passer mes ordres, je te ferai mon Confident dans une afaire d'importance. A quoi André ayant répondu, qu'il n'avoit qu'à lui commander, & qu'il le trouveroit son très-humble, très-fidele, & très-obéissant Serviteur, prêt à tout entreprendre pour son service, Geraldo lui répondit qu'il étoit content de cette assurance, & qu'il alloit lui découvrir le secret.

J'ai fait dessein, poursuivit-il, d'aller voir cette nuit une Femme de joie, & de passer la nuit avec elle. Mais, pour ne point donner d'ombrage à

ma

ma Femme, je m'irai coucher dans mon lit à l'heure ordinaire. Quelque tems après que je me serai mis au lit, je me leverai sous prétexte d'aller à la Garderobe. Tu te tiendras prêt pour ce tems-là, & viendras occuper ma place dans le lit. Que si ma Femme par hazard, te prenant pour moi, s'aproche pour te caresser, tourne lui le dos, & donne lui à connoître que tu n'es pas en humeur. N'est-ce pas, continüa-t-il, avoir grande confiance en toi, de te mettre coucher (comme je fai) à côté de ma Femme? Pren garde de ne pas blesser mon honneur, & sois secret. Pour récompense, je te ferai present d'un habit; & en attendant pren ces dix écus qui te serviront en d'autres necessitez. André accepta tout, la place de son Maître au lit, l'habit & les dix écus, & s'offrit de prêter serment de fidelité.

L'heure de se mettre au lit étant venuë, Doralice ordonna à Marine de mettre la cuisine en ordre, & en suite de s'aller coucher. Geraldo se mit au lit, peu après Doralice. D'abord qu'elle fut endormie, il se leva,

& mit son Valet en sa place, sans qu'elle s'en aperçût. Il s'en alla à la cuisine, où il vit Marine occupée à coudre auprès du feu. Il n'eut pas pour lors la hardiesse de se faire voir, encore moins de lui parler. Mais il s'en alla se mettre sur un lit de repos qu'il y avoit dans la Sale, attendant avec impatience que Marine montât à sa chambre, bien résolu de la suivre & de ne la pas laisser seule.

Sur ces entrefaites Doralice s'étant par hazard reveillée, & s'appercevant qu'André, qu'elle prenoit pour son Mari étoit inquiet, s'imagina que ces mouvemens alloit lui procurer quelques caresses; il y avoit plus d'un mois que cette pauvre Femme n'en avoit reçu aucunes. Après avoir langui longtems dans cette attente, voyant que c'étoit inutilement, elle ne negligea rien pour parvenir à son but, car s'approchant le plus près possible du St. André, elle l'embrassa & le baisa à plusieurs reprises. Mais André faisant l'endormi, lui tourna d'abord le dos. Doralice pourtant ne perdit pas courage, au contraire plus il faisoit de re-

sistence & plus elle lui faisoit de caresses, André, qui étoit résolu d'être fidele à son Maître, & qui crut même que tout ceci n'étoit qu'une feinte de Geraldo & de Doralice pour éprouver sa fidelité, tint bon; & repoussa opiniatrement sa Maîtresse. Enfin, comme il se vit persecuté à outrance, il perdit tout à fait le respect, & donna un grand coup à Doralice. Elle, pour s'en venger, le pinça d'une telle force, qu'il en fut tout transporté de fureur, & repoussa Doralice plus fort qu'auparavant.

Doralice se voyant si maltraitée par son prétendu Mari se retira sur le bord du lit, qu'elle arrosa de ses larmes. Dès ce moment elle résolut de se venger de son Mari, & d'aller trouver le Valet dans son lit. Infâme, disoit-elle en soi-même, tu aimes mieux te divertir avec des Femmes débauchées qu'avec ta propre Femme. Il y a plus d'un mois que tu ne m'as caressée; & tu me traites de la sorte, quand je m'aproche de toi avec toute la tendresse imaginable. Ingrat, tu me le payeras; & je te jure que je

me vengerai de toi par son Valet. Dors seulement, & je t'attraperai bien.

Pendant que Doralice raisonnoit de la sorte, André s'endormit tout de bon. Là-dessus Doralice se leva tout doucement, avec la resolution d'aller trouver André dans son lit, dans le tems qu'il étoit couché auprès d'elle. En sortant de la chambre, elle entrevit quelque clarté dans la cuisine. Elle s'y en alla tout droit, & y trouva Marine, qui avoit la lampe à la main pour s'aller coucher.

Doralice avoit encore les yeux baignez de larmes. Marine en prit connoissance, & lui demanda quel en étoit le sujet. Doralice lui dit, que son Mari l'avoit batuë, & qu'elle étoit resolue de passer la nuit dans la cuisine. Elle voulut même à toute force que Marine allât remplir sa place, sans dire mot; afin que, si par hazard Geraldo se reveilloit, il crût d'avoir sa Femme auprès de lui; & qu'ainsi elle pût librement jouër son rolle avec André. Elle venoit d'éprouver, que Geraldo étoit de trop

mau-

mauvaise humeur pour songer à se divertir ; & se flata que Marine & lui ne seroient rien ensemble cette nuit-là. Cependant Marine n'étoit pas de son sentiment, & fut ravie de cette occasion. Elle se fit pourtant prier assez long-tems. Mais enfin elle s'y en alla ; & ayant pris la place de sa Maîtresse, elle ne douta point qu'elle ne fut couchée avec son Maître.

Doralice éteignit la lampe, & prit en chemise comme elle étoit, le chemin de la chambre du Valet. En passant par la Sale, son Mari qui y attendoit Marine, la prenant pour cette Fille l'embrassa, & Doralice qui croyoit que c'étoit le Valet le reçut entre ses bras. Elle s'imagina, comme il faisoit extremement chaud, qu'André pouvoit s'être couché dans la Sale sur le lit de repos, afin d'être plus au frais. Dans cette pensée elle se felicita de son bonheur, & se laissa aller avec joie aux embrassemens de Geraldo.

Geraldo, qui crut fermement que c'étoit Marine, lui fit beaucoup de caresses, & la contenta si bien par di-

diverses fois, que Doralice par re-connoissance lui mit dans la main quelques écus qu'elle avoit aportez exprès dans un mouchoir. Pren ces écus, dit-elle, en le quitant, comme un gage de mon affection, & sers-t'en en depit du Cornard.

Pendant que ces coups fourrez se faisoient ici ; & que Doralice croyoit de coucher avec son Valet, Marine fit aussi sa bévûë, & crut de jouir de son Maître ; lors qu'elle se trouva couchée avec André. Dès qu'elle se fut mise au lit, elle s'aprocha d'André, & lui fit mille caresses amoureuses, pour lui reveiller les esprits, & le faire revenir de son assoupissement. Je suis Marine, lui dit-elle, réveillez vous mon Cher Maître, & profitons de l'occasion. Madame est à la Cuisine, où elle dort d'un profond sommeil. Divertissons-nous, & n'oubliez pas celle qui est toute à vous.

André se réveillant reconnut Marine à sa voix, & ne put comprendre d'où venoit ce changement. Cependant elle le mit en si bonne humeur, qu'elle l'obligea enfin de se rendre à

ses empressemens. Il avoit déja fait preuve de sa vigueur à diverses reprises, quand Geraldo son Maître vint pour se remettre au lit. Et, comme il croyoit d'y trouver sa Femme; il s'en vint tout doucement, de peur de la reveiller. Mais il fut bien surpris, lors que s'étant aproché du lit, il les entendit qui se divertissoient, André disant à Marine, ne crain point mon Cher Cœur, s'il en arrivoit quelque chose, sur ma parole je t'épouserai.

Geraldo, plus embarassé que jamais, ne sut comment déveloper cette intrigue. Il étoit fortement persuadé que c'étoit sa Femme, qu'il avoit laissée dans son lit avec André; & voici André qui promet de l'épouser. Enfin, dit-il en soi-même, il faut avoüer que cette nuit a produit d'étranges avantures, & qui ne perdroit l'esprit à voir tant d'accidens de diferente nature? Pour moi, je ne sai de qui j'ai joui dans la Sale, si c'est de ma Femme ou de Marine. Celle avec que je me suis diverti m'a fait un present en argent, & m'a dit de m'en

servir en depit du Cornard. D'ailleurs, j'ai laissé mon Valet couché avec ma Femme, & les voici maintenant qu'ils parlent de s'épouser. Il faut, poursuivit-il, que j'aille à la cuisine allumer une chandelle, pour m'éclaircir de la verité, & pour découvrir cette intrigue. Pour cet effet il sortit de la chambre, avec une ferme resolution de se vanger de sa Femme & de son Valet, s'il les trouvoit ensemble. Comme il soufloit les charbons pour allumer la chandelle, voici Doralice qui entre dans la Cuisine à dessein d'allumer la sienne. En entrant elle reconnut d'abord son Mari, mais pour lui il ne l'apperçût point. Elle retourna promtement sur ses pas, & tâcha de se sauver dans sa chambre. En passant, elle renversa une chaise. Ce bruit effraya Geraldo, la chandele lui tomba des mains, & il se mit à crier de toute sa force.

Ses cris parvinrent jusques aux oreilles d'André & de Marine, qui effrayez d'entendre un tel vacarme ne firent qu'un saut du lit en bas. Dans cette consternation ils ne savoient de quel

côté se tourner. Marine rencontra son Maître tête à tête ; & le choc en fut si rudé que Geraldo jura qu'il s'étoit cassé la tête ; pendant que Marine se plaignoit de ce que son nez étoit fracassé. Le Valet, qui marchoit aussi à tâtons, ne savoit où il en étoit. Doralice par bonheur ayant trouvé la cuisine, & une alumette, alluma enfin sa chandele.

La chandele étant allumée, Geraldo commença à regarder son Domestique, qui étoit tout en chemise, l'un dans un coin, l'autre dans un autre. Marine, avec son nez en compote, faisoit pitié; & André avec sa courte chemise, étoit dans un état à faire peur ; ils s'envisageoient tous les uns les autres avec étonnement ; & vous eussiez dit qu'ils étoient tombez des nües. Geraldo, regardant sa Femme de mauvais œil, lui demanda ce que tout cela signifioit. C'est à vous, répondit Doralice, de nous expliquer ce mistére, puis que c'est vous qui nous avez fait lever par vos cris épouvantables. Je ne sai, repartit Geraldo, ce qu'il y a dans cette maison.

Vous diriez que tous les Diables y sont déchainez, & l'on a peine à s'y reconnoître. Je ne saurois presque y distinguer Marine de sa Maîtresse, & Dieu veuille qu'André n'ait pas fait l'office du Maître. Enfin je ne sai, si je veille, ou si je rêve, ni si je suis debout, ou assis.

He! mon Mari, reprit Doralice, allons nous en coucher, & peut être que demain matin l'on se reconnoîtra. Geraldo suivit l'avis de sa Femme; mais elle demeura dans un coin près de la cuisine pour ouïr les discours du Valet & de la Servante. D'abord elle entendit André demander à la Servante, comment elle s'étoit rompu le nez. En sortant de la chambre, répondit Marine, j'ai donné du nez contre quelqu'un & je suis bien trompée si ce n'est contre vous. Cela ne se peut pas, repartit André, car vous m'avez laissé dans la chambre. Dans quelle chambre, reprit Marine? Voila une belle demande, répondit le Valet. Dans quelle chambre est-ce que nous nous sommes divertis si agréablement, & que nous avons été inter-

rompus par les cris de nôtre Maître? A ces enseignes, Marine qui croyoit avoir eu la Compagnie de son Maître reconnut que c'étoit le Valet avec qui elle avoit couché.

Cette découverte fit conclure d'autre part à Doralice, que ce n'étoit pas le Valet, mais son Mari, avec qui elle avoit pris les plaisirs de cette nuit. En même tems elle songea aux écus qu'elle lui avoit donnez, & à l'expression de Cornard dont elle s'étoit servie. Ces deux choses l'auroient sans doute bien embarassée, si son Mari n'avoit été une Bête, & elle une Femme adroite. Il est vrai qu'après qu'elle fut touchée elle eut l'esprit agité de diverses pensées; mais elle trouva bien-tôt le moyen de se calmer.

Il y avoit dans la Sale, pour l'usage du Valet & de la Servante, deux especes de petits cabinets qui se fermoient à clefs. Doralice se ressouvint, qu'elle avoit deux clefs, qui ouvroient ces Cabinets. Elle se leva avant jour tout doucement, & s'en alla à la cuisine allumer une chandele.

Ce-

Cela fait, elle prit quantité d'argent monoïé, en mit une partie dans le Cabinet d'André, & l'autre dans celui de Marine. Ayant en suite refermé les cabinets, elle s'en retourna dans son lit fort contente, & sans avoir été apperçue.

Le jour venu, Doralice se leva la premiere. Pour couvrir mieux son jeu, elle se mit à chercher dans le cofre où elle mettoit son argent, & renversa tout sens dessus dessous. Feignant de n'avoir pas trouvé ce qu'elle y cherchoit, elle fit grand bruit, & entra dans une colere effroyable; Geraldo à son ordinaire la laissa parler sans lui repliquer en aucune maniere.

Comme c'étoit la coûtume de Doralice de prendre avec elle les clefs de la maison, quand elle s'alloit coucher, & de les mettre en sureté sous son chevet; André s'étant levé vint lui demander la clef de la Porte, pour aller à la boucherie. Ce fut alors que Doralice monta sur ses grands chevaux. Oui vraiment, dit-elle, il faut faire provision de viande pour des

Co-

Coquins comme toi & ta Marine. André, je n'ai pas oublié l'afront que je reçûs hier; & je me sens encore d'avoir si mal passé la nuit; pendant que tu te divertissois dans mon lit avec ton impudente Marine.

Ce discours fit encore plus de peine à Geraldo, qui trembla de peur à l'ouïe de ces paroles. Sa Femme lui ayant dit d'aller dans la salle, il s'y en alla. André & Marine s'y trouverent aussi, par son ordre.

Enfin pour finir, elle visita en presence de son Mari les hardes du Valet & de la Servante. Elle y trouva sans beaucoup de peine l'argent qu'elle y avoit mis, & parmi celles d'André les écus que son Maître lui avoit donnez. D'abord elle les traita de Voleurs, & menaça de les faire pendre. L'un & l'autre furent bien embarassez, de se voir si riches au peril de leur vie. André voulut s'excuser, en disant que son Maître lui avoit donné l'argent. Le Maître dit, que veritablement il lui avoit donné quelques écus; mais que c'étoit à lui à rendre compte du reste.

Lors qu'André vit que son Maître en agissoit de cette maniere, il découvrit toute l'intrigue à Doralice. Elle, qui ne savoit pas encore la chose à fond; ne manqua pas de faire plus que jamais l'emportée contre son Mari. Comment lui dit-elle avez-vous osé me faire une telle piece, de faire coucher vôtre Valet avec moi? Ha! si je l'a vois sû, j'aurois peut-être perdu la pudeur, pour me venger de vôtre temerité.

Geraldo, tout confus de voir sa mine éventée, n'eut pas le mot à dire. Il fit quelques réflexions sur l'argent qui s'étoit trouvé parmi les hardes d'André & de Marine; & conclut que Marine l'avoit dérobé pour le donner à André; & que par méprise elle le lui avoit donné à lui même, croyant de s'être divertie avec le Valet. Et cela lui fit conclure, que Doralice étoit innocente, & qu'elle avoit juste sujet de se plaindre.

Ce fut par ce tour d'adresse que Dorlice leva le juste soupçon que Geraldo son Mari pouvoit avoir d'elle à l'occasion du present. Après avoir ainsi

prou-

prouvé son innocence, elle remarqua le profond silence de son Mari, qui la declaroit innocente & lui coûpable. Elle ordonna tout aussi-tôt à André & à Marine de sortir de la Maison. Mais elle leur fit grace, & leur promit de ne les pas poursuivre en Justice.

Ainsi étant restée seule avec son Mari, elle lui parla en ces termes. Je voi bien, Monsieur que vous êtes incorrigible, & qu'il ne sert de rien que je fasse la fine avec vous. Je m'étois privée d'une Fille de chambre & de plusieurs autres Domestiques, pour ne point laisser d'amorce à vôtre luxure. Mais belle ou laide, jeune ou vieille, ce vous est tout un; je voi que tout est bon pour vous. Il n'y a que moi, qui, toute jeune que je suis, soit capable de vous rebuter. Mais, puis que nous en sommes-là; je suis d'avis que chacun vive à sa mode; vous comme vous le jugerez à propos; & moi dans mon innocence. Faisons lit à part, vous en aurez moins de contrainte, & moi plus de contentement. Prenez quels

Serviteurs bon vous semblera, & moi je prendrai quelles Servantes & autant qu'il me plaira. Pour moi, je suis résoluë de vivre selon ma condition; &, s'il faut que je sois privée des douceurs du Mariage, je veux du moins avoir le plaisir d'être considerée, & de faire quelque figure. J'irai avec mes Voisines & mes Parentes à l'Eglise, aux Festins, & aux Comedies; & je passerai le tems le mieux qu'il me sera possible.

Geraldo, ravi d'en être quitte à si bon marché, répondit à sa Femme, qu'elle n'avoit qu'à regler la Maison à sa fantasie. Je vous donne ma parole, dit-il, que j'y consentirai; &, si vous voulez, je m'offre d'en passer l'obligation par main de Notaire.

Non, non, répondit Doralice; il ne faut pas faire éclater des choses de cette nature. La pensée, qu'elle avoit euë, de se servir du Valet pour ses plaisirs, lui revenoit dans l'esprit de tems en tems, & lui donnoit de la confusion. De sorte qu'elle fut contente d'avoir caché

ſon crime, & d'en avoir ſi bien profité.

Mais cela n'èmpecha pas que peu après elle ne devint amoureuſe d'un Gentilhomme qui l'aimoit, & qui lui avoit fait declaration de ſon amour. Elle ſe fit une Confidente de ſes plaiſirs ſecrets, & la choſe lui réüſſit heureuſement à l'inſçû de Geraldo.





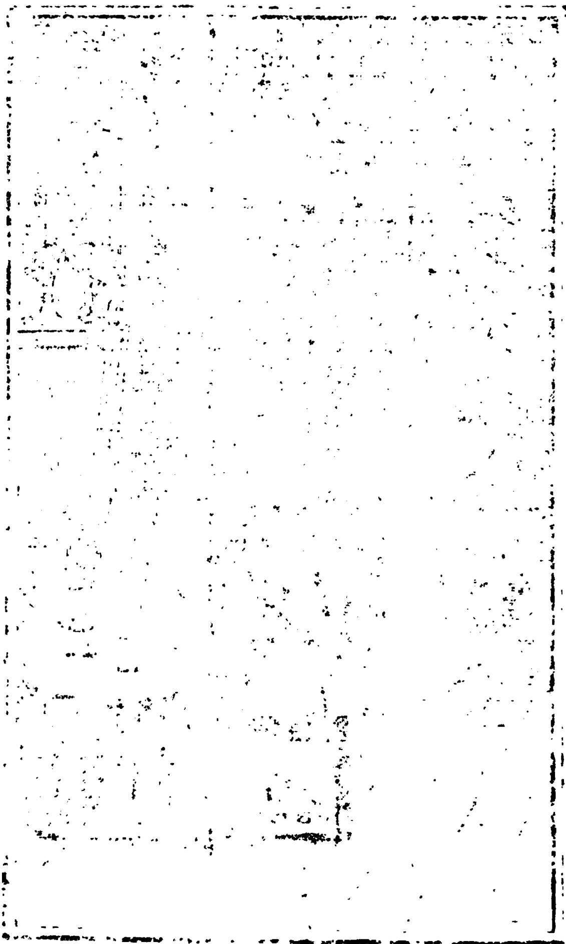
CINQUIEME HISTOIRE GALANTE, DES AMANS TROMPEZ.

Deux jeunes Amans, Rodrigue & Isabelle, sont contraints de se separer ; ils se jurent fidelité, en se separant. Isabelle se fait un prétexte plausible pour aller à Madrid, où Rodrigue s'étoit retiré. Elle fait ce voyage habillée en Cavalier : arrivée à Madrid

Tom. 2.

Pag. 102.





drid elle y vit Rodrigue, le reconnut, & coucha même plusieurs nuits avec lui sans en être reconnue: ayant compris par le discours que tenoit Rodrigue, qu'il ne songeoit plus à elle, & qu'il avoit fait de nouvelles Amours, elle repart pour Seville; avant que de partir elle écrivit une lettre dans laquelle elle se donnoit à connoître. Rodrigue ayant trouvé cette lettre sur sa table, & au desespoir d'avoir manqué une si belle occasion, la suivit peu de tems après dans le dessein de se raccomoder avec elle. Mais elle se vangea de lui par un affront qu'elle lui fit dans un Bal qui se fit à l'occasion de ses Nôces.

SEville, la Capitale de l'Andalousie, & une des principales Villes de l'Espagne, s'est autrefois signalée par les

intrigues amoureuſes de deux Perſonnes qui ſont le ſujet de cette Hiſtoire. Rodrigue étoit le nom de l'Amant, & Iſabelle celui de l'Amante. Rodrigue étoit un jeune Gentilhomme, qui ſervoit en qualité de Page un des premiers Marquis de la Ville: & Iſabelle étoit une Demoiſelle de quinze ans, Parente de la Marquiſe, qui l'avoit priſe par amitié auprès d'elle. Rodrigue, qui en devint éperdûment amoureux, prit ſon tems pour lui faire ſa declaration d'Amour. Iſabelle l'écouta, & lui fit même une réponſe favorable: ils s'aimerent ſi fort, qu'ils n'étoient plus qu'un Cœur & qu'une Ame.

Leur amour fut ſû de toute la Maiſon, & on n'y parloit d'autre choſe que des amours de Rodrigue & d'Iſabelle. Iſabelle en fut avertie par une Demoiſelle de ſes Amies, qui lui dit que la choſe étoit venuë aux oreilles du Marquis & de la Marquiſe. Cette nouvelle afligea fort Iſabelle qui la pria de lui donner quelque bon conſeil.

Ce n'eſt pas un crime, lui dit la De-

Demoiselle, d'avoir quelque intrigue amoureuse avec un Gentilhomme, cela n'est que fort ordinaire & pourvû que l'on ait soin de conserver son honneur, une Demoiselle en est bien plus estimée. Ainsi je ne voi pas que vous ayez aucun sujet de vous affliger, à moins que ce ne soit de l'avis que je m'en vai vous donner. C'est que, pour fermer la bouche à tout le monde, il faut que votre Rodrigue, sans faire semblant qu'il se doute de rien, demande son congé à Mr. le Marquis & à Madame la Marquise; sous prétexte de faire un Voyage, ou une Campagne. Il est en âge, poursuivit-elle, de soufrir la fatigue; qu'il s'en aille pour quelque tems à Madrid; pendant ce tems-là on oubliera tout, & dans la suite vous pourrez vous rejoindre: en attendant vous pourrez entretenir ensemble un commerce de lettres, qui serviront à entretenir l'amour que vous avez l'un pour l'autre. Si vous croyez que l'absence soit capable de l'éteindre, vous vous trompez extremement; quand l'A-

mour eſt ſincére, il s'augmente par l'éloignement.

Iſabelle aprouva fort ce conſeil, & en fit des remercemens à ſon Amie. Elle ne manqua pas à la premiere occaſion de propoſer la choſe à Rodrigue. Mon cher Rodrigue, lui dit-elle, je ſuis au deſeſpoir, & je ne ſai ce que nous ferons. Toute la Maiſon eſt informée de nos intrigues, Mr. le Marquis & Madame en ont été avertis, & ils en ont donné avis à mon Pére. Vous étes informé du deſſein qu'on a de me marier avec une Perſonne riche & de qualité. Vous ſavez que c'eſt contre mon inclination, & contre la foi que je vous ai donnée. Si je me marie jamais, il faut que ce ſoit à Rodrigue; &, ſi l'on me fait violence, je me jetterai plûtôt dans un Couvent que de vous manquer de parole. Cependant je ſerois d'avis, pour prevenir ce malheur, que vous fiſſiez une retraite honnorable. Elle expliqua cette retraite, ſuivant le conſeil que la Demoiſelle ſon Amie lui avoit donné.

Cette propoſition fut un coup de

fou-

foudre pour Rodrigue, qui ne s'attendoit à rien moins. La pensée d'un éloignement si subit l'étourdit; & après bien des soupirs, voici ce qu'il repondit avec une voix entrecoupée de sanglots. Il m'est impossible Mademoiselle de m'éloigner de vous sans mourir de douleur, & si je vis en votre absence, assurez vous que ce ne sera qu'une vie languissante. Et qui n'aimeroit mieux la mort qu'une vie de cette nature? Il est vrai qu'en m'éloignant, j'aurai la satisfaction de vous obéir, il n'y a que ce motif qui puisse m'y faire résoudre. Enfin je suis tout à vous; & vous n'avez qu'à disposer de ma personne comme il vous plaira.

Ces paroles attendrirent le cœur d'Isabelle; si bien qu'elle fut sur le point d'entreprendre le voyage avec Rodrigue. Mais elle sût se moderer en cette occasion & elle crût qu'il valoit mieux attendre quelque tems, esperant qu'il arriveroit quelque changement qui pourroit favoriser leur dessein. Cependant, pour consoler son Amant, elle lui fit present d'un brasselet d'or.

Prenez, dit-elle, ce braſſelet, pour gage de mon afection & de ma fidelité. En quelque lieu que vous alliez, vous ſerez toûjours préſent à mon Eſprit, & je ne tarderai pas long-tems à vous ſuivre. Rodrigue, mon cher Rodrigue, je ne vivrai que pour toi ſeul.

Vous quitter, reprit Rodrigue, étoit le plus grand malheur qui me put arriver, je parts cependant ſans murmurer, puiſque vous me l'ordonnez; la douleur qu'il reſſentit alors ne lui permit pas d'en dire d'avantage & l'obligea de ſe retirer.

Il s'en alla peu après trouver le Marquis ſon Maître, pour lui demander ſon congé. Il l'obtint, & ſe diſpoſa à partir peu de jours après: la veille de ſon départ, il fut prendre congé de ſa Maîtreſſe, le cœur penetré de la plus vive douleur. Vous me voyez (dit-il) ſur le point de ſacrifier mes plaiſirs, & peut-être ma vie, au Deſtin qui m'oblige de me retirer. En diſant cela il fondit en larmes, qui firent couler celles d'Iſabelle. Ils s'embraſſèrent

long-

long-tems, sans se pouvoir separer. Enfin Rodrigue prit congé, & s'en alloit ; lors que sa passion le fit retourner sur ses pas pour revoir sa chere Maîtresse. Mon cœur, dit-il, je ne saurois vous quitter ; je me sens mourir, dès que je vous tourne le dos. Cette separation m'est cruelle au dernier point, & je ne saurois en augurer rien de bon. Mais, puis que le Destin le veut, il faut obéïr. Adieu, ma chere Isabelle, adieu toutes mes Esperances. En disant ces paroles, il l'embrassa, & redoubla ses baisers, avec toutes les marques de la plus tendre affection. Isabelle eut le cœur si serré de douleur, que la parole lui manqua. Enfin ils se separerent, Rodrigue monta à cheval, & Isabelle toute éplorée se jetta sur son lit.

Rodrigue arriva en peu de jours à Madrid : & peu après son arrivée il fut reçu en qualité de Gentilhomme suivant, chez le Duc de Medina Celi. Il le fit d'abord savoir à Isabelle, qui lui temoigna sa joie d'avoir appris qu'il se fût logé dans un Maison

si illustre : elle le conjuroit aussi de prendre patience, & lui donnoit en même tems de nouvelles assurances de la sincérité de son afection, qui adoucirent beaucoup la rigueur de son éloignement.

Cependant Rodrigue ne fut pas si-tôt parti de Seville, que plusieurs Personnes de qualité s'adresserent à Isabelle dans le dessein de l'épouser. Un Gentilhomme entr'autres, qui avoit de grands biens, fut preferé par son Pere à tous les autres. Un jour qu'Isabelle étoit d'assez bonne humeur, son Pere lui en fit l'ouverture. Ma Fille, lui dit-il; je suis vieux, & par consequent proche de ma fin. Vous êtes ma Eille unique, & ma plus grande joie seroit de vous voir bien placée. Il se presente un Parti fort avantageux, c'est Seignior D.... Il me semble qu'il n'est pas à refuser. Il est riche, il est de naissance, & ne manque point de bonnes qualitez. Tous nos Parens sont portez pour lui, & j'espére que vous ne lui serez pas contraire.

Isabelle, qui étoit une Fille bien éle-

élevée & qui avoit apris dès sa jeunesse à respecter ses Parens, lui répondit avec toute la douceur possible. Mon Pere, si mon inclination me portoit au mariage, je vous avouë que je n'aurois aucune objection à vous faire. J'accepterois vôtre offre avec joie, & avec reconnoissance. Mais je n'ai point encore de penchant à me marier, & je vous déclare que je ne saurois m'y resoudre. Je suis jeune, & je tiens encore de l'enfance.

Le Pére prit tout cela pour une marque de sa modestie, & ne voulut pas la presser cette fois-là. Mais ses Parens lui rompirent tant la tête sur ce sujet, qu'enfin elle ne put plus s'en defendre. Cependant vous pouvez croire qu'elle fut long-tems combatüe; d'un côté par la foi qu'elle avoit promise à son cher Rodrigue; & de l'autre par l'aprehension de tomber en la disgrace de tous ses Parens.

Elle trouva peûrtant un milieu, & s'avisa d'un expedient pour complaire à ses Parens sans fausser sa foi à Rodrigue. Je voi bien dit-elle à son Pere,

re, que vous êtes tout à fait résolu de me marier; & qu'il faut malgré moi que je m'y résoude. J'y consens, parce que je ne saurois l'éviter sans vous déplaire. Mon inclination s'y opose, le mariage fait mon aversion, l'idée que j'en ai me fait peur, & je ne trouve rien de si aimable que la liberté. Vous savez, mon Pére, que j'ai toûjours executé vos ordres avec beaucoup de joie & de respect. Il n'y a que celui-ci qui me choque, & qui me chagrine. Mais, avant que je me marie (s'il faut de nécessité que je me fasse cette violence) soufrez, mon Pére, que je vous demande une grace. C'est de me laisser aller en Pélerinage à St. Jaques, suivant le vœu que j'en ai fait, en cas que je me mariasse.

Le Pére, fort satisfait de cette demande, la lui accorda volontiers, & donna les ordres necessaires pour le Voyage de sa Fille. Il voulut même lui donner un beau train; mais l'adroite Isabelle le fit bien-tôt changer de résolution. Sous prétexte d'éviter la depense & l'embaras d'un

grand train, elle dit qu'elle étoit d'avis de faire le voyage en habit d'Homme, accompagnée de son Oncle, Frére de son Pére. Le Pére, après avoir consideré quelque tems l'avis de sa Fille, y donna son aprobation, & pourvût à son depart. Tout étant prêt, elle prit congé de son Pére, & reçût sa benediction. La belle Pelérine, ayant pris l'habit d'Homme & le nom de Carlos, se mit en voyage, n'ayant avec elle que son Oncle qu'elle avoit demandé.

Dans moins de quinze jours ils arriverent à St. Jaques en Gallice. Après en avoir visité la Chapelle, & fait leurs devotions, ils songerent à leur retour. Avant que de partir, elle dit à son Oncle qu'elle avoit grande envie de passer par Madrid, pour y voir la Cour qu'elle n'avoit jamais vue. L'Oncle, qui avoit beaucoup de complaisance & de bonté pour elle, consentit volontiers à une chose qui lui parut d'abord très-raisonnable. Ils partirent, & au bout de huit jours ils arriverent à Madrid.

Ce fut-là qu'Isabelle découvrit à son

son Oncle le dessein qu'elle avoit de voir son cher Rodrigue. Vous savez lui dit-elle que je suis Fille unique & Heritiére de mon Pére, & qu'aparemment je serai quelque jour en état de vous faire beaucoup de bien. Assûrez-vous que je le ferai, dès que je serai en pouvoir. Mais j'espére, mon Oncle, poursuivit-elle, que vous me serez fidelle dans une chose dont je veux bien vous faire confidence. Mon Amant Rodrigue est ici chez le Duc de Medina Celi. J'ai une passion extréme de le revoir, pour savoir s'il me reconnoîtra. Accordez-moi cette liberté, & je vous jure qu'il ne se passera rien que d'honnête entre nous deux.

Son Oncle, qui étoit ravi de l'obliger, & qui ne doutoit point qu'elle n'eût soin de conserver son honneur, y consentit. Si bien que le lendemain de leur arrivée, Carlos s'en alla tout droit chez le Duc de Medina Celi. Il demanda à parler au Majordomo, qui étoit un Homme extrémement civil, & qui le reçût fort obligeamment. Carlos lui dit, qu'il sou-

souhaitoit fort demeurer quelque tems à Madrid pour y voir la Cour ; & que pour le faire d'une maniére agreable, il auroit bien souhaité d'être auprès de Mr. le Duc. Le Majordomo lui demanda de quelle Ville d'Espagne il étoit. De Seville, répondit Carlos. He Bien! Monsieur, dit le Majordomo, s'il vous plait, nous dînerons ensemble, & après diner j'en parlerai à Mr. le Duc.

En même tems il le fit entrer dans une belle chambre, & lui fit faire collation, en attendant le dîner. Le dîner étant prêt, il prit Rodrigue avec lui, voulant lui faire faire connoissance avec Carlos, Gentilhomme nouvellement arrivé de Seville, le lieu de sa naissance. Rodrigue & Carlos se salüerent. Carlos reconnut Rodrigue ; mais Rodrigue ne reconnut point Isabelle sous le nom de Carlos. Dès qu'on eut servi les viandes, on se mit à table. Le Majordomo fit asseoir Carlos auprès de lui, & Rodrigue tout à l'oposite. Carlos s'attendoit à tout moment, que Rodrigue lui demanderoit des nouvelles de Se-

vil-

ville: mais il n'en demanda point.

Le diner fini, le Majordomo avertit le Duc, qu'un jeune Gentilhomme de Seville s'étoit adressé à lui, pour avoir le bonheur de servir sa Grandeur. Il lui dit en même tems que c'étoit un jeune Homme bien fait, qui avoit les manieres tout à fait galantes, & qu'il le croyoit très propre pour être mis auprès de sa Grandeur. Le Duc souhaita de voir ce beau Sevilien. On le fit monter; & sa Grandeur fut si fort satisfaite de son air & de ses manieres, qu'elle le retint d'abord à son service en qualité de Gentilhomme suivant.

Rodrigue & Carlos étant de même Ville, & en même emploi, le Majordomo ordonna qu'ils logeassent en même chambre. Ils en témoignerent tous deux bien de la joie, & Isabelle ne douta plus qu'elle ne se fit bien-tôt connoître à son Rodrigue: mais elle se trompa fort. Avant qu'il fût nuit, ils eurent une longue conversation ensemble, sans que jamais Rodrigue lui demandât aucune nouvelle de Seville.

Cett

Cette indiference parut étrange à Isabelle; & quoi qu'elle ne pût avoir un plus sensible déplaisir que de se voir ainsi oubliée, elle n'en fit pourtant aucun semblant. Au contraire elle prit la résolution de ne se point faire connoître à Rodrigue, & de se tenir cachée sous la figure de Carlos.

Cependant elle fit savoir à son Oncle, quelle avoit eu l'honneur de faire la réverence au Duc de Medina Celi; que le Duc lui avoit fait beaucoup d'amitié, & qu'elle étoit résoluë à passer quelques jours chez lui; que Rodrigue ne l'avoit point encore réconnuë, & qu'elle avoit dessein de le laisser dans son ignorance. En même tems elle le pria de ne se point mettre en peine; & de lui faire la Justice de croire qu'il n'auroit jamais aucun sujet de se plaindre d'elle.

Son projet cependant étoit, si elle ne trouvoit point l'amour de Rodrigue refroidi, de prendre d'autres mesures & de s'engager avec lui. C'étoit aussi dans cette vûë qu'elle avoit entrepris le voyage de St. Jaques; afin que sous ce prétexte de devotion, elle

elle pût avoir l'occasion de voir son cher Rodrigue, & de lui témoigner qu'elle étoit prete à tout quitter pour le suivre.

Mais elle fut bien surprise, quand au lieu de trouver Rodrigue empressé à demander de ses nouvelles, il sembloit qu'il l'eût tout à fait bannie de son esprit; & que les plaisirs de Madrid lui avoient fait oublier ceux de Seville.

Ils s'allerent coucher; ce fut alors que Carlos sonda Rodrigue par diverses questions qu'il lui fit. Il lui demanda de quelle Famille il étoit, comment il étoit venu à Madrid, depuis quand il étoit au service du Duc, & si depuis son depart il n'avoit point reçû de lettres de Seville. Rodrigue répondit à toutes ces questions en biaisant; mais avec une froideur & un chagrin qui alloit jusques à l'ofence. Ne connoissez vous point, poursuivit Carlos, le Marquis & la Marquise——? C'étoit le Marquis chez qui il avoit été Page, du tems qu'il y faisoit l'Amour à Isabelle. N'avez-vous point fait connoissance, continua-t-il, avec quel-

qu'une

qu'une de ces belles Demoiselles qui sont auprès de la Marquise? Pour moi, j'ai oui dire qu'un Gentilhomme nommé comme vous Rodrigue avoit fait là quelques amourettes. De grace, répondit Rodrigue, laissez-moi dormir, & ne me rebattez plus les oreilles de ces sotises. Je ne prens pas plaisir à me rafraichir la memoire de mes folles Amours du temps passé.

A ces paroles Isabelle reconnut que les afaires avoient bien changé de face dans l'esprit de Rodrigue; Rodrigue, qui l'avoit aimée avec tant de tendresse; Rodrigue, qui peu de tems auparavant ne pouvoit vivre sans Isabelle, & qui se sentoit mourir, lors qu'il la perdoit de vûë. Est-ce ainsi, lâche Rodrigue, disoit-elle en soi même, est-ce ainsi que tu abandonnes celle qui étoit prete à tout quitter pour te suivre? Qu'ai-je fait, ingrat, pour meriter que tu me traites de cette maniere? Suis-je coupable d'autre crime, que de t'avoir trop aimé, & d'avoir risqué ma fortune pour m'attacher à un Inconstant, à un

Hom-

Homme sans bien ; mais qui pis est à un Perfide.

Mais sa colére s'évanouit bien-tôt, & fit place à ce reste d'Amour qu'elle avoit encore pour Rodrigue. Elle s'imagina que peut être il faisoit le fin, & qu'il ne vouloit pas que ses Amours de Seville éclatassent à Madrid. Pour se satisfaire, elle résolut de le pousser à bout. Le lendemain matin, dès qu'ils se furent levez, Carlos n'entretint Rodrigue que des beautez de Seville. Mais Rodrigue ne parloit que de Chevaux, de Chiens, & de Chasse. Enfin Carlos pria Rodrigue de le conduire au Jardin. Et, comme ils s'y promenoient sous une allée couverte, Carlos adressant la parole à Rodrigue, lui dit. Qu'il ne trouvoit pas Madrid si beau que Seville. Je m'imagine à peu près d'où cela vient, repartit Rodrigue, c'est qu'aparemment vous êtes Amoureux de quelque Dame de Seville.

Oui assûrement je le suis, repartit Carlos, & je le suis à un tel point que je crains fort d'être obligé de quitter bien-tôt Madrid. Je ne saurois m'ab-

senter

fenter long-tems des beaux yeux de ma Maîtresse. Et, après tout il faut avouer que nos Dames de Seville sont bien plus divertissantes que vos Bois & que vos Campagnes. Monsieur, répondit Rodrigue, nous avons ici des Dames, quand nous en voulons, & vous ne devez pas croire que dans une Cour si Auguste, on y manque de ce qui fait la joïe & l'ornement d'une Cour. Mais ici les Amans sont libres, on n'y entend point parler de chaines, ni d'esclavage. On ne s'y fait pas un suplice de l'amour; mais une recreation. Les plaintes, les soupirs, les gemissemens, les exclamations, le desespoir, tout cela n'est plus à la mode. On se moque à la Cour de toutes ces extravagances. Dès que l'on voit trop d'obstacles pour venir à bout d'une Dame, on prend congé d'elle, & l'on pousse sa fortune ailleurs, ce qui est cause que les Dames, qui faisoient autrefois les fieres, filent doux presentement, & que les Cruelles se rendent dociles; au lieu qu'autrefois elles jouoient leurs Amans & se diver-

tissoient de leurs folies, maintenant on les Joue, & l'on s'en divertit.

Je vous avouë, poursuivit Rodrigue, que j'ai été amoureux à la vieille mode, & que je suis sorti dans cet état de Seville. Une Demoiselle très-belle, & de fort grande qualité dans cette Ville-là me fit la grace de m'aimer. Le Destin nous mit dans la necessité de nous separer, & jamais on ne vit rien de si triste que cette separation. Enfin je crus que son absence me couteroit la vie; & je souhaitois même de mourir plûtôt que de vivre absent d'elle. Mais j'en suis si bien revenu, que je defie l'Amour de me tiranniser desormais comme il a fait. Dès que je fus arrivé dans cette Ville, & que je me vis dans le poste où je suis presentement, je fis connoissance avec une Dame à qui j'eus le bonheur de plaire. Je lûs dans ses yeux l'Amour qu'elle avoit pour moi, je lui fis offre de mes services, elle les accepta. Nous nous aimons parfaitement, sans être affolé d'amour; & nous nous divertissons, sans sou-

frir la gêne un moment. La jouissance d'un bien present m'a fait oublier la perte d'un bien absent & , pendant que je passe le tems avec ma Maîtresse de Madrid, croyez-vous que je songe à celle de Seville?

A ces paroles Isabelle (sous le nom de Carlos) parut fort indignée, & eut assez de peine à retenir sa colére. Ce fut alors qu'elle se defit de toute la tendresse qu'elle avoit pour Rodrigue; & qu'elle commença de haïr celui qu'elle avoit tant aimé, & pour qui elle avoit eû tant d'estime. Est-il possible lui dit-elle d'un air méprisant, que vous ayez le coeur si mal placé, & en conscience comment pouvez vous ainsi abandonner une Demoiselle, qui peut-être vous aime comme sa vie? N'avez-vous point de honte de fausser ainsi vôtre foi, & pensez-vous qu'on ne fasse plus de diference entre un Amant fidele & un Perfide? Je ne saurois croire que l'Amour soit si dépravé à Madrid: je suis bien assuré, qu'à Seville on est plus honnête.

Je voi bien, repartit Rodrigue,

que vous en tenez, & que vous en avez dans l'aîle. Vous voilà justement à la chaîne, comme un Galerien. Enfin vous me faites pitié, & il faut que je vous rachéte. Laissez-moi faire, & je vous guerirai de ce maudit mal d'Amour. Demain je vous ferai voir ma Maîtresse, qui a une Sœur fort belle. Je lui dirai que nous sommes Camarades, de même Ville; & je ferai en sorte, que sa Sœur vous acceptera pour son Amant. Ainsi nous n'aurons que faire de nous separer, nous jouïrons dans une même maison des deux plus belles Dames de la Ville; & vous aurez bien-tôt oublié la personne que vous aimez à Seville.

Monsieur, repartit Carlos, je ne saurois faire une action de cette nature, sans me contraindre extrémement. J'ai un fonds de delicatesse qui m'y fait avoir beaucoup de repugnance. Cependant peut-être que la curiosité m'emportera jusques-là. Je prendrai conseil de la nuit, & demain vous aurez réponse.

Au reste, je laisse à penser en quelle ago-

agonie étoit la pauvre Isabelle de se voir ainsi frustrée de ses esperances, & trompée par la perfidie d'un Amant qu'elle avoit aimé avec tant de tendresse. Elle eut le cœur percé jusqu'au vif, & eut bien de la peine à cacher sa douleur. Mais enfin elle s'arma d'un courage viril; & résolut dès le lendemain de voir cette Belle, qui lui avoit enlevé l'objet de son Amour.

Rodrigue le mena chez sa Maitresse. Après les premiers complimens, il prit sa Maîtresse à part; pour lui donner avis de son dessein. Pendant qu'ils parloient ensemble, Isabelle eut le déplaisir de voir sur le bras de la Belle, le brasselet qu'elle avoit donné à Rodrigue pour gage de son afection. De la chambre de cette Dame Rodrigue passa à celle de sa Sœur: à qui il dit avec un visage riant, qu'il lui avoit amené un beau Galant, qui sans doute se rendroit bien-tôt à ses charmes.

Carlos plut si fort à la Maîtresse de Rodrigue, qu'elle voulut prévenir sa Sœur, & anticiper sur son bonheur.

Pendant que Rodrigue étoit dans l'autre chambre, elle lui fit sa declaration d'Amour. Carlos lui donna un baiser, & la Belle en rendit plusieurs. Enfin, pour ne perdre point de tems, elle l'assûra que s'il la vouloit aimer, elle abandonneroit Rodrigue. Carlos fit le passionné, & lui promit de l'aimer éternellement.

Cependant Carlos qui avoit reconnu son brasselet, le regarda de près, & se mit à loüer la beauté du travail. Il lui dit en même tems, qu'il auroit bien voulu en faire faire un semblable, pour envoyer à sa Sœur. La Belle, qui brûloit d'Amour pour lui, le pria de le prendre, & d'en faire ce qu'il voudroit. Après un honnête refus, Carlos le prit, & promit de le lui rendre.

Là-dessus Rodrigue entre, qui leur dit que Madame (la Sœur de sa Maîtresse) se trouvoit indisposée, & qu'elle remettoit la partie au lendemain. Cela fait, Isabelle pressa de s'en aller, de peur que Rodrigue ne demandât des nouvelles de son bracelet. Etant sortis, elle se défit de Rodrigue, sous

quelque prétexte, & s'en alla voir son Oncle, pour l'avertir qu'elle étoit resoluë de partir le lendemain au point du jour, & qu'elle se tiendroit prete. Son Oncle de son côté lui promit que tout seroit prêt.

Elle s'en alla souper avec son perfide Amant. Et l'heure de s'aller coucher étant venüe, Rodrigue se mit au lit, pendant qu'Isabelle se mît à écrire une lettre de ressentiment contre lui. Quand elle eut achevé la lettre, elle la plia, & l'ayant cachetée, l'adressa *Au Perfide Rodrigue.* Le lendemain Isabelle se leva de grand matin, s'habilla promptement, & ayant laissé la lettre sur la table, s'en alla trouver son Oncle. Les Chevaux étant prêts à son aarivée, elle ne perdit point de tems. D'abord elle monta à Cheval avec son Oncle, & ils partirent en grande deligence.

Il étoit plus de trois heures de jour; lors que Rodrigue le Dormeur se réveilla. Il fut surpris, quand il vit que Carlos n'étoit plus au lit. Mais il le fut bien davantage; lors qu'il vit sur la table une lettre toute cachetée, a-

vec cette Inscription, *Au Perfide Rodrigue.* D'abord il l'ouvrit & la trouva conçuë en ces termes.

Perfide,

Vous savez l'afection que je vous ai temoignée. C'étoit une afection sincere & sans reserve, dans la vûë de vous épouser, contre mes propres interets, & contre la volonté de tous mes Parens. Dans cette vûë j'étois résolue de me defaire d'un Parti fort avantageux, pour m'attacher uniquement à vous, suivant la parole que je vous avois donnée. C'est pour cela même que j'étois venüe à Madrid. Mais, aprés tant de preuves de vôtre infidelité que je viens d'aprendre de vôtre propre bouche, je vous declare que je renonce à vous, comme à une Personne sans honneur, & coupable de la derniere bassesse & de la plus noire perfidie. J'ai retiré des mains de votre Prostituée le bracelet que je vous avois donné à votre départ de Seville. Je pars pour Seville, dans le dessein de m'y marier dès que j'y serai arrivée. Car je ne pretens plus avoir aucun commerce a-

vec

vec un Ingrat comme vous. Votre mémoire me sera toûjours odieuse ; & je ne me souviendrai jamais plus de Rodrigue que pour l'avoir en detestation. Celle, qui vous écrit, est

Isabelle, sous le nom de Carlos.

Rodrigue n'eut pas si-tôt achevé de lire la Lettre, qu'il fut sur le point de se poignarder. Il reconnut la faute qu'il avoit faite, & il se crut indigne de vivre après avoir donné à Isabelle ce juste sujet de se plaindre & de l'abandonner. Son Infidelité lui servoit de Suplice ; elle se presentoit incessamment à lui pour le bourreler. Ce qui le fâchoit d'ailleurs, c'étoit d'avoir en vain couché trois nuits de suite avec l'aimable Isabelle, sans avoir sû profiter de l'occasion.

Toutes ces choses ensemble le mirent au desespoir, pendant les deux premiers jours de l'absence d'Isabelle. Au troisieme il prit tout à coup la résolution de la suivre, & de lui aller faire ses soûmissions à Seville.



Il partit ; & peu aprés son arrivée, il eut premierement le deplaisir d'aprendre qu'Isabelle se devoit marier le lendemain. Il tâcha par toutes sortes de voies d'avoir accès auprès d'elle, pour lui faire la réverence, & pour se jetter à ses piez. Tous ses éforts furent inutiles. Isabelle étoit inexorable, tout étoit fermé pour Rodrigue.

Le soir de ses Noces, il fit encore une tentative. Il voulut se trouver au Bal qui se fit à cette occasion, & resolut même de la prendre pour danser ; afin qu'en dansant avec elle, il pût lui faire connoitre l'extrême deplaisir qu'il avoit de sa faute. Il se leva, s'aprocha d'elle, la salua, & lui presenta la main. Mais il fut bien étonné ; lors qu'en lui presentant la main, elle lui refusa la sienne, & lui tourna le dos par mépris. (En Espagne c'est le plus sensible afront qu'une Demoiselle puisse faire à un Gentilhomme.) Quelques moments aprés un autre Gentilhomme s'ofrit de danser avec elle, & tout aussitôt elle lui donna la main.

Le

Le Malheureux Rodrigue voyant cela, en ressentit un si grand chagrin, qu'il en mourut de déplaisir quelque tems après. Ce fut ainsi que son Infidelité ruina sa fortune, le perdit de reputation, & lui ôta le plaisir de vivre.





SIXIEME HISTOIRE GALANTE, DES AMANS TROMPEZ.

Deux Comtes de la Cour de Vienne, gagerent une grosse somme qu'ils corromproient une Dame de Boheme qui étoit extraordinairement Belle, mais elle sût conserver son honneur, & se jouer de ceux qui avoient o-





fit entreprendre de la corrompre.

PEndant que la Galanterie regnoit dans la Cour de Vienne, la Chasteté avoit trouvé un azile dans un Château de Bohéme. Le Seigneur de ce Château étoit un Gentilhomme nommé Rodolphe, qui avoit veritablement l'avantage d'une noble Naissance; mais qui n'avoit pas de grands biens. Outre son Château, il n'avoit que quelques Terres aux environs, qui l'obligeoient à vivre d'épargne. Cela n'empecha pas qu'il ne devint passionnement amoureux d'une Demoiselle nommée Rosemonde, qui passoit de l'aveu de tout le monde, pour la premiere Beauté du Royaume. Il l'épousa; quoi quelle n'eût pas de bien, comptant qu'il s'aquerroit un très grand tresor; quoique pour toute doe elle n'aportât que sa Beauté & sa Vertu.

Les trois premieres années Rosemonde lui donna trois beaux Enfans. Sa fertilité commençoit à devenir à

charge à Rodolphe, & cet accroissement de famille, sans augmentation de biens le fit un peu penser. Ce n'est pas qu'il fut faché d'avoir des Enfans, mais il étoit chagrin de ne pouvoir les élever comme il l'auroit souhaité : occupé de ces pensées, il prit la resolution de s'en aller à la Cour de l'Empereur, pour tâcher d'y avancer sa Fortune. Rosemonde, qui l'aimoit uniquement, eut bien de la peine à se resoudre à cette separation, qui fut également rude à Rodolphe, qu'elle l'étoit à Rosemonde.

Rodolphe étant arrivé à la Cour de l'Empereur, s'y fit d'abord distinguer par ses belles qualitez. L'Empereur Maximilien conçut une grande Estime de lui ; & sachant qu'il étoit venu à la Cour pour se pousser, ce Prince lui donna un Emploi très-avantageux.

Il avoit déja joüi deux ans de cet Emploi, sans avoir eu d'autre commerce avec sa Femme que de lettres ; lors qu'un Ami lui en fit la guerre. C'étoit une jeune Comte, qui se divertissant un jour avec lui & quelques

quès autres personnes de qualité, lui parla à peu près en ces termes. Il y a deux ans, Monsieur, que vous êtes à la Cour, & je m'étonne que pendant tout ce tems-là vous n'aïez point fait de Voyage pour voir Madame vôtre Femme, qui passe par tout pour une Beauté achevée. Vôtre absence donne lieu de croire, que vous n'avez pas beaucoup d'afection pour elle. Cette créance, répondit Rodolphe au Comte, est assûrement mal fondée. Les bienfaits que j'ai reçûs de sa Majesté m'obligent à être assidu auprès de sa Personne, & à ne pas quitter sa Cour pour mes plaisirs. Ma Femme le voit bien, & se contente que je lui fasse savoir souvent de mes nouvelles. Elle sait bien que je l'aime uniquement, & de mon côté je suis assuré de son affection envers moi. Elle est belle, je vous l'avouë, mais sa Vertu surpasse sa Beauté.

Ha! Monsieur, reprit le Comte, vous ne considerez pas le foible des Femmes, & qu'il y en a très-peu qui soient à l'épreuve. N'est-il pas vrai qu'à la Guerre les plus resolus sont

quelquefois obligez de plier, & de se rendre? De même en est-il dans le Royaume de l'Amour. On a vû les plus fiéres Dames se radoucir; & celles qui passoient pour crüelles s'attendrir & s'aprivoiser. C'est se tromper que de croire qu'il y aït des Femmes, avec des Cœurs de diamant. Ce ne sont que des Cœurs de glace, qui perdent leur dureté, & qui s'amolissent par les larmes & par les soupirs d'un tendre Amant.

Tout ce beau raisonnement, repartit Rodolphe, n'est pas capable de me faire concevoir la moindre chose au desavantage de ma Femme. Sa Vertu a toûjours été hors de tout soupçon. Je la connoi, & je la tiens pour une Femme invincible de ce côté-là. Vous voulez (poursuivit-il) que toutes les Femmes soient d'humeur à se laisser conter des fleurettes & à prendre un Amant; parce qu'il y en a beaucoup qui le font. Et, comme un mauvais Grammairien, vous tournez les Regles en Exceptions, & les Exceptions en Regles.

Là-dessus les autres Seigneurs qui

étoient presens se partagerent. Les uns prirent le parti du Comte, les autres celui de Rodolphe; & leur dispute s'échaufa si bien, que la chose vint aux oreilles de l'Imperatrice. Elle eut la curiosité d'en aprendre toute la suite de la bouche même de Rodolphe. Sa Majesté devint sa Patrone; elle soûtint vigoureusement son parti contre le Comte & ses Adherans; & accusa leur jugement d'injustice & de temerité.

Cependant le Comte, qui étoit rempli de soi-même, & qui avoit une haute opinion de sa Personne, s'ofrit de payer à Rodolphe la somme de dix mille écus, si dans l'espace de trois mois, il n'obtenoit la derniére faveur de sa Femme; pourvû que Rodolphe s'obligeât de son côté à le laisser faire, sans y aporter aucun empêchement. Un autre Comte voulut être de la partie, & fit la même proposition: l'Imperatrice ne put s'empêcher déclater, leur entendant faire ces propositions. Le premier de ces deux Comtes s'apeloit Frederic, l'autre Robert, & tous deux avoient de grands

biens.

biens. L'un & l'autre protesterent à l'Imperatrice; qu'ils n'entendoient point raillerie; & qu'ils étoient prêts à signer le contract.

Pendant cette contestation l'Empereur entra, à qui l'Imperatrice communiqua d'abord le projet de ces deux Seigneurs. L'Empereur ne put croire leur extravagance & les tourna en ridicules. Les deux Comtes cependant demeurerent fermes dans leur resolution, pourvû que Rodolphe y voulût donner les mains.

Rodolphe y consentit; & s'ofrit même (pour prévenir tout soupçon) de se tenir enfermé pendant les trois mois. L'Empereur fit tout son possible pour dissuader les deux Comtes de cette entreprise; mais ce fut en vain. Le contract fut d'abord fait & signé, & Rodolphe tout aussi-tôt fut mis en lieu de sureté.

Par accord fait entre ces deux Comtes, Frederic devoit aller le premier tenter fortune avec la belle Rosemonde, & au bout de six semaines le Comte Robert devoit y aller à son tour. Suivant cet accord, Frederic se

se mit d'abord en état de partir, avec deux Valets à sa suite. Etant arrivé dans un certain Bourg, qui étoit proche du Château de Rodolphe, il y mit pié à terre, & entra dans une Hôtelerie, à dessein d'y passer la nuit. A souper il fit venir son Hôte, pour prendre langue. Et s'informant de lui touchant la conduite que tenoit la belle Rosemonde, il aprit de cette Homme, qu'elle n'étoit pas moins vertueuse que belle.

Le lendemain Mr. le Comte étant extraordinairement bien-mis, s'en alla au Château, & fit dire à Rosemonde qu'il souhaitoit de lui rendre visite. Rosemonde le fit entrer, & le reçut selon sa qualité. D'abord sa beauté & son air Majestueux surprirent le Comte. Ils s'assirent, & ce fut alors qu'il commença à lui dire des douceurs. Il lui dit d'abord, que le bruit de sa beauté l'avoit fait venir de Vienne; mais que tout ce qu'on en avoit dit n'étoit rien au pris de ce que ses yeux avoient le bonheur de voir. Il continüa à lui conter des fleurettes de cette nature, & enfin il lui fit dans les

for-

formes une déclaration de l'Amour qu'il avoit pour elle. Rosemonde, qui avoit l'esprit bien tourné, ne voulut par d'abord le rebuter. Elle lui dit simplement qu'il la flatoit, & qu'elle ne meritoit pas ces éloges, ni cet excès d'afection qu'il lui témoignoit. Cependant elle lui fit bon visage, & le Comte en conçut de grandes esperances.

Pendant qu'il se flatoit ainsi, Rosemonde s'avisa de punir sa temerité de la maniére que vous allez voir: elle fit accroire au Comte, qu'il l'avoit mise dans un état à ne pouvoir plus resister; qu'il faloit qu'elle se rendît, & qu'elle étoit prete à se donner toute à lui. Mais en même tems elle lui recommanda d'être secret. Et, de peür que quelqu'un de la maison ne s'aperçût de leur intrigue, vous viendrez, lui dit-elle, dîner demain avec moi. Pendant que les Domestiques dîneront, vous entrerez dans la chambre de la grande Tour, où vous trouverez les armes de mon Mari qui y sont taillées dans le marbre. Dès que vous y serez entré, fermez la porte

te aprés vous ; & je vous irai trouver par une autre porte, qui repond à mon apartement. Ainsi nous pourrons accomplir nos desirs en toute sureté.

Le Comte là-dessus lui baisa la main avec beaucoup de soumission, & la remercia dans des termes très-pathetiques de la grace qu'elle lui faisoit. C'est une faveur, lui dit-il, que j'estime plus qu'une Couronne. Et, si je me tien déja le plus heureux des Hommes dans l'esperance d'un si grand bonheur, que ne ferai-je pas ; lors que j'aurai l'avantage de vous posseder?

Le lendemain il ne manqua pas d'aller diner avec Rosemonde, qui le reçût galamment. Aprés diner les Serviteurs s'étant retirez, le Comte trouva le chemin de la Tour, & la porte de la chambre ouverte. Il couroit à son suplice ; lors qu'il se flatoit d'être sur le point de jouir d'un grand bonheur. Dès qu'il fut entré dans la chambre, la porte se ferma d'elle-même ; de telle maniere qu'il n'étoit pas possible de l'ouvrir sans la clef. En de-

dehors il y avoit un grand cadenas, avec une barre de fer. La chambre avoit autrefois servi de prison perpetuelle pour des Criminels qu'on ne vouloit pas faire mourir. La fenêtre, par où la chambre recevoit son jour, étoit si haute, qu'on ne pouvoit y monter sans échelle; & le premier objet qui se presentoit en bas, c'étoit un grand Fossé plein d'eau. Rosemonde avoit fait préparer cette prison pour le Comte. Elle y avoit fait mettre une table, un lit assez propre, & des chaises.

Dès que le Comte Frederic y fut entré, il se mit aux écoutes, & rien ne lui tardoit tant que l'arrivée de la belle Rosemonde. Mais elle le fit languir si long-tems dans cette attente, qu'enfin ses esperances se convertirent en crainte, qui n'étoit pour son malheur que trop bien fondée. Mille pensées chimeriques agitoient son esprit d'une étrange maniére: lors qu'il entendit ouvrir un guichet près de la porte de sa prison. D'abord le Comte crut que c'étoit Rosemonde, qui venoit le mettre hors de peine: mais

mais il fut bien étonné ; lors qu'il entendit la voix d'une jeune Fille, qui s'adressa à lui en ces termes. Mr. le Comte, je suis fachée de vous voir dans cet état. Le lieu où vous êtes n'est pas, comme vous pensiez, un lieu à prendre des plaisirs ; mais un lieu de melancolie. Vous êtes le Prisonnier de Rosemonde ma Maîtresse, & vôtre crime, c'est d'avoir voulu attenter sur son honneur. Pour expier ce crime, il faut vous résoudre à faire penitence ici aussi long-tems qu'elle jugera à propos. Elle vous a condamné à jeûner au pain & à l'eau ; à moins que vous ne vouliez gagner vôtre vie à filer. La quenoüille ne sied pas mal à des effeminez. A ces paroles elle ferma le guichet, & s'en retourna vers sa Dame.

Le Comte à l'ouïe de ce discours fremit de rage, & fut même sur le point de s'ôter la vie. Quelque tems après il s'evanouit, & demeura plus d'une grande demi-heure à demi-mort. Il en revint ; mais ce ne fut que pour être plus sensible à son malheur. Ha ! Malheureux que je suis ! s'écria-t-il,

faut

faut il; que je sois reduit dans cet état par ma folie & par ma temerité? Faut-il que tout d'un coup je perde mes biens, mon honneur, ma liberté; & que cet accablement de malheurs vienne de la main de celle qui devoit me rendre Heureux? Ma qualité me fait rougir de honte; ma temerité est cause de mon malheur; & par ma Galanterie je suis devenu un malheureux Esclave de Rosemonde.

En disant ces paroles, il vit par hazard dans un coin une quenoüille garnie de lin, avec un fuseau qui y pendoit. C'étoit un terrible revers de Fortune pour un Homme de sa qualité; de se voir sur le point d'entrer au rang des Fileuses; & au lieu d'une Epée de se voir reduit à porter une quenouille. Aussi ce fut à la vûë de ce triste objet qu'il pensa perdre le sens, & qu'il fit veritablement des actions d'un Homme furieux. En un mot, c'étoit à tout rompre, & à tout dechirer.

C'est dans ces tristes reflexions que le Comte passa toute la nuit, sans prendre aucun repos. Le lendemain,

à

à l'heure de dîner, Rose
renvoya sa Fille de chan
ayant ouvert le guichet, di
te, qu'elle venoit querir
avoit filé; afin qu'il eût
& à boire à proportion.
te, tout transporté de
ce message, ne put s'en
lui dire les injures les pl
tes. A quoi elle repondit
Seigneur Frederic, vous
de me traiter de la sorte.
pas moi qui vous parle; ma
tresse qui parle par ma bo
le veut, non seulement qu
gniez vôtre vie à filer; m
vous declariez vos Com
moins de ces deux choses,
resoudre à ne vivre que
d'eau. De vouloir vous y t
vouloir prendre la lune ave
nager contre le torrent.
est presque sans ressource
a que la bonté de Madam
y remedier.

Le Comte repondit, qu'
tent de filer; pourvû qu
re avec la belle Rosemon

ce cas, il lui decouvriroit une trahison qui la surprendroit. A ces paroles, la Fille de chambre ne lui laissa que du pain & de l'eau pour son dîner. La nuit vint, avant qu'il eût rien mangé; & il passa cette nuit-là, comme la premiére, sans prendre le moindre repos.

Cependant Rosemonde avoit pris soin d'enfermer les Valets du Comte dans un autre endroit du Château: mais elle avoit donné ordre qu'ils fussent bien traitez; & que rien ne leur manquât que la liberté.

Il faut remarquer ici que Rodolphe, l'heureux Mari de Rosemonde, avoit un Talisman. C'étoit une pierre blanche, enchassée dans une bague. Elle avoit cette vertu, par une certaine influence des Planétes, que toutes les fois qu'on demandoit la derniere faveur à Rosemonde, elle jaunissoit. Et, au cas que Rosemonde se fût abandonnée, le Talisman seroit devenu tout noir, sans que jamais il eut pû racquerir sa premiere blancheur.

Les quatre premiers jours que Ro-

ſemonde fut courtiſée par ce malheureux Comte, le Taliſman devint tous les jours plus jaune & plus obſcur. Rodolphe voyant cela en prit l'épouvante, & crut qu'aſſûrement ſa Femme l'alloit trahir. Mais, ſi-tôt que le Comte fut entré dans ſa priſon, la pierre reprit ſa blancheur. Ce qui donna bien de la joie à Rodolphe, & lui fit attendre patiemment la fin de cette aventure.

Le Comte Frederic, voyant qu'il faloit de neceſſité ſe ſoûmettre à la volonté de Roſemonde, ſe reſolut d'aprendre à filer, & de lui declarer l'accord qu'il avoit fait avec le Comte Robert. Il prit la quenouille, & commença à filer, tantôt gros, tantôt menu. Un Heraclite, qui l'auroit vû dans cette poſture, n'auroit pû s'empêcher de rire.

A l'heure du diner, la Fille de chambre arrive, & ouvre le guichet. Elle lui fait de la part de ſa Maîtreſſe les mêmes demandes qu'elle avoit faites la derniere fois. Le Comte tout confus, lui montra un fuſeau de fil qu'il avoit filé ; & lui dit la gageure qu'il

voit faite avec le Comte Robert contre Rodolphe le Mari de Rosemonde.

La Fille de chambre loua sa soûmission, & promit d'interceder pour obtenir son pardon de sa Maîtresse; à qui elle fit voir le fuseau qu'il avoit filé; & à qui en même-tems elle declara la conspiration des deux Comtes.

Rosemonde, ayant rendu graces au Ciel de cette decouverte, resolut d'attendre l'arrivée du Comte Robert, pour se venger de son attentat. Cependant Frederic filoit toûjours, parce qu'il y trouvoit son compte. Outre qu'on lui donnoit alors de bonnes viandes, cette occupation servoit à le desennuier dans sa triste solitude.

A Vienne l'Empereur alloit quelquefois tout seul visiter Rodolphe dans sa retraite. Il lui demanda, s'il ne craignoit rien pour ce qui concernoit sa Femme. Rodolphe lui repondit, qu'il étoit assûré par une espece de Devination, que sa Femme tourneroit les deux Comtes en ridicules.

Six

Six semaines s'étant à j
coulées depuis le depart
Frederic, le Comte Robe
sa à partir. Il eut pourta
peine à s'y resoudre ; 1
n'avoit reçû aucun nouvel
te, depuis son emprisonnei
dant quelque tems il n'
de bon de ce silence. M
se mit en tête, que le C
ric pouvoit l'avoir oubl
plaisirs ; ou qu'il ne se
qu'un autre vint troubler s
Dans cette pensée, il se m
avec un bel équipage, &
tenter fortune.

Etant arrivé près du C
belle Rosemonde, il s'
bord du Comte Frederic.
qu'il y avoit déja quelqu
étoit parti.

Le lendemain il s'en a
respects à la belle Rosem
lui fit bon accueil, &
un air tout à fait enjou
le Comte prit cela pour
mais Rosemonde, qui é
formée de son dessein,

G

trancher court avec lui, & fit d'abord accommoder une autre chambre qui touchoit celle du Fileur.

La premiére visite s'étant passée en civilitez réciproques, le Comte Robert lui fit le lendemain une visite amoureuse. Il lui dit entr'autres choses, que c'étoit domage qu'une si rare Beauté passât ses jours à la campagne ; qu'elle meritoit le premier rang parmi les Dames de la Cour ; & que toutes les Beauez de Vienne étoient pretes à lui rendre hommage. O Dieu! continüa-t-il, quel éclat! quelle grace! quelle beauté! O! que d'attraits sur ce front! que de charmes sur ces joues! que de douceur sur ce visage! que cette Bouche est vermeille! que ces yeux sont brillans! que ce sein est blanc! que ce port est grave & majestüeux! que tout est accompli dans vôtre personne! Il continüa pendant quelque tems ces fleurettes, & les conclut par un grand soûpir.

Ce soûpir donna lieu à Rosemonde de lui en demander la cause. Le Comte Robert repondit à sa question

tion en soupirant une seconde fois; C'est fait de moi, Divine Rosemonde, je me meurs, si vous n'avez la bonté de me secourir. Que faut-il que je fasse pour vous? Répartit Rosemonde. S'il faut vous aimer, je le veux bien; & qui n'aimeroit un Seigneur si bien-fait & si passionné que vous êtes? Là-dessus Rosemonde lui donna un rendez vous, & lui montra la chambre où elle lui fit esperer qu'elle satisferoit ses desirs.

Je laisse à penser dans quels transports de joie se trouva le Comte Robert, sur une réponse si favorable à ses desirs. Il ne songeoit à rien moins qu'aux ruses de Rosemonde. Son esprit s'apliquoit uniquement à admirer d'un côté les charmes de sa Personne; & de l'autre sa bonté & sa complaisance.

Mais il fut bien surpris; lors que croyant de se devertir avec elle, il se trouva enfermé dans une Prison, & de Comte devenu Cardeur. Car, dès qu'il fut entré dans la chambre que Rosemonde lui avoit fait prépa-

rer, il se vit enfermé de tous côtez sans esperance de pouvoir sortir ; & dans un coin de la chambre il découvrit des outils à carder, qui lui étoient de mauvais augure.

La Fille de chambre lui fit entendre quelque tems après de la part de sa Maîtresse, la raison de ce procedé. Elle l'avertit que s'il vouloit vivre, il falloit qu'il travaillât, & qu'il mît la main à l'œuvre. C'est le Destin, poursuivit-elle, de tous ceux qui viennent voir ma Maîtresse dans le dessein de la corrompre. La liberté, la fainéantise, & la trop bonne nourriture corrompent la plûpart des Hommes. Pour les réformer, il n'y a rien de tel qu'un lieu d'arrêt, que le travail, & l'abstinence. C'est le sentiment de Madame Rosemomde, & c'est-là tout ce que j'ai à vous declarer de sa part.

Le Comte Robert, se voyant pris de la sorte, en fut au desespoir, & se mît à maudire le jour de son depart. Est-ce ainsi ; s'écria-t-il, que Rosemonde traite ceux qui la viennent voir ?

voir ? Ha ! Malheureux que je ſuis, quelle manie m'a ſaiſi de vouloir tenter ce hazard ! Encore me conſolerois-je, ſi j'en étois quitte pour la perte de dix mille écus. Mais, de perdre ma reputation, qui m'eſt infiniment plus chére, c'eſt ce qu'il y a de plus cruel. Adieu la Cour, adieu la Galanterie. Après une telle diſgrace, il faut ſe réſoudre à vivre en particulier.

Roſemonde ayant ainſi puni la temerité de ces deux Comtes, en reduiſant l'un à filer & l'autre à carder, pour gagner leur vie ; elle ſe defit de leurs Valets ; & les renvoya tous en leur donnant à chacun vingt ducats pour ſe retirer. En même tems elle dépecha un Exprès à ſon Mari, pour lui donner avis de ce qui s'étoit paſſé. Rodolphe ayant reçû la lettre de ſa Femme, l'envoya à l'Empereur. Leurs Majeſtez ; mais ſur tout l'Imperatrice, furent ravis d'aprendre la conduite heroïque de Roſemonde. Toute la Cour loüa cette action, & admira ſa prudence auſſi bien que ſa chaſteté. L'Imperatrice

 de-

declara, qu'elle meritoit d'être mise dans l'Histoire, avec l'éloge de la plus belle, de la plus sage, & de la plus vertüeuse Dame qu'il y eût dans la Bohéme.

Aussi-tôt qu'on eut reçu cette nouvelle, Rodolphe fut élargi, & l'Empereur lui même prit soin que justice lui fût faite, suivant le contract qui s'étoit passé entre les deux Comtes & lui. Ainsi Rodolphe dans trois mois gagna vint mille écus, s'aquit la reputation d'un heureux Mari, & rendit sa Femme renommée pour sa chasteté, non seulement par toute la Boheme, mais aussi par tout l'Empire. L'Empereur, & l'Imperatrice firent venir Rosemonde à la Cour, & lui firent à son arrivée un accueil le plus obligeant du monde. Toute la Cour la regardoit avec admiration, & l'Imperatrice; (qui la prit auprès d'elle en qualité de Dame d'honneur) lui donna tant qu'elle vécut, des marques extaordinaires de son estime & de sa faveur.

Les deux Comtes furent mis en liber-

berté; mais ils devinrent la risée de la Cour & du Peuple. Pour éviter cette honte publique; ils se sauverent dans des Païs étrangers; &, après avoir fait belle figure à la Cour de l'Empereur, ils se virent reduits à passer le reste de leurs jours incognito.





SEPTIÈME HISTOIRE GALANTE, DES AMANS TROMPEZ.

Une Courtisane avare est trompée par un jeune Homme. Un Mercier de Bergame voulut l'atraper ; mais il n'y trouva pas son compte.

Veronique étoit autrefois une fameuse Courtisane de Siracuse en Sicile. Elle étoit belle, & dans la fleur de





son âge, lors que sa Mere l'amena de Scio, Isle de la Gréce. Sa Mere voulut bien qu'elle fît valoir son talent; & qu'elle fit commerce de son corps; tandis qu'elle étoit belle; afin que, quand sa beauté seroit fannée, elles pûssent avoir de quoi vivre. La resolution en étant prise, Veronique étoit trop belle, la Mere trop adroite, & la Ville trop débauchée, pour manquer de pratique.

Mais par malheur Veronique tomba entre les mains de Pamphile, un de ces mauvais chalands qui aiment à bien vivre, & à peu de frais. Cependant elle étoit de ces Courtisanes qui ne font point credit, & qui font payer bien cher les plaisirs qu'elles donnent. Pamphile, qui le savoit bien, & qui avoit envie de se divertir avec elle à bon marché, ne sût pendant quelque tems de quel biais s'y prendre. Il étoit Poëte, & bon Musicien, & ne manquoit pas d'esprit. Il fit des Vers à la loüange de Veronique, il tâcha de la divertir par le chant agréable de plusieurs chansons, & lui conta fleurettes en plusieurs occasions. Il lui pro-

mit même de la placer dans le Temple de l'Immortalité, pourvû qu'elle lui fit part de ses faveurs. Mais Veronique, qui preferoit une piece d'or à tout ce que la Rhétorique ou la Poësie pouvoient dire en sa faveur, se moqua de tout cela.

Pamphile, voyant que ni sa Poësie, ni les charmes de sa voix ne servoient de rien, trouva enfin un expedient pour jouir de la belle Veronique, à ses propres depens. Dans ce tems-là, le Pape Léon avoit fait faire des Medailles qui valoient cinq pistoles la piece. Elles furent bientôt enlevées, tant pour leur beauté que pour la finesse de l'or; & l'on en faisoit tant d'estime, qu'en peu de tems on les vendit jusqu'à dix pistoles.

Les Monoyeurs en avoient fait par essai plusieurs de cuivre, avant que de batre celles d'or. Pamphile en avoit trois de cuivre, qui lui avoient été données par un des Maîtres de la Monnoie, pendant qu'il étoit à Rome. Il les fit si bien dorer, qu'elles sembloient d'or. Un jour qu'il fut chez

Veronique, il les lui fit voir, comme une grande rareté. Veronique en fut charmée, & lui promit ce qu'il avoit recherché avec tant de passion, s'il vouloit lui en laisser une. Mon cher Pamphile, dit-elle, je vous aimerai de toute mon ame, & vous ferez de moi tout ce qu'il vous plaira. Ma maison vous sera toûjours ouverte, & vous y serez en tout tems le très-bien venu.

Pamphile, qui avoit envie de lui vendre bien cher la Medaille, fit en aparence quelque difficulté de s'en défaire. Il lui dit tout net, qu'il aimeroit mieux lui faire quelque autre present. Cette défaite ne servit qu'à animer le desir de Veronique. Il lui en promit une, à condition qu'elle l'aimeroit, & qu'elle feroit serment de le laisser coucher trois nuits de suite avec elle. Elle le jura, sur la foi de Courtisane. Cela fait, elle en choisit une, & le même soir elle invita Pamphile à souper.

Après souper, ils se mirent de la table au lit, où Pamphile goûta les plaisirs qu'il avoit souhaité avec

tant

tant de passion. Et Veronique lui fit d'autant plus de caresses, qu'elle avoit dessein d'attraper les deux autres Medailles. Mais à bon Chat, bon Rat, Phamphile fut plus fin qu'elle, & le Sicilien joüa un tour à la Gréque.

Le troisiéme jour il s'en alla la trouver, avec une mine fort triste. Veronique lui demanda ce qu'il avoit, & eut assez de peine à le faire parler. Enfin, s'étant bien fait présser, il lui dit qu'il craignoit d'être arrêté ce jour-là pour quinze pistoles qu'il devoit à un Marchand. Veronique lui demanda, s'il n'avoit pas de quoi payer cette somme. Presentement, repondit Pamphile, je ne suis pas en état de le faire; mais, si j'avois terme de huit jours, je la payerois sans faute dans ce tems-là.

La Mére de Veronique, qui avoit entr'oüi ce discours, songea d'abort à se servir de cette occasion pour attrapper Pamphile. Elle apella sa Fille, & lui dit; Ecoute ma Fille, je vien d'entendre ce que Pamphile t'a dit. L'occasion se présente comme tu

vois.

vois de lui attrapper ses deux autres Medailles à bon marché. Va lui dire, qu'il te fâche de le voir en peine, & que s'il veut te laisser les deux autres Medailles, tu lui prêteras dix pistoles. Di-lui en même tems, que tu n'en as pas davantage dans la maison, & que sans doute son Marchand se contentera bien de cela pour le present.

Veronique, qui aimoit l'or infiniment plus qu'elle n'aimoit Pamphile, ne manqua pas de lui faire l'ofre. Pamphile l'ayant remerciée, lui dit qu'il avoit trois pistoles; & que s'il lui plaisoit de lui en prêter douze, cela feroit justement son afaire; & le tireroit tout-à-fait d'embarras. Veronique en fit le raport à sa Mére. L'une & l'autre tomberent d'accord, qu'il ne faloit pas perdre une si belle occasion de gagner huit pistoles, faisant leur compte que les Medailles resteroient entre leurs mains; & que Phamphile ne les reverroit jamais.

Ainsi Veronique aporta douze pistoles à Pamphile, & elle prit en gage ses deux Medailles dorées, qui furent

si

si bien engagées, que Pamphile n'eut garde de les retirer. Au contraire il se divertit encore pendant quelque tems si bien avec Veronique, qu'il prit des plaisirs avec elle pour plus de huit pistoles. Le compte fait, Pamphile lui laissa les Medailles, & ils se donnerent l'un à l'autre une quittance.

Voilà de quelle maniére Pamphile trompa Veronique. Il eut le plaisir de se divertir long-tems avec elle à ses depens, & d'attraper une Courtisane qui attrapoit tout le monde. Cependant Veronique se vantoit en toute occasion d'avoir bien plumé Pamphile. Elle montroit ses Medailles aux Galans qui venoient la voir; & pour exciter leur liberalité, elle leur disoit que c'étoit un noble present d'un Galant qu'elle avoit eu.

Veronique ayant amassé une bonne somme d'argent, sa Mére (pour le faire valoir) le porta à leur Banquier. Après qu'elle eut compté l'argent au Banquier, elle lui mit aussi en main les trois Medailles, pour les vendre à dix pistoles la piéce. Le

Ban-

Banquier les regardant, s'aperçût d'abord qu'elles n'étoient que dorées. Il en dit son sentiment à la vieille Gréque, qui en fut toute alarmée. Elle les reprit, & s'en alla faire à sa Fille le recit de ce desastre. Vraiment ma Fille, lui dit-elle d'abord, nous voilà bien atrapées. Ce maudit Pamphile a été trop fin pour nous. Il a mangé, bû, & couché avec toi, & c'est toi qui as tout payé. Enfin les pistoles, qu'il a eu de toi, étoient d'or; mais les Medailles, que tu as euës de lui, sont de cuivre.

A ces paroles Veronique pensa tomber à la renverse. Le deplaisir qu'elle eut de se voir ainsi joüée étoit sensible; mais d'avoir perdu douze pistoles d'or, outre les repas & le divertissement qu'elle avoit donnée à ce Voleur de Pamphile, cela augmenta son chagrin infinement. Cependant il falut prendre patience, & elle se consola dans l'esperance de se recompenser sur ceux qui tomberoient desormais entre ses mains Le malheur fut, qu'elle se rendit si commune à toutes sortes de personnes, que la Noblesse

blesse enfin s'en dégoûta. Sa Mére d'ailleurs, qui étoit son grand apui, se laissa mourir après quelques jours de fiévre. Ainsi son trafic s'en alla en décadence.

Dans cet état, elle prit la resolution de se marier, pour se mettre à couvert des insultes qu'on lui faisoit. Le bien qu'elle avoit aquis lui fit esperer, malgré ses debauches passées, qu'elle trouveroit bien-tôt quelqu'un qui la rechercheroit en mariage. En éfet un de ces Braves, qui la frequentoient; ayant été informé de son intention, s'ofrit de l'épouser ; mais ce fut à condition, qu'elle ne s'abandonneroit à personne qu'à lui. Elle lui promit toute sorte de fidelité, & lui qui n'avoit ni du bien, ni de l'honneur, fut ravi de cette ressource.

Il épousa Veronique, le rebut & l'égout de toute la Ville. Ils vécurent grassement ensemble, tant que dura le bien, qu'elle lui avoit aporté. Mais, comme ils ne gagnoient rien ni l'un ni l'autre, cela fut d'abord dissipé. Elle, qui avoit accoûtumé de faire bonne chére, & d'être bien mise,

se, ne trouvant pas son compte avec son Mari, chercha sa fortune ailleurs.

Dans ce tems-là un Mercier de Bergame, assez bien-fait, en devint amoureux. Il crut que, s'il lui en contoit, il en pourroit aisément venir à bout, après tant d'autres personnes qui n'étoient ni plus nobles, ni plus riches que lui. Dans cette pensée, il passoit souvent par la ruë où elle demeuroit, il l'épioit les jours de fête; & quand il la rencontroit, il ne manquoit point de la salüer avec beaucoup de soumission. Veronique de son côté que s'étoit apperçue qu'il lui en vouloit, le regardoit d'assez bon œil, & lui faisoit assez bonne mine.

Comme elle avoit besoin d'étofe pour s'habiller, & que ce Bergamasque passoit un jour devant sa porte, elle l'apella, & le fit entrer chez elle. Le Bergamasque, ravi de cette occasion, entra promtement avec ses marchandises. Veronique lui demanda s'il avoit de bon tabis noir. J'en ai, répondit le Mercier, du plus beau

&

& du meilleur, qui soit jamais sorti de Florence. En même tems il ouvrit ses boîtes avec tout l'empressement imaginable, & lui fit voir une piece de très-beau tabis. Veronique lui dit, qu'elle en avoit à faire de douze aunes. Madame, répondit le Mercier, non seulement le tabis; mais toutes mes marchandises, sont à vôtre service, & vous n'avez qu'à les prendre. Je n'ai à faire maintenant que de tabis, repondit Veronique; mesurez m'en vîte douze aunes. Ce que le Mercier fit d'abord.

Après que le Mercier eut coupé son tabis, Veronique lui demanda avec un soûris ce qu'il en vouloit avoir. Madame, dit le Bergamasque, je ne demande que vôtre afection, s'il vous plait de m'honnorer d'une telle grace. Vraiment, reprit Veronique, tu as pû apercevoir depuis peu que tu ne m'es pas indiferent. Mais de m'abandonner à toi pour douze aunes de tabis, c'est se donner à trop bon marché; c'est donner le corps pour l'écorce. Madame, répondit le Mercier,

si vous saviez combien de tems il y a que je soûfre pour vous, vous auriez peine à me refuser cette grace. Et, pour vous faire voir la passion que j'ai pour vous, disposez de tout ce que j'ai comme bon vous semblera. Si vous avez besoin de quelque autre chose, vous n'avez qu'à me le dire, & je vous l'aporterai.

Veronique, qui ne demandoit pas mieux, admira son bonheur & la folie du Mercier. Elle le remercia de son honnêteté, & en échange lui fit esperer en quelque façon la derniere faveur. Il n'y a, dit-elle, qu'une chose qui me retienne, c'est que je crain que mon Mari ne vienne à le savoir. A cela près, tu aurois assûrément de moi, poursuivit-elle, ce que tu sembles souhaiter avec tant de passion.

Pardonnez moi, Madame, répondit le Bergamasque, si je vous dis que cette excuse est frivole. Nous sommes seuls ici, & comment est-ce que vôtre Mari le sauroit? Je suis persuadé, que vous n'aurez garde de lui en dire jamais une parole; & vous

vous pourvez croire que je ne ferai pas si sot que d'en faire le moindre semblant.

Me veux-tu promettre sur ta foi, reprit Veronique, que tu n'en parleras jamais à personne ? Le Mercier lui ayant promis par serment qu'il seroit secret sur cet article. Voilà qui va bien, dit Veronique, vien t'en avec moi, & nous nous divertirons. Pour n'être pas vûë ; elle le mena dans la cave : & ce fut-là qu'elle lui paya son tabis de la maniere qu'il l'avoit souhaité. Cela fait ils remonterent dans la chambre, & le Mercier s'en retourna fort mal satisfait d'avoir acheté si cher le plaisir qu'il venoit de prendre.

Il se repentit de sa faute, & songea d'abort aux moyens de la reparer. Malheureux que je suis ! disoit-il en soi même, quelle manie m'a saisi pour sacrifier tant de peines à si peu de plaisir ? Je sue pour gagner ma vie ; & comme un Homme dépourvû de sens, je vien de consacrer à un moment de plaisir des peines & des fatigues de si longue durée. Il

faut

faut que je trouve quelque expedient pour ravoir ma marchandise ; & que j'aie le plaisir d'avoir embrassé Veronique à peu de frais.

Pour cet éfet il resolut d'attendre que le Mari vint au logis pour souper, il se mit à quelque distance de la Maison d'où il pouvoit voir tous ceux qui entroient & sortoient; après y avoir demeuré quelque tems, il vit venir le Mari, ce qui le rejouit fort. Comme il faisoit extrémement chaud (car c'étoit au mois de Juin) Veronique & son Mari souperent ce soir-là dans sa petite Cour, pour être plus au frais. Dès que le Bergamasque sût qu'ils étoient à table, il entra dans la maison ; & s'adressant à Veronique, lui dit, je vien Madame, par vôtre ordre, pour recevoir l'argent du tabis que je vous ai vendu après diner. S'il ne vous agrée pas, je suis prêt à le reprendre.

Veronique fut bien surprise : mais, comme elle avoit infiniment d'esprit, elle tourna si bien la chose, qu'elle ôta à son Mari tout sujet de soupçon. Elle lui dit, qu'elle avoit

pris ce tabis pour sa Commere Lucine, qui l'avoit priée de lui en choisir du meilleur; mais qu'il ne lui agreoit pas. En même tems elle ordonna au Bergamasque de l'attendre, & lui dit qu'elle alloit querir le tabis.

Comme elle montoit à sa chambre, elle songea comment elle pouroit se vanger de cet afront. Elle s'avisa de porter le tabis à la cuisine; & l'ayant bien envelopé, d'y mettre un charbon ardent au milieu. Elle le fit, & rendit le tabis dans cet état au Mercier. Le voici, dit-elle, comme vous me l'avez donné. Si vous en avez de meilleur, aportez le demain. Elle sût si bien cacher son ressentiment; qu'elle lui dit ces paroles avec un visage riant, & cela en presence de son Mari. Le Mercier, ravi de revoir son tabis entre ses mains, cacha sa joie, & le mit d'abord dans sa boîte sans s'amuser à le regarder. Cela fait, il chargea sa Bale sur ses épaules, & se retira.

Quand il fut sur le pas de la porte, Veronique qui le suivoit sous prétex-

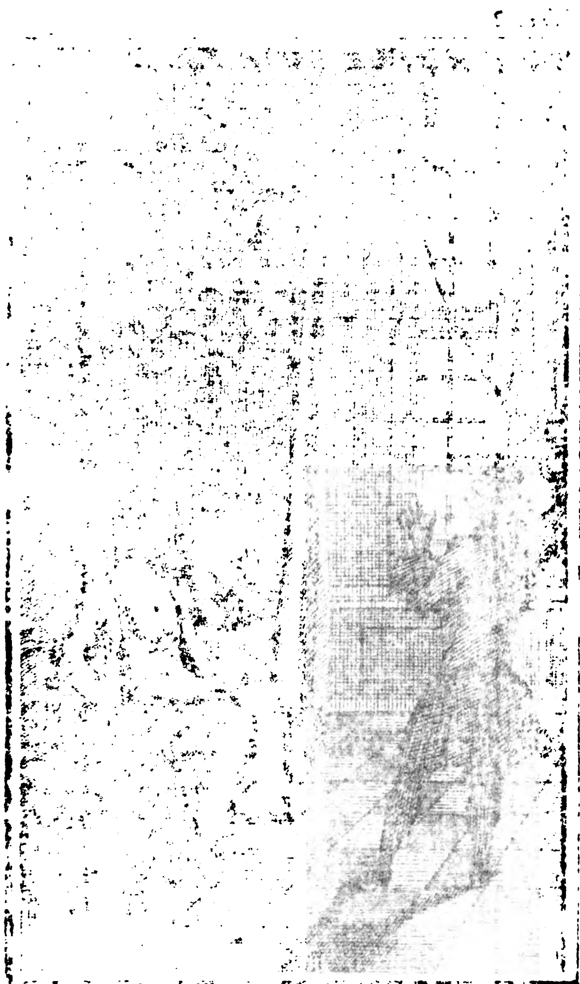
te de fermer la porte après lui, Va, lui dit-elle tout bas, mechant Homme, je prie Dieu que le feu du Ciel te punisse. Pourquoi cela, Madame, répartit le Mercier? & de quoi vous plaignez-vous? Vous m'avez donné du plaisir, je l'avouë, & moi je vous en ai aussi donné. Ainsi nous voilà quittes.

Là-dessus il s'en alla, ravi de s'être si bien diverti à si bon marché; d'avoir ratrapé son tabis, & joué Veronique. Il conçût d'abord une grande opinion de soi-même, & admira son adresse d'avoir si bien trompé une rusée Courtisane. Mais sa joie ne fut pas de longue durée: car passant par une ruë où il faisoit beaucoup de vent, sa Bale prit feu, & en se tournant, il en vit sortir quantité de fumée. Ses épaules même se sentirent de la chaleur; si bien que le pauvre Homme n'eut pas plus grande hâte que de decharger sa Bale. Quand il vit le ravage que le feu y avoit fait, il se mit à pleurer, & se jettant à terre demanda pardon au Ciel. J'ai trahi, dit-il,

Veronique, & le bon Dieu m'en a puni. Elle a prié que le feu du Ciel tombât sur moi; & le voici qui brûle mes marchandises. Encore je rens graces à Dieu, de ce que j'ai échappé à un si grand danger.



HUI-







HUITIEME HISTOIRE GALANTE, DES AMANS TROMPEZ.

Un Jeune Galant de Padouë est adroitement trompé dans ses Amours par une Dame mariée, qui pour s'en débarasser lui fit accroire, qu'elle vouloit bien lui accorder ce qu'il desiroit. Le rendez-vous étant donné, elle mit à sa place une laide Servan-

te qu'elle avoit, après l'avoir bien parée. La Servante eut le plaisir de se divertir avec lui; & la Dame & son Mari, qui s'étoient cachez dans la chambre, eurent la satisfaction de voir jouer cette Comedie; qu'ils trouverent fort divertissante.

CHristofle, jeune Gentilhomme dans la celebre Université de Padouë, devint amoureux d'une Dame bienfaite qui s'apelloit Valerie. Il étoit riche, beau de sa personne, & se piquoit d'être propre & bien mis. Il changeoit presque tous les jours d'habits, & ne manquoit jamais d'éclater en or & en pierreries. Ses habits & ses cheveux étoient toûjours si bien parfumez, qu'on pouvoit le sentir de loin. Faisoit-il de la poussiére, quand il alloit par la Ville, soit à pié ou à cheval; il se faisoit de tems-en-tems vergetter les souliers. Enfin il étoit d'une propreté si extraordinaire, qu'il se fit distinguer par-là,

là, de tous les autres Gentilshommes de la Ville.

Mais, comme il alloit à l'excès, on le traitoit de ridicule. Les autres Gentilshommes de son âge fuyoient sa compagnie; & lui évitoit la leur, comme n'en étant pas dignes. Il étoit tellement rempli de soi-même, & coifé de je ne sai quel merite, qu'il s'imaginoit qu'une Dame se croyoit heureuse, quand il lui jettoit quelques regards tendres, ou qu'il daignoit lui dire quelques douceurs. Il n'avoit pourtant rien d'enjoué dans son humeur ni de brillant dans ses discours. Au contraire il n'y avoit rien de si sec & de si fade que sa conversation; rien de plus bas que ses pensées, de plus languissant que ses discours, ni de plus ridicule & extravagant que ses manieres.

Valérie, Femme de Glisomin, un des premiers Cavaliers de la Ville, eut le malheur d'être aimée par cet Amant ridicule. Il la courtisa quelque tems, & lui fit l'amour à sa mode. Valérie, qui ne l'estimoit en aucune maniere, meprisa ses caresses, & se

moqua de son afection. Chistofle tint bon, & ne se rebuta point. Au contraire, il sembloit que l'aversion de Valérie allumoit toûjours davantage sa passion. Un jour qu'il la trouva seule sur sa porte, il lui fit un long discours, où il ne s'amusa pas à faire l'éloge de Valérie; mais le sien. Après avoir étalé les avantages de sa naissance, ses richesses, & son éducation, il lui dit, Madame, comment seroit-il possible que vous ne m'aimassiez pas? Accordez moi je vous en conjure un entretien secret, & vous apprendrez à connoitre le Seignior Christofle.

Il n'en faloit pas davantage pour faire perdre patience à Valérie, elle le traita d'indiscret & d'impertinent; & l'ayant menacé elle rentra dans sa maison, & le laissa à la porte. Tout cela n'empecha pas que Christofle, qui l'aimoit éperdûment, ne l'épiât par tout. Tellement que Valérie ne pouvoit aller nulle part, qu'elle ne l'eut à sa suite. Si elle alloit à l'Eglise, il s'y trouvoit. Alloit-elle par la Ville en carosse; il la suivoit à cheval. Se trouvoit-elle dans quelque

beau

beau jardin en compagnie d'autres Dames ; on y voyoit bien-tôt Christofle, pour lui dire qu'il mouroit d'amour pour elle.

Valérie se voyant ainsi persecutée par cet Incommode, & craignant son Mari qui étoit extrémement delicat sur le point d'honneur, resolut de lui découvrir la folie de Christofle. Mon cher Mari, lui dit-elle un jour, j'ai une chose de consequence à vous communiquer ; mais, avant que de le faire, j'ai une grace à vous demander. C'est que vous ayez la bonté de n'user point de violence ; mais de tourner la chose en raillerie. Je sai que vous ne manquez pas d'esprit, pour vous y prendre comme il faut. Clisomir lui promit fidellement de faire comme elle voudroit.

Sur cette promesse, Valérie lui declara en peu de mots l'amour que le ridicule Christofle avoit pour elle, & les entretiens qu'il avoient eus ensemble sur ce sujet. Ce Fou-là, dit-elle, m'incommode incessamment ; & en quelque endroit que j'aille il me suit par tout. Cela me fait de la pei-

ne, & je voudrois bien pouvoir m'en débaraſſer. Le malheur eſt, que plus je le rebute; plus je le trouve d'humeur à me pourſuivre.

Il faut, répondit le Mari, que nous lui faſſions une piéce; & vous verrez qu'après cela vous n'en ſerez plus importunée. La premiére fois qu'il vous parlera d'Amour, faites-lui bon viſage, & regardez-le de bon œil. En-ſuite je vous dirai ce qu'il faudra faire.

Le lendemain Valérie regardant par la fenêtre, vit paſſer ſon Amant dans la ruë, elle ne manqua pas ſuivant le conſeil de ſon Mari de lui jetter un regard gracieux. Chriſtôfle, qui juſqu'alors n'en avoit jamais eu de favorable, fut ravi de ce changement. Je ſavois bien, dit-il en ſoi-même que Valérie ne tiendroit pas long-tems, & qu'elle ſeroit bien-tôt charmée de ma perſonne. Peu après il retourna ſur ſes pas; & en même tems Valérie deſcendit pour l'attendre à l'entrée de la porte. Il l'abordà, & elle lui fit bon accueil. Cela le ravit d'une telle maniere qu'au lieu

de

de lui parler, comme il ſe l'étoit propoſé, il regarda ſans pouvoir dire une parole.

Valérie le voyant dans cet état, prit la parole & lui dit ; Seignior Chriſtofle, la froideur avec laquelle je vous ai reçû juſqu'ici ne venoit pas de manque d'afection. Ce que j'en ai fait, n'a été que pour vous éprouver ; & je vous declare, que je ſuis extrémement ſatisfaite de vôtre conſtance. Tout ce qui me reſte à vous dire, c'eſt que j'attens avec impatience l'occaſion de vous témoigner ſans reſerve l'eſtime que j'ai pour vous. Mais il faut être ſecret & prudent ; & j'eſpére que vous aurez ſoin de ma vie & de mon honneur. Mon Mari eſt un Homme d'eſprit, & qui n'eſt pas facile à tromper. C'eſt pourquoi nous devons garner des meſures, & prendre garde à ne point faire de faux pas. Il va quelquefois aux champs ſe divertir à la chaſſe, & c'eſt là le tems qu'il nous faudra prendre pour nous divertir. Il me fait eſperer qu'il s'y en ira bientôt, & je vous promets qu'auſſi-tôt

que cela sera, je vous en donnnerai avis.

Christofle la remercia, & lui promit de lui être fidelle. Il s'en alla extrémement satisfait de Valérie; & ne songea plus qu'à l'heureux moment qui devoit le mettre au comble de la felicité. Cependant Valérie fit à son Mari le raport de cet entretien, & lui dit jusqu'où elle avoit poussé l'affaire. Elle le pria en même tems de lui déclarer ce qu'il vouloit quelle fit pour achever cette Farce.

Nous avons ici Curette dans la maison, repondit Glisomir, faites-là monter. Curette étoit une vieille Servante, qui servoit à laver la vaisselle sous la Cuisiniére; mais c'étoit bien la plus laide Femme de Padouë. Elle avoit le front ridé d'une étrange maniére; les yeux enfoncez, rouges, & chassieux; le nez toûjours plein de roupie; la bouche fenduë jusqu'aux oreilles; & il ne lui restoit que trois dents qui étoient à moitié pourries, l'une au milieu de la mâchoire, & les deux autres aux deux coins. Elle avoit l'haléne püante, point de cheveux; la

teigne

teigne à la tête; quatre ou cinq gros poireaux à longs poils sur le visage; avec un peu de barbe : ses mains étoient séches & rudes comme une décrotoire; ses ongles longs & pleins de crasse noire; & ses mamelles ressembloient à deux bésaces moüillées, puis mises auprès du feu; tant elles étoient ridées. Le reste étoit à proportion.

Ce fut-là l'objet d'amour que Glisomir choisit pour Chistofle ; ce fut elle qu'il nomma pour remplir la place de Valerie. Curette, lui dit-il en soûriant, as-tu envie de te divertir? Je connoi un jeune Galant; des mieux faits de la Ville, qui fera bien ton affaire. Moi, lui répondit Curette, je ne sai si vous raillez. Mais je ne suis pas si vieille, ni si laide, que je ne puisse bien donner de l'amour à un Jeune Homme. Ne doutez point que je ne jouë bien mon rôlle; & que le Galant (quel qu'il soit) n'en soit content.

A ces paroles Glisomir & Valérie ne purent s'empecher de rire. Glisomir l'avertit de se tenir prete, & lui

ordonna de n'en rien dire à personne, sous peine de sa disgrace. Il lui promit un habit neuf, pour sa récompense. Tant de belles espérances mirent Curette, comme vous pouvez bien vous l'imaginer dans une joye à ne se point posseder.

Le lendemain matin Valérie ordonna à deux de ses Servantes de préparer le bain pour Curette, de bien froter son corps avec des herbes odoriferantes, & de lui rogner les ongles. Après diner Glisomir commanda à ses Serviteurs de brider ses chevaux, sous prétexte d'aller pour quelque tems à la campagne, pour y prendre le divertissement de la chasse. Dès qu'il fut parti, Valérie s'en vint sur le pas de la porte, pour épier son Amant, qui ne manquoit point de jour sans passer devant sa maison. Dans moins d'un quart d'heure il arrive, & l'ayant saluée, lui demande, quand est-ce qu'il auroit le bonheur de la posseder? Je languis, Madame, ajoûta-t-il; & ne puis plus vivre, si vous n'avez pitié de moi.

Vous êtes venu, répondit Valérie,

fort à propos, car enfin le jour est arrivé que nous devons être heureux. Mon Mari est allé aux champs cet après dîné, & a emmené avec lui la plûpart de ses Serviteurs. Il doit y demeurer deux jours; & plût à Dieu que ce fût deux mois. Quoi qu'il en soit, tenez vous prêt pour ce soir. J'envoicrai coucher mes Domestiques de bonne heure, & vous pourrez venir une heure avant minuit. Vous trouverez la porte de derriére ouverte; vous entrerez tout doucement; & viendrez m'attendre à l'entrée de cette Sale basse, au cas que je n'y sois pas. J'y viendrai tout aussi-tôt: mais gardez vous bien de parler, de peur que nous ne soyons découverts. Il faut de nécessité que nous goutions les plaisirs de l'Amour sans parler.

Madame, répondit Christofle, les minutes vont me paroitre des heures, & les heures des journées; jugez dans quelle impatience je vai passer le reste du tems qui doit s'ecouler d'ici jusques à l'heure que vous me marquez

quez, je ferai ponctuel & ne vous laisserai point attendre.

Là-dessus ils se separerent. Valérie tout aussi-tôt fit apeller Curette, & lui mit premiérement une belle chemise bordée de dentelles; ensuite elle la couvrit d'une robe de damas couleur de feu, toute couverte de dentelles d'or. En laçant sa robe elle lui réleva le sein, par le moyen de quelques servietes. La Jupe qu'elle lui mit étoit de satin à fleurs, les bas de soye verts & les soulliers magnifiquement brodez en or. Elle couvrit sa vilaine tête d'une coîfe de toile d'or, avec un tour de beaux cheveux blonds. Elle lui mit aussi un collier de perles au cou; des brasselets aux bras; de riches bagues à ses doigts; avec des gands d'Espagne, qui étoient des mieux parfûmez.

Il auroit fallû être plus qu'un Heraclite, pour pouvoir s'empêcher de rire en la voyant dans cet état; genée par ces habillemens, auxquels elle n'étoit point accoutumée, elle ne savoit comment s'y prendre quand elle vouloit remuer le bras; chaque mouvement

qu'elle

qu'elle se donnoit sembloit être fait par ressort : mais ce fut bien un autre embarras, lorsque Valerie voulut lui faire prendre des airs libres. Vouloit-elle lui faire tourner la tête de côté, tout le corps faisoit le même mouvement, & ce fut alors que Glisomir & Valerie ne purent s'empécher d'éclater. Pour corriger son haléne, elle lui donna quantité de muscadins à mâcher de tems-en-tems. Dans cet état Curette fut conduite dans la Sale basse, environ une demiheure avant le tems marqué.

Christofle cependant se mit aussi en état de son côté. Si-tôt qu'il eut quitté Valérie, il s'en alla chez lui ; & ordonna à son Cuisinier de ne lui aprêter qu'un plat pour son souper ; mais avec ordre d'y mettre quantité de trufles, de pistaches, de pignons, & de mirobolans. Le soupé étant prêt, il mangea & bût de fort bon apetit. En suite il fit bien parfûmer une chemise blanche toute garnie de dentelles, & se la mit sur le corps. Il se parfûma depuis les pieds jusques à la tête, avec une

une composition d'ambre, de musque, & de civette; se poudra les cheveux; & se fit faire le poil. Il mit ce soir-là un habit en broderie, avec un plumet sur son chapeau, & un beau manteau d'écarlate garni de passemens d'or. Dans cet équipage il attendit avec impatience l'heure que Valérie lui avoit nommée. Il se leva cent fois, pour voir à une Pendule, si cette heure n'étoit pas venue. Chaque moment lui sembloit une heure, & les heures lui sembloient des siécles. A quoi songeois tu, Phébus, disoit-il, de n'avoir pas foueté tes chevaux pour les faire aller plus vîte? & d'où vient, o trop charmante nuit, que tu es si paresseuse?

Comme il vit que le tems s'aprochoit, & qu'il n'avoit plus guére à attendre, ce fut alors qu'il commença à se feliciter de son bonheur! Ne suis-je pas, dit-il, le plus heureux de tous les Amants, de me voir maintenant sur le point de posséder la belle Valérie? Y a-t-il aucun Homme sur la terre, qui puisse se vanter

ter d'avoir le bonheur que j'ai? Valérie est un trésor de beauté, que la Fortune a reservé pour moi, aussi-bien que pour Glisomir. Elle n'est pas de ces Beautez qui se communiquent à de petits Cavaliers, c'est quelque chose de trop rélevé pour eux ; mais qui n'est point au dessus de Christofle. Allons poursuivit-il, ne procurons pas moins de plaisir à Valérie qu'elle va nous en procurer.

En finissant ces paroles il se leva, & ayant vû à la Pendule qu'il étoit tems de partir, il prit son épée & ses gans, & s'en alla tout seul chez sa Maîtresse. Trouvant la porte de derriére ouverte, il entre doucement dans la Sale basse. Il y trouve l'aimable Curette, representant Valérie, assise sur un fauteuil. La Lune luisoit tant soit peu dans ce tems-là, & cette lueur servit fort à propos pour faire entrevoir à Christofle l'équipage éclatant de sa prétendue Maîtresse. Christofle, qui avoit d'ailleurs l'imagination remplie de Valérie, ne douta point ; dès qu'il vît tout ce brillant, que ce ne fût elle-même. Il ne s'amusa pas

à

à examiner d'avantage Curette. S'il l'avoit fait, il auroit aisément découvert la fourberie; la farce auroit été gâtée, & nôtre Histoire ne vaudroit plus rien. Au lieu qu'ayant pris Curette pour Valérie, il la salua, l'embrassa, & la baisa avec des transports d'une joye inexprimable; il poursuit sa pointe, la porte sur un lit, & lui fait goûter des plaisirs qu'elle devoit avoir oubliez depuis le tems qu'elle ne les avoit point pris.

Glisomir & Valérie, qui s'étoient cachez à la ruelle du lit, eurent le plaisir de voir jouër cette Comedie. Valérie fut plusieurs fois sur le point d'éclater de rire, mais son Mari lui serrant la main la retint; quoi qu'avec bien de la peine. Ils entendirent Christofle, qui disoit tout bas à Curette; quand pourrons nous, mon cher Cœur, être librement ensemble? Aimable Valérie, vous n'avez qu'à me commander, je serai toûjours prêt à vous obéir. Vous plait-il cependant d'accepter un petit present de ma part, pour gage de mon afection? En disant cela, il tira un rubis d'un de ses

ses doigts, pour le mettre au doigt de Curette. Mais il ne put jamais le faire entrer; parce que les doigts de Curette étoient trop gros. Il le laissa pourtant entre ses mains, & la pria très-humblement de l'accepter, ce qu'elle fit sans scrupule.

Christofle ayant commencé de parler, Curette crut qu'elle feroit mal de garder le silence. Aussi eut-ce été un prodige de voir une Femme se taire, sur tout lors qu'on lui parle. Par malheur Curette begaïoit un peu; & avoit le ton fort grossier; deux choses qui découvrirent d'abord la fourberie à Chistofle.

Prémiérerement elle lui fit ses remercimens à l'occasion du rubis. Ensuite elle lui demanda une grace, qui pensa faire vomir à Christofle tout ce qu'il avoit de trufles, de pistaches, de pignons, & de mirobolans. Monsieur dit-elle, je vous serois bien obligée, si vous aviez la bonté de m'enseigner un remede pour me guerir de la teigne.

A ces paroles dégoûtantes, Christofle alla

alla d'abord ouvrir les fenêtres pour voir cette Teigneuse, qui l'avoit si bien joüé. En les ouvrant, il eut le déplaisir de voir manifestement sa laideur épouvantable. Il ne s'apperçût pourtant pas que Glisomir & Valerie, étoient dans la chambre.

Il n'eut pas plûtôt vû cette charmante figure, qu'il en prit l'épouvante, & s'imagina d'avoir couché avec un fantome. Il ne se donna que le tems de prendre son épée & s'enfuit à toute jambe. Curette courant après, lui fit doubler le pas. Qu'elles raisons, pouvez-vous avoir de me fuir mon cher Cœur lui cria-t-elle? N'avez vous pas été satisfaite de moi? J'ai cepandant fait mon mieux pour vous donner tous les plaisirs possibles. Mais tout cela ne fut pas capable d'arrêter Christofle.

En même tems Glisomir & Valérie sortirent de la ruelle, & Curette se tournant de leur côté, les remercia de lui avoir procuré un si brave Amant. Mais je ne sai, dit-elle, quelle moûche l'a piqué; ou si c'est la Lune qui l'a éfarouché.

D'a-

D'abord qu'il a vû la Lune, il s'en est enfuit sans me rien dire. Ce qui m'a surpris d'autant plus, qu'un moment auparavant, après beaucoup de marques de tendresse, il m'avoit fait present de ce beau rubis. Mais baste, je suis assûrée qu'il est bien content de moi ; & je ne doute point qu'il ne vienne bien tôt me rembrasser.

Pour moi, je vous avouë que, s'il n'étoit pas parti si brusquement, je serois fort contente de lui. Ha ! qu'il sait bien s'acquitter de son devoir. Il est brave ; il est vigoureux ; il est presque toûjours en action. Il m'a rajeunie de vint-ans pour le moins.

A ces paroles Glisomir & Valerie penserent mourir de rire ; & c'étoit à leur avis le meilleur de toute la Piece. Christofle qui avoit été trompé de cette maniere, reflechissant que le changement de Valerie à son égard, avoit été extraordinairement subit, se flata que ce tour pouvoit bien lui avoir été joué par Valerie elle-même, ce qui fit qu'il ne songea plus à elle. Ainsi Valerie ne fut plus importunée

par

par cet Incommode. On ne le vit plus passer par cette ruë ; & s'il la rencontroit dans un endroit, il se retiroit aussi-tôt, & lui quittoit la place.

Voilà comment Glisomir punit l'Amant de sa Femme, sans éfusion de sang. Il se fit un divertissement de ce dont un Etourdi se seroit peut-être fait de mauvaises afaires.



NEU-





NEUVIEME HISTOIRE GALANTE, DES AMANS TROMPEZ.

Un Juge de Valladolid en Espagne, se divertissant avec une Courtisane, fut obligé de se cacher dans un cofre. Et ce fut par un grand bonheur, qu'il manqua de tomber dans une disgrace publique.

A Valladolid, Ville celébre de la Castille vieille en Espagne, il y avoit autrefois une fameuse Courtisane,

 qui

qui s'appelloit Laure. Elle étoit d'une humeur enjouée, & tout-à-fait agréable. Après avoit amassé quelque bien parmi les Nobles de la Ville; elle s'attacha uniquement à un jeune Cavalier nommé Don Fernandez. Il étoit très-bienfait, & brave de sa personne; mais il n'avoit pas de bien. Il ne laissa pas pourtant de s'adresser à Laure, sachant qu'elle avoit l'ame noble; & qu'elle étoit d'humeur à preferer un honnête Homme sans richesses à un Homme riche sans esprit ou sans honneur. Il réüssit dans son entreprise; & Laure fut si charmée de sa personne, qu'elle abandonna tous les autres Amans. Ils vécurent ensemble avec assez de profusion, tant que le bien de Laure dura: mais enfin la necessité lui fit ouvrir les yeux, & reconnoître son erreur.

L'Alcadil Major de la Ville (c'est le Juge suprême sous l'autorité du Roi) étoit amoureux de Laure. Il lui envoya plusieurs presens, & la sollicita par toutes sortes de voies à se rendre à la passion qu'il avoit pour elle. Laure lui fit entendre, qu'elle

ne pouvoit s'y resoudre, à cause de Don Fernandez, qu'elle craignoit extremement; mais que si Don Fernandez alloit faire quelque voyage, elle se donneroit toute entiere à lui. Elle amusa de cette maniere pendant quelque tems ce Juge, qui lui envoyoit toûjours des presens fort considerables.

Enfin les afaires de Fernandez l'apellerent à Madrid, où il devoit rester deux ou trois mois. Avant que de partir, il pria Laure de lui être fidele; & menaça de la maltraiter, s'il aprenoit à son retour qu'elle se fût émancipée. Laure lui fit esperer, que sa conduite ne lui donneroit jamais sujet de se plaindre d'elle.

Sur cette assurance il partit. Après son depart, Laure se vit d'abord courtisée par plusieurs Galans. L'Alcadil Major entr'autres la pressa fort, & lui fit entendre, que Fernandez étant parti, elle n'avoit plus d'excuse. Il est vrai que son âge étoit capable de la degoûter: mais, quand elle consideroit l'obligation qu'elle lui avoit; & qu'elle pourroit profiter plus que ja-

mais de sa liberalité, elle prit la résolution de s'attacher à lui; elle reflechit aussi sur le danger qu'il y a de s'abandonner à de jeunes gens qui ne savent pas se taire : mais quoi que l'Alcadil fût un Homme d'âge, prudent, & discret, elle jugea qu'il étoit de son interêt de cacher ses amourettes.

Ainsi Laure & le Juge se voyoient souvent pendant l'absence de Fernandez. Un peu avant son retour, il prit envie au Juge de passer deux ou trois jours de suite avec elle. Pour le faire sans donner de l'ombrage à sa Femme, il lui fit accroire que sa Charge l'apelloit à la campagne ; & qu'il faloit de nécessité qu'il y passât quelques jours.

Cependant Fernandez, qui savoit bien que les Femmes n'aiment pas long-tems, & qu'elles sont ordinairement fort changeantes, revint en diligence. Il arriva un soir dans le tems que le Juge étoit encore avec Laure, & les prit à l'improviste. A son arrivée, il donna le coup de siflet accoûtume, afin que Laure lui ouvrît la porte.

te.

te. Elle en fut toute alarmée. Mon Dieu, dit-elle au Juge, que ferons nous ; Fernandez est arrivé, je le reconnois à sa maniére de sifler. S'il nous trouve ensemble, il ne manquera pas de nous passer son épée au travers du corps ; comment nous tirer de cet embarras ?

A ces paroles Fernandez frapa à la porte en Maître, & dit à haute voix ; Laure, pourquoi tardez-vous tant à m'ouvrir ? Voulez-vous que j'enfonce la porte ? Laure toute tremblante, fit en sorte que le Juge se mit dans un cofre avec ses habits. Quel Tribunal pour un Juge ! C'étoit un grand cofre qu'une de ses Voisines avoit fait transporter chez elle, pour éviter l'execution d'un Arrêt. Il y avoit quelques hardes, & Laure en avoit la clef ; afin que, si par hazard on eût découvert que ce cofre étoit chez Laure, elle pût dire, en faisant voir la clef, qu'il étoit sien. Dès-que le Juge fut entré dans ce cofre, Laure le ferma à la clef.

Cela fait, elle s'en alla en chemise

comme elle étoit, ouvrir la porte à Fernandez. D'où vient, lui dit-il d'abord, que vous m'avez fait tant attendre? Vous ne sauriez croire, répondit-elle, la peine que j'ai euë à trouver la clef, ne m'étant pas souvenuë où je la mis hier au soir. Mon cher Fernandez, ne vous fâchez pas, je vous prie, & soyez le très-bien venu. J'ai une joie extrême de vous revoir, & je vous jure qu'au moment que vous avez frapé à la porte je songeois que vous arriviez. Je suis ravie que mon songe se trouve veritable, & que vous soyiez en parfaite santé.

Fernandez s'apaisa, quand il vit la maniére obligeante, dont Laure le reçût; mais jettant les jeux sur le cofre, il lui demanda d'où il venoit. Il est, repondit Laure, à nôtre Voisine Isabelle, qui m'a priée de le garder chez nous: comme elle doit quelque chose, elle a eu peur, qu'on ne le saisit. Je vous prie, dit Fernandez, donnez m'en la clef, afin que je voie les belles nipes qu'il y a. Me prenez-vous, repondit Laure, pour

une

une Femme de si peu d'esprit, que de me charger d'une clef qui pourroit m'attirer de mauvaises afaires? Vraiment, ma Voisine me l'a bien oferte; mais je n'ai pas voulu l'accepter. Chacun prend garde à ses afaires.

Fernandez loüa sa conduite, & la prenant par la main, la pria de lui trouver quelque chose à manger. Ce qu'elle fit promtement, & le soupé fait, ils se mirent au lit, où Fernandez quoique fatigué ne laissa pas de gouter, & de donner beaucoup de plaisir à Laure.

Le Juge encofré qui venoit de l'échaper belle, n'en fut pas quitte à si bon marché. La Fortune lui trama la plus étrange aventure qui soit peut-être arrivée à un Homme de sa qualité. C'étoit lui-même, qui avoit condamné Isabelle à payer sa Partie, & qui faute de payement avoit ordonné execution de ses meubles.

Isabelle ne paya pas; & pour assûrer ses meubles, elle les fit tous transporter hors de chez elle. Les Sergens vinrent pour saisir les meubles; mais ils trouverent une maison nuë.

Ils s'en retournoient les mains vuides; lors que le créancier les trouvant dans cet état, leur demanda ce qu'ils avoient fait des meubles. Ils lui repondirent, qu'ils n'avoient trouvé que les quatre murailles.

Cette reponse donna beaucoup de chagrin au créancier. Comme il s'en retournoit fort pensif, il rencontra une méchante Vieille du Voisinage, qui en vouloit à Isabelle. Elle s'adressa à lui, & lui dit que, s'il vouloit lui faire un honnête present, elle lui indiqueroit un endroit, où Isabelle avoit fait transporter une partie de ses hardes. D'abord le créancier lui presenta deux écus, qu'elle accepta. Cela fait, elle lui dit que Madame Laure avoit un grand cofre à elle, plein de hardes.

Les Sergens, sur cet avis-là, ne perdirent point de tems: trouvant la maison de Lautre entr'ouverte, & Don Fernandez sur le pas de la porte prêt à sortir, ils lui dirent; Seignior Cavaliéro, nous avons commission de l'Alcádil Major de prendre un cofre, qu'une telle a mis céans; & ce-

cela pour le payement d'un Marchand Génois que voici. Fernandez, qui le soir précedent avoit déja apris de la bouche de Laure des nouvelles de ce cofre, dit aux Sergens de le prendre, & de l'emporter.

Comme ils montoient l'escalier pour s'en saisir, voici Laure qui s'y oppose vigoureusement. Elle leur dit absolument qu'ils ne l'emporteroient pas jusqu'à nouvel ordre; qu'elle ne croyoit pas, que l'Alcadil leur eût commandé de saisir les meubles, qui étoient dans sa Maison; & qu'avant qu'ils touchassent le cofre, elle vouloit savoir de lui-même si telle étoit son intention. Là-dessus elle s'assit sur le cofre, pour empecher qu'on ne l'emportât.

Je laisse à penser en quelle peine étoit l'Alcadil qui entendoit tout ceci, de se voir sur le point de tomber entre les mains des Sergens, & d'être executé en vertu de son propre Arrêt. La crainte d'être découvert dans ce cofre, & d'être par ce moyen-là exposé à la risée de tout le monde, jetta ce pauvre Juge dans la derniére

consternation. Il prioit Dieu de tout son cœur, que Laure par son adresse l'emportât sur les Sergens, & il maudissoit le jour & l'heure qu'il avoit prononcé la Sentence.

Laure refusoit toûjours de livrer le cofre aux Sergens; & eux vouloient s'en saisir à toute force. Fernandéz, ne pouvant soufrir tout ce tintamarre, s'emporta contre Laure, si bien qu'elle fut obligée de lâcher prise. D'abord les Sergens firent venir quatre Esclaves, & leur mirent ce cofre sur les épaules, avec ordre de le porter au Palais.

Le Juge, qui étoit dedans, ne savoit plus de quel côté se tourner. Il fremissoit de rage, & auroit volontiers donné la plûpart de son bien à qui lui auroit assûré sa vie & son honneur. Il ne douta point qu'au Palais on ne fît ouvrir le cofre dans les formes; & qu'en ce cas-là son infamie ne fût découverte. Il ne s'agissoit de rien moins que d'une honte publique, d'une confusion sans exemple, & d'une disgrace qui l'auroit tourné par tout en ridicule. Il

ne pouvoit y penser qu'avec horreur ; & dans l'état où il étoit, le moyen de s'ôter cela de l'esprit ; il craignoit d'ailleurs, que Fernandez (qui étoit un Fierabras) ne le tuât, dès-qu'il sauroit l'intrigue du cofre ; & la pensée du cofre lui fit venir celle du cercueil. Enfin le genie du Juge ne servoit plus qu'à le tourmenter. Il voyoit son mal sans ressource ; & jamais un Homme en prison ne craignit plus sa liberté.

Laure de son côté ne songeoit plus qu'à mourir aussi par la main de Fernandez. Elle s'en alla pourtant chez un Marquis de sa connoissance, pour se mettre sous sa protection.

Cependant le cofre fût porté au Palais, où l'on attendit que le Juge vint en Cour : mais il n'étoit pas en état de rendre Justice. Le créancier voulut faire ouvrir le cofre, en presence d'un Notaire ; & pour cet éfet il envoya querir la clef chez Laure : mais Laure s'étant retirée, & le créancier ne trouvant pas à propos de se fier aux Sergens, il pria la Femme

me du Juge de soufrir que le cofre fut mis en depôt chez elle. La bonne Dame lui accorda sa priére, & pour plus grande sureté ordonna qu'il fût mis dans sa chambre, jusqu'au rétour de son Mari.

Céla fait, elle ferma la porte de sa chambre à clef, & s'en alla diner dans une autre chambre. Après diner, elle alla faire des visites, & demeura dehors jusqu'au soir. Cependant l'Alcadil bien aise d'être chez lui, s'imagina qu'il pourroit ouvrir le cofre par dedans; mais quelques éforts qu'il fit, il ne put en venir à bout. Il se consola pourtant dans l'esperance de sortir de cette afaire, sans être exposé à une honte publique; & se reposa sur la prudence & sur la bonté de sa Femme, devant qui seulement il avoit à comparoître.

Dans cette esperance le pauvre Homme s'abandonna au sommeil. Il dormoit lors que sa Femme vint dans sa chambre, pour se mettre au lit. Elle jetta la vûë sur le cofre, &

& cet objet excita sa curiosité. Il lui prit fantaisie de voir ce qu'il y avoit; & pour se satisfaire, sans que personne en sût rien, elle ordonna à sa Fille de chambre de s'aller promptement coucher. La bonne Dame étoit alors presque deshabillée, & sur le point de se mettre au lit.

Dès que la Fille de chambre s'en fut allée, la Dame prit une liasse de clef qu'elle avoit; &, après avoir essayé quelques clefs, elle en trouva une qui servit à ouvrir le cofre. Le bruit qu'elle fit en l'ouvrant réveilla son Mari, qui se tourna tout d'un coup. Ce spectacle la surprit si fort, qu'elle en tombât évanouie. Le Juge, voyant sa Femme dans cet état, sortit promptement du cofre, la prit entre ses bras, & la trouva comme morte. Mais s'appercevant que le cœur lui bâtoit encore, il travailla à la faire revenir, en quoi il eut le bonheur de réussir.

Sa Femme étant revenuë à soi, & se voyant entre les bras de son Mari, conclut que c'étoit lui-même, qui avoit été enfermé dans le cofre. El-

le l'envisagea quelque tems sans lui rien dire, rappella en son esprit l'avis, qu'elle avoit reçu deux jours auparavant, qu'on avoit vû sortir son Mari de chez Laure. Et, quoi qu'elle ne voulut pas alors y ajoûter foi, elle n'avoit plus lieu d'en douter; après avoir entendu dire aux Sergens que c'étoit chez Laure qu'ils avoient saisi ce cofre.

Dans cette assurance elle dit à son Mari, c'est donc vous, mon Mari, qui venez de chez Laure dans ce bel équipage. En verité voilà qui est beau de voir un Homme de vôtre âge; un Homme marié, l'Alcadil Major de la Ville de Valladolid, frequenter de tels endroits, & être reduit à se sauver dans un cofre. Un Juge, qui devroit être grave; qui devroit prendre garde à ne pas faire un faux pas; & qui sur toutes choses doit avoir l'honneur en recommandation. Mais bien loin de cela, vous ne songez qu'à vos plaisirs infames, vous m'avez abandonné, pour suivre des Prostituées; & il paroît bien que vous prenez peu de soin de vôtre reputation.

tion. Est-ce ainsi qu'il faut soutenir la grandeur de vôtre Charge? Et que dira-t-on, si l'on vient à savoir vôtre aventure? On vous fera passer pour un débauché, & vous deviendrez le jouët de tout le monde. Par tout on vous sifflera, la gazette de Hollande divertira l'Europe de vos folies & de vos extravagances; & vous aurez honte de vivre, si ce n'est parmi des Sauvages.

Le Juge, qui se sentoit coupable, écouta patiemment sa Femme. Après qu'elle eut achevé de parler, il l'embrassa, & lui dit; ma Chére Femme, j'ai tort, & je suis resolu de mieux vivre à l'avenir. Faites moi la grace d'oublier ce qui s'est passé, ne parlez plus du cofre; & vivons desormais en paix. Assurez-vous, que je vous serai fidelle jusqu'à la mort.

Quelque outrage que vous me fassiez, repondit sa Femme, je ne puis pas m'empecher de vous aimer; & je veux faire mon devoir, quoi qu'il arrive. Mais il est tems (poursuivit-elle) de s'aller coucher,

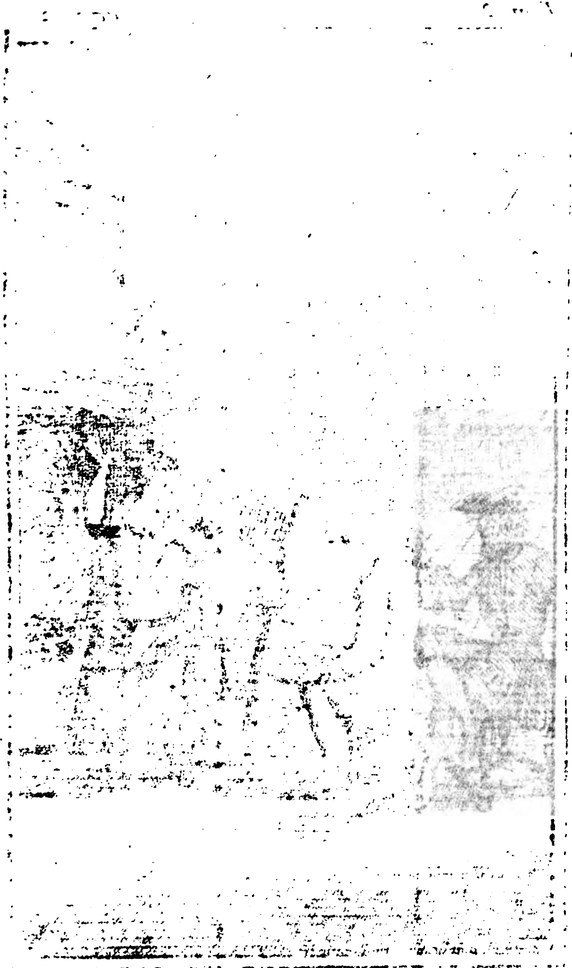
 &

& demain nous remettrons les choses en état.

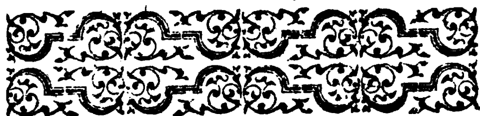
Au lit ils fignerent la paix , & le lendemain ils se leverent de bonne heure ; & de peur que l'on ne trouvât le cofre trop leger , ils y mirent un sac plein de sable, qu'ils trouverent par hazard dans la maison. Cela fait la Femme du Juge ferma le cofre avec sa clef , & lui sortit tout doucement de la chambre , sans être vû de personne. Ayant fait un tour , il s'en vint fraper à la porte , comme s'il fût nouvellement revenu des champs. Un peu après il tint sa Cour de Judicature, & fit aporter le cofre , à dessein de rendre Justice au Créancier d'Isabelle : il fit appeller un Serrurier pour l'ouvrir ; & l'on n'y trouva que très-peu de hardes, avec le sac plein de sable.



DIXIE,







DIXIEME HISTOIRE GALANTE, DES AMANS TROMPEZ.

Une jeune Dame mariée à un vieux Mari, eut la pensée de se servir d'un Galant. Sa Mere fit tout son possible pour l'en dissuader ; & voyant que c'étoit en vain, elle lui conseilla premierement de bien sonder l'humeur de son Mari. Ce qu'elle fit en trois occasions remarquables, dont elle tira

ra bon augure. Mais elle s'y trompa fort ; & son Mari lui fit tirer tant de sang par un Chirurgien, qu'elle perdit l'envie de coqueter.

IL y avoit autrefois à Mantoue un Noble Cavalier de la Maison de Canosse, nommé Aloisio, qui étoit un très-galant Homme ; & qui vivoit fort splendidement. Comme il tenoit table ouverte, il ne manquoit jamais d'honnêtes gens chez lui. Il avoit vêcu soixante ans dans le celibat, lorsque quelques-uns de ses Amis lui conseillerent de se marier. Et quoi qu'il eût assez de peine à s'y resoudre, il le fit pourtant à leur sollicitation. La Femme qu'on lui procura s'apelloit Lucréce. Elle étoit noble de naissance ; elle avoit de la beauté ; & étoit assez jeune pour avoir des Enfans.

Aloisio, tout vieux qu'il étoit, avoit encore les manieres galantes, mais il n'étoit cependant pas Homme

à

à pouvoir contenter une jeune personne, comme étoit Lucréce. Elle en porta ses plaintes à sa Mere ; & lui dit franchement ; qu'elle ne pouvoit plus vivre ainsi, & qu'il faloit qu'elle eût un Galant. Je sens, lui dit-elle, un feu qui me devore, & qu'Aloisio ne sauroit éteindre.

Sa Mere, qui étoit vertueuse, & qui avoit toûjours été fidele à son Mari, fut surprise de voir sa Fille dans cette resolution. Elle tacha de lui faire voir sa folie, & le danger où elle s'alloit exposer ; mais ce fut en vain. Lucréce la suplia de trouver quelque remede à son mal ; en sorte qu'elle pût sauver son honneur. Autrement, lui dit-elle, il faut que je risque mon honneur & ma vie ; car je ne saurois languir plus long-tems dans cet état.

La Mére, voyant la resolution de sa Fille, en fut au desespoir, & pensa en mourir de regret. Elle fit encore une tentative, pour la détourner de ce crime. Et quand elle vit tous ses éforts inutiles, elle lui dit ; Ma Fille, vous êtes donc résolue à vio-

ler

ler le ſacré lien du Mariage, & à ſouiller le lit de vôtre Mari. Je ne ſaurois vous exprimer le déplaiſir que j'en ai : cependant, comme il s'agit ici de vôtre vie, auſſi bien que de vôtre honneur, il faut prendre de ſi bonnes meſures qu'en vous ſatisfaiſant, vous ne perdiez ni l'honneur ni la vie.

Premiérement, il faut que vous choiſiſſiez un Galant qui ne ſoit pas étourdi ; mais prudent & ſecret Enſuite gardez-vous bien d'avoir à faire, à plus d'un Galant.

J'ai déja jetté les yeux, répondit Lucréce, ſur une Perſonne qui fera bien mon afaire ; c'eſt un Homme qui n'eſt pas vieux ; & qui paſſe pour un Saint dans la Maiſon. C'eſt le Chapelain ; de qui mon Mari a ſi bonne opinion, qu'il veut bien que je me confeſſe à lui. Il m'a jetté de tems-en-tems de certains regards, qui me font croire que ce ſaint Homme a de l'inclination pour moi ; & je ſuis bien trompée, s'il ne m'aime. C'eſt tout ce que je demande.

Ma Fille, reprit la Mére, je vous a-

avouë que cet Homme-là vous accommoderoit bien ; quoi que ce ne soit pas une afaire de Chapelain : mais ne faites rien étourdiment, & ayez un peu de patience. Eprouvez auparavant l'humeur de vôtre Mari ; en lui faisant quelque déplaisir sensible.

Il faut savoir qu'Aloisio avoit dans son jardin un laurier, qu'il avoit planté de sa main. Ce laurier dans peu d'années étoit dévenu si grand ; & Aloisio avoit si bien entrelassé ses branches les unes dans les autres, qu'elles étoient impenétrables aux plus grandes chaleurs de l'Eté. C'étoit sous cet arbre qu'il entretenoit le plus souvent ses Amis dans cette saison ; & qu'il passoit avec eux les heures de la grande chaleur.

Lucréce, qui savoit combien cet arbre étoit cher à son Mari, voulut éprouver sa patience, en faisant couper ce laurier. Un jour qu'il s'en étoit allé à la chasse avec quelques Amis, elle fit appeller le Jardinier, & lui commanda de couper le laurier. Le Jardinier s'en defendit long-tems ; mais elle le pressà si fort, qu'il le cou-

coupa, & en fit par son ordre de petits fagots, qu'elle fit porter au grénier.

Quand Aloïsio revint de la chasse, il s'en alla tout droit dans sa chambre, pour changer de chemise & d'habit. Lucréce faisant la Soigneuse, fit d'abord aporter un fagot de laurier. Son Mari, tout surpris de voir ce fagot, ne put jamais s'imaginer que ce fût de sa chére plante : mais quand il vint au Jardin, ce fut alors, que ne voiant plus son laurier, il se mit en colére, & perdit presque patience.

Dans cet état néanmoins Lucréce prit la liberté de se presenter devant lui, avec un visage riant. Mon Cœur, dit-elle, c'est moi qui ai fait couper le laurier; si vous voulez en tirer vengeance, c'est sur moi qu'elle se doit faire. Cependant ce que j'en ai fait n'a pas été pour vous ofenser; mais pour vous rendre service. Nous n'avions point de fagots secs au logis, il fait froid depuis quelques jours, & j'ai crû qu'à vôtre retour de la chasse vous auriez besoin d'un bon feu. Le laurier, comme vous savez, brûle d'a-

d'abord, verd ou sec; & c'est dans cette vûë que je l'ai fait couper.

Vous avez mal fait, répondit Aloisio, & je ne puis croire que ce ne soit à mauvais dessein. N'étoit-il pas possible d'avoir du bois, sans aller couper une plante que j'estimois plus que tout le reste du jardin? Mais, comme c'est un mal sans ressource, tout ce qui me reste à vous dire, c'est qu'à l'avenir, vous preniez bien garde de ne me faire plus un tour de cette nature. C'est prendre un Homme par son foible; & j'aurois peine à vous en pardonner un autre.

Lucréce neanmoins n'en demeura pas-là, & la patience de son Mari la porta à une autre épreuve. Aloisio avoit une chienne qu'il aimoit extrémement. La Mere dit à sa Fille, qu'il ne sufisoit pas d'avoir éprouvé son Mari à l'gard d'une plante; & qu'apparemment il se fâcheroit bien davantage, s'il perdoit sa chere Florine. C'étoit le nom de la chienne. Lucréce lui promit, qu'elle en feroit l'épreuve, & se flata d'y réüssir. Un jour qu'A-

qu'Aloisio s'étoit allé promener après le diné avec quelques-uns de ses Amis, il prit Florine avec lui. Dès qu'il fut sorti, Lucréce fit mettre la chambre en ordre, avec une riche couverture sur le lit. Cela fait, elle mit une de ses plus belles robes, & s'assit un livre à la main auprès du feu, en attendant son Mari.

Comme il faisoit froid, le Mari ne fut pas si tôt de retour avec ses Amis, qu'ils s'assirent tous auprès du feu. La chienne toute crotéé, sauta sur le lit, & salit la belle couverture; ce que Lucréce fit semblant de ne pas voir. Peu après elle sauta à terre, & ayant fait ses caresses à la Compagnie, elle se jetta sur la robe de Lucréce, qu'elle salit, comme elle avoit fait la couverture. Lucréce irritée arracha des mains de son Mari un stilet qu'il faisoit voir à la Compagnie; & en donna deux ou trois coups à Florine; dont la pauvre bête mourut sur le champ.

Aloisio, voyant cela, eut peine à se contenir. Et comme elle voulut s'excuser sur la saleté de Florine, il

lui

lui commanda de se taire, & lui dit qu'elle se donnoit un peu trop de liberté. Vous ne songez, poursuivit-il, qu'à me chagriner; mais vous n'y trouverez pas vôtre compte. Il n'en dit pas d'avantage, & se remit à parler de choses indifferentes avec la compagnie.

Lucréce ayant fait à sa Mere le raport de cette épreuve, la Mere lui dit, que cela ne sufisoit pas; & qu'après avoir éprouvé la patience de son Mari, sur ce qu'il cherissoit le plus entre les plantes & les bêtes, il faloit encore qu'elle l'éprouvât à l'égard des creatures raisonnables; & que, si cette épreuve lui reüssissoit, aussi-bien que les deux premieres; elle verroit alors ce qu'elle feroit pour elle. He bien! ma Mere, repondit Lucréce, je ferai encore cette épreuve; mais j'espére qu'après celle-ci vous ne me renvoierez plus.

La St. Louïs, qui étoit le jour de la naissance d'Aloisio, s'aprochoit; & c'étoit sa coutume de faire ce jour-là un festin magnifique à ses Parens & Amis. Lucréce attendit ce festin avec

impatience, pour jouër à son Mari la piéce que vous allez voir.

Aussi-tôt que les Conviez furent assis à table, Lucréce attacha adroitement un coin de la nape à une liasse de clefs qui pendoit à sa ceinture. Cela fait, elle se leva tout d'un coup; & en courant, elle emporta la nape avec elle; & renversa à terre tout ce qui étoit sur la table. Je laisse à penser en quel desordre se trouva Aloisio, sur cette action de Lucréce. C'étoit assez pour faire enrager un Salomon, & faire perdre patience à un Job. Aloisio veritablement fut émû, & parut fâché; mais la Compagnie l'empecha de s'emporter. On tourna la chose en risée; & la malice de Lucréce ne passa pas seulement pour un accident d'abord; mais peu après on la fit passer pour un excès d'afection pour son Mari. Car, quand il lui demanda à quel dessein elle s'étoit levée, elle répondit, que c'étoit à son occasion; qu'elle avoit remarqué qu'il n'avoit pas son couteau, & qu'elle vouloit l'aller querir elle-même. La Compagnie admira ces petits soins obli-

obligéans, que Lucréce avoit pour Aloisio ; & voulut le faire passer pour le Mari le plus heureux de Mantouë.

Aloisio, que cet accident avoit chagriné, fut bien aise de voir la Compagnie de si bonne humeur, après un si grand desordre ; & qu'on se fit un divertissement d'une chose assez fâcheuse. Il fit d'abord recouvrir la table ; & le second service supléa au premier. En éfet il y eut une si grande abondance de viandes, qu'il sembloit que le premier service n'avoit disparu, que pour rendre le second d'autant plus remarquable. La joie se repandit par tout, & Aloisio parut aussi gai qu'aucun de la Compagnie.

Cependant il n'avoit pas oublié l'action de sa Femme, & n'avoit pas encore éfacé de sa memoire ce qui étoit arrivé à son Laurier & à Florine. Comme il avoit l'esprit penétrant, il remarqua cette suite d'actions desobligeantes ; & s'imagina qu'il y avoit un mistere caché dans

cette gradation de Plantes à Bête, & de Bête à Homme.

Lucréce de son côté croyoit d'avoir bien réüssi; & après tant d'épreuves s'imagina qu'elle pourroit impunement se choisir un Galant. Mais, comme elle voulut se lever le lendemain, Aloisio lui commanda de se tenir couchée. J'ai remarqué, lui dit-il, depuis quelque tems, que vous avez trop de sang; & je suis résolu de vous en faire tirer. Vous faites tous les jours des folies & des extravagances; & vous prenez plaisir à m'ofenser.

L'action, que vous fites hier, m'a reveillé la memoire de ma chére Florine & de mon aimable Laurier. Vous m'avez fait-là trois afronts bien sensibles; & peut-être m'en feriez-vous encore un plus grand, si je n'y remediois. Il faut donc vous resoudre à être bien saignée; & je m'assure qu'après cela vous aurez l'esprit plus posé.

Là-dessus il envoya querir un Chirurgien; & ayant fait faire un

bon feu dans la chambre, il fit lever la pauvre Lucréce, & la fit asseoir sur vn fauteuil près du feu. Le Chirurgien, par ordre d'Aloisio, lui ouvrit la veine. Aloisio voulut qu'il la laissât ouverte, jusqu'à ce qu'il vit qu'il n'en pourroit plus sortir de sang, sans manifeste danger de la vie. Cela fait, il en fit faire autant à l'autre bras; de sorte que la malheureuse Lucréce s'évanouit, & demeura à démi-morte.

Dans cét état il la fit remettre au lit, où elle revint à soi dans peu de tems. Pendant ce tems-là il envoya querir sa Mere, qui vint tout-aussi-tôt, & qui devina à peu près ce que c'étoit. He bien! ma Fille, lui dit-elle tout bas avec un visage riant, êtes-vous d'humeur maintenant à coquetter? Pour-moi, je suis prete à vous tenir ma parole. Ha! ma Mere, repondit Lucréce d'une voix foible & mourante, pourquoi insulter à une malheureuse, qui peut-être n'a que quelques moments à vivre, plaignez mon infortune & d'ê-

testez la cruauté d'un Mari, je renonce pour toûjours à un Galant, je me repens veritablement de ma faute, & ma repantance quoi que je sois hors d'état de commettre le crime, ne laisse pas d'être très sincere.

Fin de l'Hist. des Amans Trompez.



PRE-





PREMIERE HISTOIRE GALANTE, DES AMANS MALHEUREUX.

Le Marquis de Varanbon, General des troupes Espagnolles, prend d'assaut une petite Ville, située proche de Rheinberk, on trouve dans la breche deux cadavres, qui se tiennent étroitement embrassez; on les dépouille, & l'on voit que l'un est un très beau

corps de Femme. Un Soldat prisonnier, qui avoit été ami intime des morts, raconte leur Histoire au Marquis, & à un grand nombre de ses principaux Officiers; & bientôt après il meurt en partie de ses blessures, & en partie de la profonde douleur, que lui cause la perte de ce couple estimable.

AU commencement de la Guerre que les Provinces Unies ont soutenue avec tant de fermeté contre les Rois d'Espagne, une petite Ville fut assiegée par le Marquis de Varanbon, Chevalier de l'ordre de la toison d'or, & un des Officiers les plus distinguez de l'armée du Duc de Parme. La garnison se defendit avec une valeur opiniatre, & quoique la brêche fut faite, ils oserent attendre l'assaut general; ils le repousserent à differentes reprises, mais à la fin accablez par le nombre, & fatiguez, plûtôt que vaincus,

cus, ils ne purent empêcher les ennemis de se rendre Maître de la Ville, & d'y commettre les desordres qui sont ordinaires dans ces sortes de circonstances, où l'Officier s'efforce en vain de retenir la fougue du Soldat effrené.

Le General qui n'étoit pas porté par son naturel à la cruauté, ne négligea rien pour faire finir le pillage & le meurtre, & dès qu'il y eut reussi, il ordonna à ses Troupes, d'enterrer les morts, de peur qu'ils n'infectassent l'air; dans le tems qu'on executoit ses ordres, on trouva dans la bréche deux Soldats du parti ennemi, qui étoient percez de coups, & qui se tenoient étroitement embrassez. Ils étoient tous deux morts de leurs blessures, & comme ils étoient assez magnifiquement habillez, on les dépouilla, pour profiter de ce butin. Dans un moment ces cadavres furent nus comme la main, mais quel fut l'étonnement de ceux qui venoient de les deshabiller, en voyant que l'un des deux, blanc comme la nége étoit celui d'une Femme dans la fleur de son âge, &

tout le monde accourut pour voir un spectacle si extraordinaire, & le Marquis de Varanbon y vint lui-même avec tous les Officiers de ses Troupes.

Ils étoient tous curieux de savoir la cause d'une union si constante, que la mort même n'avoit pas été capable de rompre, mais leur curiosité n'auroit jamais été satisfaite, si un Soldat des Ennemis, qui avoit été pris dangereusement blessé, n'avoit dit à l'Officier, à qui il s'étoit rendu, qu'il étoit le seul, qui pût expliquer cette Enigme.

Le Marquis fut le voir, & dès que le Prisonnier vit l'illustre Troupe, à laquelle il s'étoit engagé de conter l'Histoire de ce couple extraordinaire, il fit un effort sur sa foiblesse, & il parla de la maniere suivante. Je rends graces au Ciel, Messieurs, de ce qu'il m'a laissé assez de vie, pour communiquer à la posterité l'exemple le plus illustre d'amitié & d'amour, dont on ait jamis entendu parler. Tendres Amans, genereux Amis, falloit-il que la discipline militaire

nous separât dans cette triste circonstance, & que forcé à exposer ma vie ailleurs, il me fût impossible de me faire tailler en mille morceaux, pour vous sauver la vie; ou du moins pour vous accompagner dans la mort, après vous avoir donné les dernieres preuves de ma tendresse? Mais je vous rejoindrai bientôt, ames Heroïques, ames dignes de tout mon attachement, sans vous la vie la plus delicieuse ne me seroit qu'une mort perpetuelle.

Il prononça ces paroles avec de si grands transports, qu'elles furent suivies d'une foiblesse, qu'on prit pour la mort même; il en revint pourtant, & voyant son lit environné des mêmes personnes, qu'il avoit vuës à l'entour de lui auparavant, il en parût très-satisfait, & il reprît d'une maniere plus tranquille son discours dans ces termes.

Je suis d'une Famille noble du Païs de Hesse, mon nom est Albert, & le lieu de ma naissance Melsingue petite Ville proche de Cassel, où notre Prince fait sa residence. Je fis connoissance dans cette Cour avec un jeu-

ne Gentilhomme, natif de Rottenbourg, autre Ville du même Païs, & nous nous liâmes dès notre premiere jeunesse par des nœuds d'amitié si étroits, qu'on nous appelloit les inseparables ; quand nous étions absens l'un de l'autre, nous sentions la même douleur, qui est ordinaire aux Amans, quand une dure nécessité les éloigne de leurs Maitresses. Quand nous étions ensemble les jours s'écouloient comme des momens, & quand nos affaires nous séparoient, les heures nous paroissoient des siecles ; nous avions la même Auberge, la même Table, les mêmes Domestiques, les mêmes Livres, & quand on demandoit à nos gens, à qui ils étoient, ils répondoient, que c'étoit aux deux Amis ; quelquefois nous allions ensemble à Rottenbourg & à Melsingue, pour voir nos Parens, & nous étions reçûs l'un dans la Famille de l'autre, comme Enfans de la Maison.

Il arriva un jour qu'Ulric, c'est le nom de mon Ami, se trouvant avec moi dans la Ville de ma naissance, y

vit

vit en Compagnie une Fille parfaitement belle, appellée Eleonore ; je compris d'abord, par les regards tendres, qu'il jettoit continuellement sur elle, & par une distraction, qui ne lui étoit pas ordinaire, qu'il étoit touché de ses charmes ; & je ne doutai pas qu'il n'en devint éperdument amoureux ; dès que nous fumes seuls, je lui en fis la Guerre ; comme il n'avoit rien de secret pour moi, il m'avoua d'abord la verité, & il me fit voir, que sa passion quoique dans sa naissance, avoit déja toutes les forces d'un amour enraciné dans le Cœur. Je lui dis en l'embrassant, que j'étois charmé de savoir ; qu'il eut placé ses inclinations dans un lieu, où je pouvois lui donner du secours ; que la Belle étoit de mes Parentes, qu'il m'étoit facile de l'y introduire, & que je ne doutois point que son merite ne fit le reste. Cher Ami, me répondit Ulric, en répandant des larmes de joye, vous vous imaginez que tout le monde me regarde avec vos yeux ; je suis fort éloigné de croire qu'il me sera facile de gagner le cœur de notre char-

mante Cousine ; trop heureux, si elle veut bien soufrir que je l'adore, & si elle voit avec quelque plaisir toutes les preuves que je lui donnerai de mon parfait dévouëment pour elle.

Déja Idolatre ! lui dis-je, d'un air gai, à peine votre cœur est-il devenu sensible, que vous vous mettez au rang de ces Amans, qui ne parlent, que d'Autels, de sacrifices, d'adoration, d'encens, de flammes, de vœux, de Divinitez.

Treve de Railleries, mon cher Albert, repartit mon Ami ; il y a de la cruauté à ceux qui se portent bien, d'insulter à la foiblesse des malades ; au nom de Dieu ayez pitié de moi, & donnez moi au plus vite ces secours, que vous m'avez promis si genereusement. Vous n'aurez jamais peut-être une occasion semblable de me prouver la force de votre amitié, qui jusqu'ici a été l'unique source de tous mes plaisirs.

Quoique je previsse de grandes difficultez dans le dessein, qu'Ulric avoit formé de s'acquerir la possession de la charmante Leonore, que mille

belles qualitez, dont ses charmes étoient accompagnez, & embellis, faisoient passer pour un Tresor inestimable, je ne voulus point l'en detourner, parce que je sentois parfaitement que tous mes efforts auroient été inutiles. Je l'introduisis donc chez la belle Leonore, & après plusieurs visites, que mon Ami lui avoit renduës; il ne me fut pas difficile de remarquer qu'elle avoit du penchant à ne le pas haïr. Je ne m'en étonnois pas, c'étoit l'Homme du monde le mieux fait, & le plus capable d'aimer avec force, & avec delicatesse; j'appuiois ses intérêts de tout mon pouvoir; on n'est jamais meilleur Orateur, que lorsqu'on veut persuader aux autres, ce dont on est fortement persuadé soi-même, je dépeignois à ma Cousine les belles qualitez d'Ulpic avec des couleurs si fortes, & je l'assurois si souvent, & en termes si énergiques de la sincerité de son coeur, qu'elle ne put se resoudre à le laisser soupirer long-tems; elle lui avoua bientôt qu'elle l'aimoit, & il se crut le plus heureux des mortels;

per-

persuadé qu'il avoit surmonté les plus grands obstacles ; il devoit naturellement se l'imaginer, puisque la fortune l'avoit assez favorisé du côté de la richesse, & du côté de la naissance, pour se croire un parti très-sortable pour l'aimable Leonore.

Il se trompoit pourtant ; le Pere de cette charmante Fille avoit épousé en secondes nôces, une Dame très-riche, qui n'avoit voulu s'engager avec lui, qu'à condition, qu'un Fils qu'elle avoit de son premier Epoux, s'uniroit avec Leonore, dès qu'elle seroit nubile. Il s'y étoit accordé, pour s'assurer d'autant plus les tresors de sa Femme, quoi qu'il ne dût pas se promettre, qu'un pareil mariage pût avoir de grands charmes pour sa Fille.

Frederic, c'est ainsi que s'appelle le jeune Homme qu'on destinoit à un si grand bonheur, étoit dès son enfance un monstre de laideur & de difformité, & ses desagremens ne faisoient que croitre avec l'âge, en vain avoit-on accoutumé Leonore à regarder Frederic sur le pied de son futur

Epoux, il lui avoit été impossible de s'accoutumer à ce petit monstre, dont l'humeur & le tour d'esprit soutenoit parfaitement bien sa choquante figure ; il est même à croire que la comparaison qu'elle en faisoit avec la bonne mine, & le merite d'Ulric, contribua beaucoup à la rendre sensible à la tendresse de ce dernier.

Frederic semblable à la plûpart des Hommes extrêmement disgraciez de la nature, avoit l'esprit malin, & soupçonneux, & n'étoit que trop persuadé par les manieres de Leonore, qu'il étoit plûtôt l'objet de son aversion, que celui de son amour. Il rémarqua bien-tôt dans tout le procedé d'Ulric, qu'il étoit passionné pour cette belle personne, & il crut découvrir que cette passion ne déplaisoit pas à cette charmante Fille. Il avoit precisément autant de goût qu'il en falloit, pour trouver que sa Maîtresse avoit de la beauté & du merite, & autant de sensibilité dans le Cœur, qu'il en avoit besoin, pour l'aimer, & pour en souhaiter ardem-

ment

ment la possession, à laquelle il se croyoit seul en droit de pretendre.

Desesperé de cette découverte, il fut d'abord porter ses plaintes à sa Mere, qui prenant avec chaleur les interêts d'un Fils si digne de son amour, alla sur le champ trouver son Epoux, pour lui rappeller le souvenir de son engagement, & pour l'exhorter dans les termes les plus forts, à éloigner de sa Fille un Amant si propre à donner du chagrin à Frederic, & à rompre les mesures, qui avoient été prises pour perpetuer l'union dans leur Famille.

Il lui protesta, qu'il ne negligeroit rien, pour donner à elle & à son Fils toute la satisfaction, qu'ils pouvoient desirer de lui, & dans le moment même, il fit venir sa Fille, il la gronda sur l'attachement qu'Ulric paroissoit avoir pour elle, tout comme si les charmes, & les belles qualitez de sa Fille devoient lui tenir lieu de crime; il lui defendit sous peine de son indignation, de jamais voir ce Cavalier, & lui ordonna de se préparer à donner au plûtôt la main, à celui qu'el-

le avoit dû regarder depuis plusieurs années comme son Epoux.

Leonore répondit modestement à son Pere, qu'elle se soumettroit toûjours avec docilité aux ordres qu'il lui plairoit de lui donner, mais qu'il lui étoit impossible, d'empecher un Gentilhomme consideré de tout le monde de la voir en compagnie. Il n'y avoit rien à répondre à ce pretexte qu'elle prenoit, pour voir de tems en tems le seul Homme au monde qu'elle étoit capable d'aimer; il le sentit bien, & pour n'en être pas la dupe, il fut trouver Ulric lui-même, & le pria d'une maniere assez brusque, de ne point songer à sa Fille, puisqu'il n'ignoroit pas, qu'elle devoit être l'Epouse de Frederic.

Ce tendre Amant également piqué de ce discours, & de la maniere Cavaliere, dont il fut exprimé, auroit éclaté sans doute, s'il n'avoit craint d'outrer un Homme, qu'il souhaitoit tant d'avoir pour Beau-Pere; il calla donc doucement les voiles, sans promettre pourtant, qu'il desisteroit de sa recherche, & qu'il renonceroit à

l'es-

l'espoir de posseder son incomparable Maîtresse.

Mes conseils cependant eurent assez de force sur lui, pour le detourner d'aller voir Leonore pendant quelques tems, persuadé que s'il continuoit ses visites, il lui attireroit le courroux de son Pere, & de mauvais traitemens de la part d'une Maratre, qui étoit folle de son indigne Fils; ce fut surtout cette considération, qui le fit résoudre à quitter Melsingue, & d'aller à la Cour de Cassel; il y demeura quelque tems, quoique les plus grands divertissements n'y fussent pour lui que des sources d'ennui & de dégoût, & que les plus belles Dames de cette Cour ne lui parussent que des étoiles, qui n'ont quelque brillant, que pendant l'absence du soleil.

Pour moi je trouvai à propos de rester dans le lieu de ma naissance, & je preferai la satisfaction de servir cet ami si digne de tout mon attachement, au plaisir de le voir, auquel j'aurois sacrifié toute autre chose. Je voyois continuellement ma charmante Cousine, pour entretenir par mes dis-

discours la tendresse qu'il lui avoit inspirée, & pour envoyer à Ulric tous les avis, que je crus lui être necessaire ; l'occasion que j'avois d'entretenir cette belle Fille seule, toutes les fois que je le souhaitois, me fit trouver mille agrements dans sa beauté, & mille charmes dans son cœur & dans son esprit, où je n'avois pas fait attention auparavant. Je decouvrirs surtout dans son ame des sentiments si tendres & si delicats, une fermeté si noble & une constance si estimable, que peu à peu j'en devins, sans y penser, éperdument amoureux. J'aurois resisté d'abord à cette passion, si elle ne m'avoit pas été cachée à moi-même, & si elle ne s'étoit pas glissée dans mon ame sous les apparences d'une tendre amitié, pour une personne, que je souhaitois de voir la Femme de mon ami intime. Un petit voyage, que je fus obligé de faire me decouvrit l'état de mon Cœur. Je me sentis le moment même après m'être separé de cette aimable Demoiselle, une impatience extraordinaire de la revoir ; je ne pensois qu'à elle ; j'étois reveur, in-

inquiet, & je me trouvois tous les Symptomes d'un veritable amour; j'en étois au desespoir, & je considerois avec justice, comme la plus noire des trahisons, des sentimens si contraires au repos & à la satisfaction d'Ulric, à qui j'avois promis mon assistance auprès de ma belle Cousine; j'aurois plûtôt aimé mourir de mille morts, que de lui manquer de fidelité, & de faire le moindre effort pour lui ravir un bien, qu'il meritoit mieux que moi, & qui étoit dû à sa tendresse; il n'est pas possible de vous exprimer les combats qui se livrerent dans mon Coeur, entre l'amour & l'amitié, la raison & la passion; j'en devins malade à la mort sans que personne pût deviner la cause de mon indisposition; mon ame & mon corps se guerirent enfin en même tems, l'honneur & la raison gagnerent le dessus sur mon penchant, & je me trouvai en état de revoir ma Cousine sans avoir rien à craindre pour mon Coeur, & sans exposer à de nouveaux perils une amitié, qui par toutes sortes de raisons devoit être inviolable.

Je continuai de rendre des visites continuelles à la belle Leonore, & à lui prêcher la constance qu'elle devoit à mon ami; Frederic, comme il est aisé de se l'imaginer, n'étoit pas fort content de mon assiduité auprès de sa Maîtresse, & s'il avoit eu autant de force & de courage, que de malice & de jalousie, je suis persuadé, qu'il n'auroit pas manqué de me jouer un mauvais tour; il savoit jusqu'à quel point j'aimois Ulric, & il ne doutoit point que mon unique dessein ne fut d'appuier auprès de Leonore, les tendres interêts de ce cher ami.

Sa seule ressource fut de s'adresser à l'Epoux de sa Mere, & de le conjurer de me bannir de sa Maison, où je n'étois mené, que par le desir d'empecher Leonore d'avoir pour lui les sentimens qu'elle devoit à un Homme, à qui elle donneroit la main au premier jour. Cet Homme foible auroit donné certainement cette satisfaction à Frederic; s'il n'avoit pas été sur, qu'il se brouilleroit avec toute sa Famille, en chassant de sa Maison un proche Parent sans le moindre pré-

prétexte plausible ; il aima mieux me venir parler sur cette affaire, & il s'y prit d'une maniere plus honnête qu'il n'étoit naturel de l'attendre de son humeur bourrue. Vous ne savez pas peut-être, mon Cousin me dit-il que le Mariage entre Leonore, & Frederic est arrêté depuis longtems ; je m'imagine, que vous l'ignorez, puisqu'on m'assure que vous vous faites un devoir de favoriser vôtre ami auprès de ma Fille : j'ose croire que ce que je viens de vous apprendre, vous fera changer de conduite à cet égard ; j'avoue qu'Ulric est un des plus parfaits Cavaliers du Pais, mais il est certain que plus on prêchera à Leonore le merite de ce Gentilhomme, plus on lui donnera du dégout pour les imperfections de celui, qu'on lui a destiné depuis sa jeunesse ; il me semble, continua-t-il, qu'en bon Parent vous devriez éviter de rendre ma Fille malheureuse, en contribuant à la rendre sensible pour un autre, que pour son futur Epoux.

Il me semble à moi, Monsieur, lui re-

repondis-je, que je ne saurois âgir en bon Parent, à moins que je ne m'efforce à vous ramener à l'équité & au bon sens, dont à mon avis vous vous êtes extremement écarté, en promettant une des plus charmantes Filles du monde, à un petit monstre, dont la diformité est le moindre defaut. Je sai que Frederic est très riche, mais je croi que je vous trahirois, si je ne vous disois franchement, que vous devriez avoir plûtôt en vue de rendre vôtre Fille unique heureuse, qu'opulente.

Ce n'est pas de vous, je croi, Monsieur mon Cousin, repliqua-t-il avec depit, que j'apprendrai, jusqu'où s'étend le pouvoir paternel; je sai que ce n'est pas aux Filles à se choisir des Maris, & qu'elles doivent s'en remettre, si elles sont sages, à ceux qui ont sur elles toute autorité; d'ailleurs je ne suis pas le Maître de disposer d'une autre maniere de la main de Leonore; je n'ai épousé ma Femme qu'à condition, que ce mariage se feroit dès que la chose seroit

possible, & vous devriez vous interesser trop dans l'honneur d'un Homme qui vous touche de si près, pour vouloir l'empecher de garder sa parole.

Je vis facilement par ce discours qu'il étoit inutile de raisonner avec lui, & de vouloir lui ôter de l'esprit un ridicule dessein, que l'avarice protegeoit sous l'apparence de l'honneur & de la probité; je ne m'y obstinai point & après avoir parlé sur des matieres indifferentes, je me separai du Pere de Leonore, sans lui avoir rien répondu de positif, sur le sujet qui l'avoit conduit chez moi.

La beauté de ma belle Cousine devenoit cependant de plus en plus brillante, & le nombre de ses Adorateurs s'augmentoit de jour en jour. Frederic s'en aperçut avec tout le chagrin imaginable; il craignoit qu'avant que de posseder Leonore, il n'eût autant d'ennemis que de rivaux, & qu'après son mariage avec elle, il n'eût que trop d'amis. Neanmoins il étoit d'avis de terminer au plûtôt cette affaire, dans la resolution de veiller de

si près sur la conduite de sa Maîtresse, quand elle seroit devenue sa Femme, qu'il seroit impossible aux Galants les plus fins d'en approcher.

Il communiqua ses craintes, & le dessein qu'elles lui inspiroient, à sa Mere, & à son Beau Pere, qui aprouverent ses raisons, & qui firent tout préparer pour les nôces.

Ulric, qui en fut bien-tôt averti par mes soins, vint à Melsingue comme un furieux; je trouvai le moyen de lui menager une entrevue avec sa belle Maîtresse, & ils renouvellerent devant moi les promesses, qu'ils s'étoient faites mille fois de ne jamais s'abandonner. Le Lendemain il fit demander Leonore dans les formes à son Pere, qui refusa ce parti brutalement. Ulric en fut si desespéré, qu'incapable de garder aucunes mesures, il fut trouver le Pere de sa Maîtresse, & il lui fit mille reproches sanglants, sur la dureté avec laquelle il sacrifioit sa Fille, au plûs difforme & au plus indigne de tous les Hommes; il s'emporta même jusqu'à dire à Frederic, qui étoit present à cette conversation,

 que

que s'il avoit la hardiesse de songer seulement à achever le mariage projetté; il le hacheroit en mille morceaux.

Le Pere de Leonore, qui est un des Principaux Seigneurs du Païs, outré des emportemens d'Ulric, & en craignant les effets, partit d'abord pour Cassel, & porta ses plaintes au Prince sur l'indigne maniere dont il avoit été traité par Ulric dans sa propre maison. Le Landgrave qui le consideroit fit d'abord venir Ulric, & le reprit avec aigreur de l'insolence dont il s'étoit servi, pour priver un Pere du droit de disposer de sa Famille; il ordonna même qu'on le mît en prison, jusqu'à-ce qu'il fut devenu plus sage; mais il se laissa flechir par les prieres des Amis d'Ulric, dont le nombre égaloit presque celui de toutes les personnes qualifiées du Païs; il ne lui pardonna pourtant, qu'à condition qu'il renonceroit à Leonore, & qu'il s'engageroit à ne mettre aucun obstacle au mariage de cette Demoiselle avec Frederic. Envain allegua-t-il au Prince la violence de sa pas-

passion, la tendresse de Leonore pour lui, & la figure monstrueuse de celui, qu'on vouloit lui donner pour Epoux, le Landgrave fut inflexible, & il lui ordonna de ne rien entreprendre contre le Pere & contre l'Amant de Leonore, s'il ne vouloit s'exposer à toute la rigueur de sa justice.

Un ordre si positif mit le Cœur d'Ulric dans la situation la plus affreuse, sans pourtant le faire renoncer à la Possession de sa belle Maitresse; il revint à Melsingue, & trouva le moyen de parler à Leonore, qui lui apprit qu'elle devoit se marier dans quatre jours à l'objet de son aversion; ils ne virent qu'un seul moyen d'éviter un malheur, qui leur paroissoit effroyable; c'étoit de sortir du Païs & de s'abandonner aux soins de la Providence. Dès que ce dessein m'eut été communiqué, j'offris mon secours pour l'executer, & au mepris de ma Patrie, de mon bien, & de la protection de mon Prince, je me résolus de courir la fortune de ces Amants malheureux; pendant la nuit qui precedoit le jour fixé pour les noces de

Leonore, je l'enlevai par sa fenetre, & l'ayant habillée en Homme, je l'emmenai vers l'endroit, où Ulric nous attendoit avec de bons chevaux. Nous nous retirames sous la jurisdiction des Provinces Unies, & ayant en peu de tems dépensé le peu d'argent, que nous avions pu emporter avec nous, nous prîmes la resolution de prendre parti dans l'Armée des Hollandois. Ulric avoit cepandant Epousé la charmante Leonore, & trouvoit dans sa possession, tout ce qui étoit capable de lui faire supporter constamment le triste état de sa fortune.

Elle s'opiniatroit à ne nous point abandonner, & s'étant faite à l habit d'Homme, qu'elle avoit porté pendant quelque tems, elle avoit pris la resolution de combattre à côté de son Époux, & de partager sa destinée; en moins de rien, elle apprit à manier les armes & à monter à Cheval; tout le monde admiroit son air, & son adresse, & la prenoit pour un Cadet de bonne Maison, qui étoit venu dans le Pais pour se pouser dans la guer-

re;

re ; dans plusieurs occasions elle fit sous le Nom de Roland les plus belles actions, & rien ne paroissoit plus intrepide qu'elle, sur tout quand elle combatoit pour defendre la vie de son Cher Ulric.

C'est dans ce tems-là que je fis à ces tendres Epoux l'aveu de la passion violente, que j'avois eue pour Leonore, & des efforts qu'il m'en avoit couté pour faire triompher l'honneur & la raison, dans un combat où ils succombent d'ordinaire. Ulric me remercia mille & mille fois de cette grande preuve d'amitié, que je lui avois donné dans une occasion si delicate. Leonore n'en fut pas moins reconnoissante; elle me protesta, qu'après son Epoux, je serois l'Homme du monde qu'elle cheriroit le plus; effectivement elle m'aima depuis cet aveu plus que jamais; nous avions l'un pour l'autre toute la tendresse, qui peut avoir lieu entre un Frere, & une Sœur, & j'ose assurer, que jamais une Union plus forte n'a regné entre trois personnes. Elle auroit certainement duré jusqu'à nôtre vieil-

 lesse,

lesse, si la mort, qui étoit seule capable de la rompre, n'avoit pas mis une triste fin à cette noble amitié.

Quant on assigna les postes aux Troupes de la Garnison, une destinée malheureuse me separa de ce couple charmant ; quoique percé de coups, je ne me serois jamais rendu au Capitaine, qui m'a fait prisonnier ; si je n'y avois pas été porté par l'esperance de revoir Ulric & Leonore ; ils ont perdu la vie, & la mienne m'est un fardeau insupportable ; heureusement je sens que je ne soupirerai pas longtemps après une mort, qui doit me reunir à ceux que j'aime si tendrement.

Ces derniers mots furent suivi de tant de soupirs & de larmes, que le Marquis de Varenbon, & tous les autres spectateurs de cette touchante scene, en eurent le Cœur penetré. Ce Seigneur ordonna à ses propres Chirurgiens d'avoir tout le soin possible d'Albert, dont le beau caractere charmoit son Cœur genereux. Mais toute leur habileté fut inutile ; & ce second Pylade mourut quatre jours après.

près, en partie de ses blessures, & en partie de sa douleur ; le Marquis fit mettre les trois Cadavres dans un même tombeau, & il y fit graver une Epitaphe, pour instruire la posterité d'un modelle d'amitié si rare.



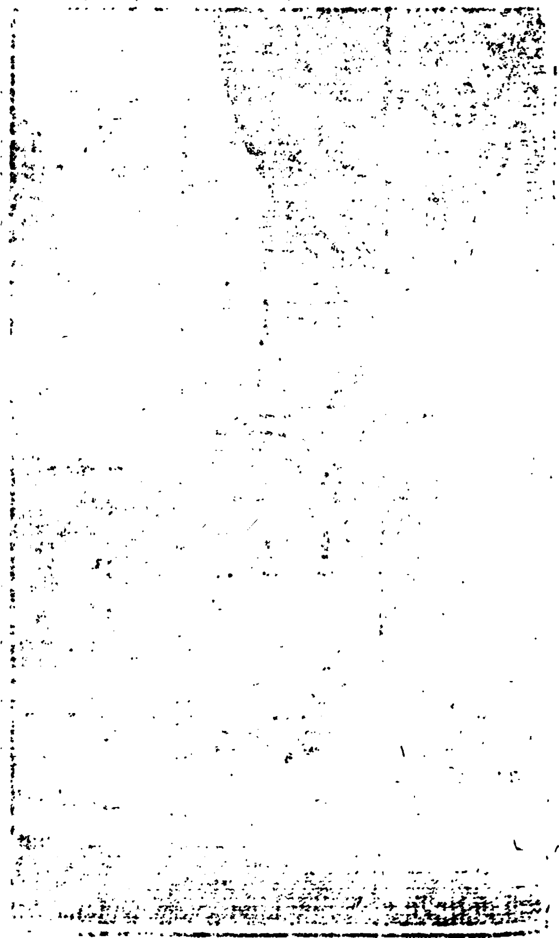


SECONDE HISTOIRE GALANTE, DES AMANS MALHEUREUX.

Jules, Fils naturel d'Hercule Duc de Ferrare, devient amoureux de Celestine, Demoiselle d'honneur de la Duchesse, & il s'en fait aimer; Hypolite le plus jeune Fils legitime du même Duc, est charmé aussi de la même Demoiselle, & ne pouvant s'en faire aimer,

il





il fait semblant de renoncer à sa passion pour elle, & il la voit sur le pied d'ami. Il lui demande en badinant ce qu'elle trouve de plus beau dans la personne de Jules, & ayant appris d'elle qu'elle est sur tout touchée de ses yeux, il attire Jules à une partie de chasse, & lui fait crever les yeux par des braves; il en meurt, & Celestine se retire dans un Couvent.

UN petit nombre de Familles de l'ancienne Grece, ont fourni aux Poëtes de tous les siecles, la plus part des sujets tragiques, qui arrachent encore des larmes aux spectateurs; si l'on n'étoit pas trop preveuu en faveur de l'antiquité, on pourroit tirer plusieurs sujets tout aussi merveilleux & interessans, des accidents extraordinaires où quelques Familles Modernes de Princes Italiens ont été sujettes pendant plusieurs siecles. De ce nombre est

sans doute le fait, dont je vais donner un recit fidelle ; si une main habile l'accommodoit aux regles du théâtre, je suis persuadé, qu'il repondroit au veritable but de ces sortes de pieces Dramatiques, & qu'il exciteroit dans les ames les plus fermes cette pitié, & cette terreur, qui font tant de plaisir à un Cœur sensible & delicat. Que le Lecteur en juge lui-même.

Le fameux Hercule Duc de Ferrare, eut d'une Princesse très-digne d'un tel Epoux trois Fils, Alphonse, Ferdinand, & Hypolyte. Parmi ses grandes vertus il avoit un vice qui est si ordinaire aux Souverains, qu'on oublie presque que c'est un vice chez eux ; il ne se contentoit pas des plaisirs legitimes, qu'il goûtoit dans les bras de sa Femme, & il se croyoit en droit de suivre le penchant de son Cœur, qui le portoit à ne point mettre des bornes à ses desirs ; il avoit aimé pendant plusieurs années une des plus belles personnes d'Italie, qui lui avoit donné plusieurs Enfans, & en-

tre autres Jules, qui sera le triste sujet de cette Histoire.

C'étoit un Chef d'œuvre de la Nature; jamais elle n'a produit quelque chose de plus parfait; tout ses traits étoient de la plus grande regularité, & la plus belle Fille ne peut pas étaler sur son teint des couleurs plus vives, & plus fraiches.

La plus grande beauté d'un visage consiste dans les yeux; c'est une beauté, que les differentes passions du Cœur varient, & savent rendre toujours neuve. C'étoit sur tout de ce côté-là que celle de Jules se distinguoit, il avoit de grand yeux noirs bien fendus & à-fleur de tête; rien n'étoit plus brillant, & en même tems rien n'étoit plus doux; ce brillant & cette douceur exprimoient admirablement bien le caractere de son esprit, & de son ame; ajoutez à tant de charmes un corps parfaitement bien fait; & de la plus exacte proportion dans toutes ses parties; beaucoup d'addresse, & l'humeur du monde la plus enjouée, & la plus égale, & vous aurez un abre-

gé des agrements, & des qualitez de ce Cavalier aimable.

Quoiqu'il arrive d'ordinaire, que le naturel de ceux qui sont venus au monde de cette maniere, se sente de leur origine, & qu'ils ont beaucoup de penchant pour la passion à laquelle ils doivent la vie, Jules marquoit l'aversion la plus grande pour la debauche, & pour la volupté ; pendant long-tems même, il paroissoit fort insensible aux charmes du beau-sexe ; bien loin d'en rechercher la compagnie, il sembloit l'éviter ; quand il se montroit, tout bruloit à l'entour de lui, sans qu'il fût échauffé lui même de la moindre étincelle de la flamme qu'il excitoit dans tous les Cœurs ; cette indifference n'étoit pas l'effet d'une humeur farouche & d'une ridicule vanité, qu'il auroit pu fonder sur son merite ; c'étoit plûtôt le fruit d'une vertu raisonnée, & d'une aplication extraordinaire aux belles lettres, qui faisoient ses plus grandes delices.

Le Duc de Ferrare, qui étoit idolatre d'un Fils, qui étoit si propre à

se

se faire cherir & estimer de tout le monde, lui voyant ces inclinations, le destinoit à l'Etat Ecclesiastique, mais il étoit trop sage pour precipiter les choses à cet égard, sur tout parce qu'il voyoit que le penchant de son Fils, se partageoit entre les études, & les armes, & qu'il s'attachoit avec la même ardeur, aux belles lettres & aux exercices qui conviennent à un Homme, qui souhaite de briller dans les Emplois militaires.

Parmi les Dames de la Cour, qui étoient charmées du merite & des agrements de Jules, & qui se faisoient une felicité du moindre regard favorable, dont il les honoroit, étoit Celestine, Parente de la Duchesse; elle se distinguoit de toutes ses compagnes par une rare beauté, & par une sagesse éloignée de toute affectation; elle n'avoit pas pu défendre son Cœur contre le merite de Jules, mais elle avoit trop de retenue, pour lui donner la moindre marque de la tendresse, qu'il avoit excitée dans son ame; il n'y avoit rien de flateur & de caressant que les autres n'employassent

pour

pour triompher de la Liberté de ce Cavalier insensible ; mais Celestine avoit honte de sa foiblesse, & ne negligeoit rien pour la cacher à celui qui en étoit l'auteur ; quand il paroissoit quelquefois dans l'apartement de la Duchesse, & que les autres Dames s'empressoient à s'attirer sa conversation, elle trouvoit toûjours quelque prétexte, pour se retirer dans son apartement, elle aimoit mieux laisser le champ libre à ses Rivales, & se priver de l'occasion de plaire à son Amant, que de courir le risque de lui faire sentir qu'il lui avoit trop plû. Jules s'aperçut à la fin de cette conduite de Celestine, sans en diviner la cause ; il s'imagina plûtôt, qu'elle avoit quelque aversion pour lui, & que sans y penser, il devoit avoir donné à cette aimable personne quelque sujet de le hair.

Cette pensée lui donna de l'inquietude, & l'engagea à redoubler ses visites à la Duchesse, pour avoir occasion de s'informer du motif qu'avoit la belle Celestine de l'éviter. Trois ou quatre fois de suite, il remarqua

en-

encor la même chose, & comme il avoit le Cœur parfaitement bon, il en sentit beaucoup de chagrin.

Un soir qu'il étoit entré dans l'apartement de la Duchesse, où se trouvoient la plûpart des Dames de la Cour, voyant que Celestine alloit se retirer selon sa coutume, il s'oposa à son passage sans affectation; où allez-vous donc, Mademoiselle lui dit-il, d'un ton assez bas pour n'être entendu que d'elle, pourquoi fuiez vous ma presence avec tant d'obstination? Ai-je été assez melheureux pour m'attirer vôtre haine, sans, le vouloir? Au Nom du Ciel aprenez moi mon crime; je le reparerai, si je puis, ou du moins je vous ferai un aveu sincere de ma faute, & je vous en marquerai tout le repentir possible; je ne vous hais point du tout, Monsieur, répondit-elle, en s'efforçant de cacher le trouble qui l'agitoit; vous attribuez sans fondement à un motif plus desavantageux pour moi que pour vous, ce que vous ne devriez mettre, que sur le compte de quelques petites affaires. Vous n'êtes pas sincere

cere, Mademoiselle, repliqua Jules; je ne vois que trop, que j'ai pour ennemie la plus aimable personne de la Cour, & peut-être la seule, dont l'amitié me seroit precieuse. Comment est-il possible, qu'il y ait une relation si étroite entre vos affaires, & ma presence, qu'il semble qu'elles naissent sous mes pas, dès que je les tourne du côté de l'apartement. Vôtre conduite m'inquiete, charmante Celestine; que j'aprenne de vous, je vous en conjure, la veritable cause de vôtre conduite à mon égard, je vous aurai une obligation éternelle de vôtre candeur; que savez vous répartit Celestine d'un air badin, si ce n'est pas vôtre merite qui me force à vous fuir; il attire autour de vous toutes les autres Dames, & il n'est pas impossible, qu'il me porte à vous éviter; vous savez bien sans doute que le merite peut produire des effets differents, selon la differente disposition des Cœurs, qui y sont sensibles. Je suis plus malheureux que je ne pensois, repondit Jules, le chagrin peint sur son visage; je ne croyois

qu'ê-

qu'être haï de vous, & je vois que vous me méprisez. Vous me supposez une vanité ridicule, dont certainement je suis incapable. . . . Eh que vous importe, Monsieur, interrompit brusquement Celestine, quels sentiments je puis avoir pour vous. Je ne vous méprise point, cela vous doit suffire. Permettez moi d'aller achever une lettre ; une autrefois peut-être, il y aura moins de liaison entre mes affaires & vôtre presence ; en finissant ces paroles elle s'en alla, & ne reparut plus, quoique l'esperance de la revoir retint Jules toute la soirée dans l'apartement de la Duchesse.

La conversation qu'il venoit d'avoir avec Celestene lui donnoit un air reveur, qui fût remarqué de tout le monde, & de la Duchesse même, qui loin d'en soupçonner la cause, lui demanda s'il se trouvoit mal, & qui en fût persuadée quoi qu'il en pût dire.

Il lui fût impossible de fermer l'œil pendant toute la nuit ; il avoit fait plus d'attention aux charmes de Celes-

ti-

tine, qu'il n'étoit necessaire pour son repos; quoique sa modestie égalât son merite, l'amour propre, où les honnêtes gens sont sujets, tout comme les fats & les petits Maîtres, mais d'une maniere très differente, le rendoit sensible au discours de cette belle personne, qu'il prenoit pour une raillerie meprisante; il en étoit piqué au vif, & il se fit un point d'honneur de triompher de ses dedains, & de s'efforcer à la faire changer de sentiment à son égard.

S'il avoit eu réellement cette vanité excessive, dont il se croyoit soupçonné, il auroit pris sans doute le parti d'affecter de l'indifference pour elle, & de la faire changer de procedé, en feignant de n'y pas seulement prendre garde; mais il resolut de s'y prendre d'une maniere toute oposée, & de s'attirer son estime en lui donnant les plus fortes marques de la sienne.

Il revint à la Cœur le Lendemain, & avant que de lui donner le tems de faire son manege ordinaire, il lui dit qu'il avoit quelque chose d'important à lui communiquer de la part de

son

ſon Frere, qui étoit ſon intime ami; ſous ce pretexte il la tira auprès d'une fenetre, & la remit ſur le ſujet en queſtion; il lui fut impoſſible d'avoir d'elle l'éclairciſſement qu'il ſouhaitoit; mais dans une groſſe demi-heure de tems qu'il l'entretint, il trouva tant de charmes dans ſon eſprit, accompagnez d'une ſi grande ſageſſe, qu'il la quitta éperdument amoureux. Son Cœur, qui n'avoit jamais rien ſenti de cette paſſion, la ſentit d'abord avec toute la violence poſſible; & la plus grande indifference fut ſuivie tout d'un coup de l'amour le plus tendre & le plus ardent; le commencement de l'amour eſt d'ordinaire agréable & flateur; mais la tendreſſe de Jules fut d'abord empoiſonnée par tout ce qui peut rendre un Amant malheureux; il ſe croyoit haï & mépriſé, & il ne doutoit point que l'averſion de Celeſtine pour lui, n'eut ſa cauſe dans l'amour qu'elle avoit pour quelque autre; il ne negligea rien pour s'en éclaircir; mais toutes ſes recherches furent vaines, & il lui fut impoſſible de decouvrir ſon pretendu rival. Il con-

tinua cepandant de voir assidument la belle Celestine ; quelquefois il avoit l'honneur de lui parler, mais assez souvent elle s'esquivoit adroitement, & desesperoit par-là le pauvre Jules, qui se croyoit le plus malheureux de tous les Amants, & qui maudissoit mille fois l'heure qu'il avoit demandé à sa Maîtresse les raisons qui la faisoit sortir de l'apartement de la Duchesse, dès qu'il y mettoit le pied.

Après avoir langui de cette maniere pendant plusieurs semaines, il trouva une occasion favorable de parler à la belle Celestine, & en l'abordant de la maniere du monde la plus respectueuse, vous ne doutez pas Mademoiselle, lui dit-il, que vous ne m'ayez donné le plus violent amour du monde, & que cet amour ne me rende le plus infortuné des Hommes. Vous connoissez mon caractere éloigné de la fourberie, & vous savez que je ne me suis pas formé, par une longue habitude, à l'artt abominable de fourber les personnes de vôtre sexe ; vous ne m'aimez pas, je n'y trouve rien à redire, vous êtes aussi

peu

peu la Maîtresse de m'aimer, que je suis le Maître de ne vous aimer plus, mais il est en vôtre pouvoir d'être juste, équitable, & éloignée de cette cruauté, dont certaines Dames se font un merite; vous devez avoir le le Cœur trop bien placé, pour voir avec satisfaction tout ce que vôtre indifference me fait soufrir. Pour soulager ma douleur, je ne vous demande que de la sincerité; dites moi je vous en conjure, si j'ai le malheur d'avoir un rival heureux; si mes conjectures sont justes là-dessus, je vous promets que je ne vous persecuterai plus; j'aime trop vos belles qualitez, pour vouloir faire le moindre effort, pour vous porter à l'infidelité & à la Perfidie. Mais si mes craintes sont mal-fondées, je me croirai le plus heureux de tous les Hommes, & je suis sur, que je toucherai un jour vôtre Cœur par l'amour le plus passionné, le plus delicat, & le plus constant, qu'il est possible de sentir pour la personne du monde, qui a le plus de merite; au nom du Ciel, Mademoiselle, tirez moi de cette dou-

lou-

loureuse incertitude; je suis en droit de vous le demander, & vous ne sauriez me le refuser sans être deraisonnable au supreme degré. Non, Monsieur, repondit froidement Celestine, je ne vous le refuserai pas, je vous estime trop, pour vous cacher la verité; vos conjectures sont justes, j'ai aimé le Cavalier le plus parfait de la Cour long-tems avant que vous eussiez fait la moindre attention à moi, & c'est-là la veritable raison pour laquelle je vous ai évité avec soin.

L'amoureux Jules palit à ces cruelles paroles, qui étoient pour lui autant de coups de poignard, ces genoux trembloient sous lui, & toute la vivacité de ses beaux yeux se ternit; ayant pourtant fait un effort sur sa foiblesse, il fit à Celestine une profonde reverence; adieu pour jamais, Mademoiselle, lui dit-il, je ne vous dis pas que je vais mourir de douleur, vons êtes trop bonne pour le souhaiter, mais je suis sur que la vie va être pour moi plus afreuse, que la mort la plus cruelle.

Il voulut s'en aller là-dessus d'un

pas chancellant; mais Celestine le retint; vous êtes bien peu curieux, Monsieur, lui dit-elle, puisque vous ne me demandez pas seulement le nom de mon Amant; eh que m'importe, Mademoiselle, repartit-il, en serai-je moins malheureux, si je connois la cause de mon malheur, je veux que vous le connoissiez, repliqua-t-elle; il m'importe à moi, de ne pas perdre vôtre estime, & que vous sachiez que mon Cœur n'est pas sensible à un merite commun. Jules, continua-t-elle en rougissant; c'est vous que j'aime, c'est vous que j'ai aimé avant que vous daignassiez de jetter le moindre regard sur moi; je vous le dis naturellement; parce que je suis convaincue, que vous ne ferez pas un mauvais usage de ma sincerité. Mais je me serois crue indigne de vôtre amour, si je vous avois fait cette déclaration, avant que d'être sure de vôtre Cœur. Voyons si vôtre constance est à l'épreuve du bonheur, & si vous continuerez à m'aimer de la même force; à present que vôtre amour a surmonté les plus grands obstacles.

Je ne m'amuserai pas à dépeindre ici les transports de joye, qui succederent dans le Cœur de Jules au plus afreux desespoir, ni à repeter le desordre pathetique de ses remerciments. Je me contenterai de dire, que depuis ce jour heureux il fit l'amour à Celestine ouvertement; il portoit ses couleurs, il dressoit des parties pour courir la bague sous les fenêtres du Palais, en un mot il lui donna mille preuves galantes de sa passion pour elle.

Le Duc, quoiqu'il eut pour Jules les vuës dont nous avons parlé, ne s'oposa point au penchant d'un Fils, qui étoit le plus digne objet de son amour Paternel; ce qui plus est, la Duchesse, qui naturellement ne devoit pas être fort portée à favoriser Jules, apuioit de tout son pouvoir les interêts de son amour auprès du Duc. Elle aimoit ce Cavalier, & la maniere respectueuse, dont il lui avoit toûjours fait la Cour, avoit tellement gagné le Cœur de cette vertueuse Princesse qu'il tenoit dans son ame la même place que ses propres Fils y occupoient.

D'ail-

D'ailleurs elle auroit été charmée de voir le fort de fa parente uni à celui d'un Cavalier fi parfait, que le Duc aimoit trop tendrement, pour ne pas avoir foin de fa fortune.

Dans le tems que Jules avoit toutes les raifons imaginables d'efperer bien-tôt cette heureufe Union, Hypolite le plus jeune des Fils legitimes du Duc devint éperdument amoureux de Celeftine. Quoiqu'il eût lieu de croire, que Jules étoit parfaitement bien dans le Cœur de cette belle, il ne douta point qu'il ne l'en delogeât au plus vite, tant il fe faifoit un merite du rang dans lequel il étoit né, il ne balança point à déclarer fa tendreffe à la charmante Celeftine, & quoique fon but unique fût de tendre des embuches à fon honneur, il lui protefta par les ferments les plus horribles, que fon amour étoit pur, & ne tendoit qu'au mariage.

Plus touchée du merite que de la grandeur, Celeftine étoit incapable de prêter l'oreille à cet Amant; elle lui repondit avec douceur, mais avec modeftie, & tacha de le rammener à la

raison, en lui mettant devant les yeux leur parenté, & le dessein qu'avoit formé le Duc, de demander pour lui la pourpre; cette reponse ne le rebuta point, il revint à la charge, & parla avec tout le mepris possible du defaut de naissance de Jules, qui devoit selon lui obliger Celestine de le preferer à un Rival si indigne.

Il continua ses persecutions pendant plusieurs semaines, jusqu'à ce que Celestine lassée de ses fleurettes, & des discours dedaigneux qu'il tenoit de son amant, trouva à propos de lui avouer franchement qu'elle l'aimoit, & que rien n'étoit capable de la rendre infidelle.

Hypolite fut desesperé de cet aveu, mais comme la dissimulation est aussi naturelle aux Italiens, que l'esprit de vangeance, il fut assez le Maître de sa jalousie & de son indignation, pour ne point éclater à une déclaration si mortifiante; après avoir gardé le silence pendant quelque tems, il lui lui dit d'un air triste, que s'il avoit sû plûtôt le bonheur de Jules, il auroit fait tous ses efforts pour se gue-

rir de cette passion inutile, & que malgré la force qu'un peu d'esperance avoit donnée à son amour, il ne negligeroit rien, pour s'en rendre le Maitre.

Cette douceur aparente cachoit le venin le plus cruel. Il étoit resolu de punir Jules de son merite & Celestine de la tendresse qu'elle avoit pour lui, mais il cacha si bien ce funeste dessein, qu'il fut impossible à nos Amants, d'en avoir la moindre aprehension. Toutes les fois qu'il voyoit Celestine, il paroissoit plus gai & plus tranquille, il sembloit perdre sa tendresse pour elle peu à peu, & à la fin, il lui dit d'un air de confidence; qu'il se croyoit absolument gueri, qu'il ne la consideroit plus que comme sa Sœur, & qu'une tendre amitié pour elle avoit pris dans son ame la place d'un amour violent.

Ceux qui ont le cœur bien placé ont beaucoup de peine à soupçonner les autres de fourberie; Celestine le crut sincere, & toute la conduite d'Hypolite la confirmoit dans cette opinion. Tous les discours de ce four-

be étoient pleins des louanges de Jules; il en parloit comme d'un Cavalier incomparable, à qui tout autre devoit ceder le Cœur d'une belle sans mortification, il protestoit même très souvent, qu'il le serviroit avec plaisir auprès de son Pere, & qu'il employeroit tout son credit, pour lui procurer une fortune proportionée à son merite.

Un jour étant entré avec elle dans une conversation de cette Nature, il lui demanda en badinant, qu'elle étoit la beauté de Jules, qui eût le plus contribué à la rendre sensible à son merite; Monsieur, lui répondit elle en rougissant, je ne trouve en lui aucun trait, qui ne soit parfaitement beau, mais il n'y a rien en lui qui me touche plus, & s'insinue dans mon ame avec un charme plus irrèsistible, que la beauté de ses yeux, que je ne saurois me lasser de regarder; je suis charmé, repliqua Hypolira, avec la même gayeté, que mon gout s'accorde avec le vôtre. Il n'est pas possible de voir un œil plus beau de toute les manieres, que celui de

ce

ce charmant Cavalier ; toutes nos Dames, à qui j'en ai parlé en conviennent.

Après que le dissimulé Hypolite eut encore vecu pendant quelque tems avec Celestine sur le même pied, il dressa une partie de chasse, & quoiqu'il n'en mit pas Jules, il sut si bien faire, qu'il s'y trouva, persuadé que par-là il feroit plaisir à ce Prince, qui l'accabloit de plus en plus de caresses, & qui lui donnoit toutes les marques de la plus tendre, & de la plus sincere amitié.

Il en fut reçu à bras ouverts, mais vers le soir Hypolite ayant fait semblant de disposer tous les chasseurs dans les differents endroits du bois, il s'éloigna de lui, après lui avoir assigné son poste. A peine s'y trouva-t-il seul, qu'il fut attaqué par trois Hommes masquez, du nombre de ces braves, dont en Espagne & en Italie, on achete le sang de ses ennemis ; sans lui donner le temps de se defendre, ils le jetterent en bas de son cheval, lui creverent les yeux, & le laisserent sur la place à demi mort.

Il y fut trouvé par quelques Païsans, qui touchez d'un si triste spectacle le porterent dans la Ville, ou le bruit de ce malheur se répandit bientôt de tous cotez. Personne n'en parut plus veritablement affligé qu'Hypolite, dont les larmes tromperent d'abord tout le monde. Mais elles ne firent pas le même effet sur la malheureuse Celestine: elle se souvenoit de ce qu'elle avoit dit à ce Barbare, sur les yeux de son cher Amant, & elle ne doutoit point que ces paroles ne fussent la cause innocente du detestable dessein, qu'on avoit formé contre lui; la vraisemblance, qu'elle trouvoit dans cette opinion devint bientôt une conviction entiere; quelque tems après la mort de Jules, qui n'avoit pas survêcu long-tems à l'accident funeste, qui lui étoit arrivé, elle reçut comme venant de fort loin, une Lettre avec une boëte dans laquelle elle trouva sombres & éteints ces mêmes yeux, dont elle avoit autrefois tant admiré le feu & la douceur. Elle ne manqua pas de porter ce funeste present au Duc, de lui ex-

poser toutes les raisons, qu'elle avoit de croire Hypolite coupable de ce crime, & d'en demander Justice. Ce Prince fut de son sentiment, aussi bien que tout le monde, qui detestoit la Barbare jalousie d'un traitre qui ne respectoit pas son propre sang; mais il n'étoit pas possible de prouver juridiquement, qu'il étoit l'Auteur de cette entreprise. Les braves n'avoient paru nulle part dans les Etats du Duc, après avoir commis cette horrible Action, & il y a de l'apparence, qu'on les avoit fait venir pour faire ce coup, d'une Province fort éloignée. Hypolite se faisant fort de leur absence, nioit fort & ferme, qu'il eut trempé dans ce crime, & marquoit la plus grande indignation contre ceux, qui avoient assez mauvaise opinion de lui pour l'en soupçonner; tous ses beaux discours cependant n'en imposerent ni à son Pere, ni à ses Freres, qui conçurent pour lui une haïne, qui a été dans la suite une source de funestes discordes dans cette illustre Maison.

S'étant debarassé d'un Rival si dan-

gereux, il eut l'impudence de paroître de nouveau aux yeux de Celestine, & de lui parler de la passion qu'il avoit pour elle. Elle le reçut avec fureur, & se livrant à sa juste colere, elle lui dit des choses si offensantes, que s'il n'avoit pas senti pour elle l'amour le plus violent, il auroit peut-être été assez enragé pour lui plonger un poignard dans le sein.

La vue de ce Barbare lui donna tant d'horreur, que pour n'être plus exposée à ses visites, elle s'enferma le Lendemain dans un Couvent, où son unique occupation fut pendant le reste de sa vie de pleurer la mort de l'amant le plus tendre, & du plus parfait Cavalier.







TROISIEME HISTOIRE GALANTE, DES AMANS MALHEUREUX.

Resille, Fille de chambre d'une Dame de Milan, s'amouracha d'un Serviteur de la maison, & se divertit avec lui pendant quelque tems. La chose étant découverte; la Dame, sans faire bruit, chassa le Serviteur, & châtia la Servante. Celle-ci, pour s'en venger, fit à son Maître de faux

raports de sa Dame. Ces raports, & le tour qu'elle prit pour les rendre plausibles, le transporterent de fureur. Il fit mourir cruellement le prétendu Galant & sa Femme; dans la suite, ayant découvert leur innocence, il fut le Bourreau de Rusille & le sien propre.

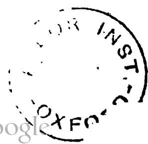
RUsille vivoit heureuse & à son aise avec une Dame Milanoise, qui avoit trop de bonté & d'indulgence pour elle. Le bonheur qu'elle eût d'être auprès de cette Dame fut la source de son malheur. Elle avoit trop de liberté, pour ne pas devenir lascive; & trop peu de vertu, pour ne pas devenir un Monstre d'ingratitude. Elle étoit trop ingrate, pour ne pas trahir sa Maîtresse; & sa trahison trop noire, pour demeurer long-tems impunie.

Sa Maîtresse s'appelloit Isabelle. C'étoit une Dame belle & vertueuse, je la dirois même heureuse, si elle a-

voit vécu sans Rusille. Elle étoit Femme de Léandre, Gentilhomme Milanois de très-noble race, jeune, bien-fait, & qui l'aimoit avec beaucoup de tendresse. Isabelle ne l'aimoit pas moins, Elle étoit trop reconnoissante, pour ne pas repondre à cette grande afection que lui portoit son Mari; & trop prudente, pour lui donner lieu de s'ofenser. Léandre lui laissa le gouvernement absolu de sa maison; mais Isabelle ne faisoit jamais rien qu'avec son aprobation. Leandre crut être le plus heureux des Hommes, d'avoir une Femme si belle, si vertueuse & si bonne ménagere.

Ils vécurent ainsi quelques années avec beaucoup de satisfaction, jusqu'à ce que par un étrange revers de Fortune, leur felicité se termina par une funeste catastrophe. Rusille, dont je vien de parler, fut la cause de ce changement, & s'envelopa elle-même dans leur ruine.

Ce desastre commença par sa luxure. Les bons alimens aiderent son temperament, & la liberté qu'elle avoit dans la maison la rendit enfin libertine.



Et, comme les passions se prennent à l'hameçon, ainsi Rufille se laissa surprendre par la volupté, cette peste du Genre humain. Elle se servit pour ses plaisirs d'un Domestique qu'elle avoit trouvé à son gré. Et cette impudique sacrifia l'honneur de la maison à son impudicité.

La vertüeuse & vigilante Isabelle ne fut jamais plus surprise, que lors qu'elle trouva Rufille sur le fait avec son Galant. Pour les punir de ce crime, elle fut sur le point de les abandonner à la merci de Léandre. Mais sa prudence la rétint. Elle craignit que Léandre ne leur ôtât la vie, pour avoir manqué de respect dans sa maison. Ainsi pour ne s'attirer point d'affaire, elle se contenta de chasser le Serviteur, & de châtier la Servante. Pour la punir, elle la mena dans un lieu à l'écart, d'où l'on ne pouvoit l'entendre crier. Là Isabelle la roüa si bien de coups; que Rufille fut obligée d'en garder le lit quelque tems.

Son infamie devoit la rendre odieuse à Isabelle: mais la bonne Dame eut

le

le malheur d'en prendre pitié: & elle aporta tous les soins imaginables pour la remettre en état. Elle crut qu'en cachant son crime, & procurant sa guerison, Rusille après cela lui seroit entierement devouée. Mais Rusille étoit trop vindicative. Elle oublia toutes les faveurs d'Isabelle, pour se venger de son châtiment; &, pour le faire avec succès, elle couvrit son dessein fort adroitement.

D'abord qu'elle fut guerie, on ne pouvoit rien voir de plus doux ni de plus soûmis que Rusille; qui par ce moyen se remit dans l'esprit d'Isabelle, & rentra dans ses bonnes graces. Cependant elle tramoit tous les jours la ruïne de sa Maîtresse, & cette Ingrate ne cherchoit qu'à perdre celle qui l'avoit sauvée.

Un jour qu'Isabelle alloit dans un jardin pour s'y divertir avec quelques uns de ses plus proches Parens, Rusille s'en fut trouver Léandre dans son cabinet. Monsieur, dit-elle, j'ai quelque chose de grande importance à vous dire, & qui vous touche de fort près. Si vous le voulez savoir, il faut

de

de necessité que vous me promettiez deux choses. L'une, que vous tâcherez sans aucun emportement de découvrir la verité de ce que je vous dirai : & l'autre, que vous ne direz à personne que vous le savez de moi.

Leandre le lui promit, & tout-aussi-tôt Rusille debuta de cette maniere. Il y a long-tems, Monsieur que j'ai l'honneur de vous apartenir, comme une de vos Domestiques. Pendant ce tems-là, je croi m'être aquitée comme il faut de mon devoir & j'en ai bien de la satisfation. Il n'y a qu'une chose qui me choque dans vôtre maison ; c'est que Madame ne vous est pas fidelle. Elle s'abandonne à un de vos Serviteurs, & je l'ai vû de mes propres yeux. J'en ressens, poursuivit-elle, un grand creve-cœur ; & je ne puis soufrir en conscience, qu'une Femme que vous aimez & que vous traitez si bien, vous trahisse de cette maniére. Pour la retirer de ce crime, j'ai pris la liberté de la reprendre seule à seule. Je lui ai mis devant les yeux l'énormité du fait, & le danger

ger où elle s'expose. Je l'ai priée au nom de Dieu de n'aimer que vous, & de vous être fidelle. Cette liberté, Monsieur, m'attira des batonnades, dont j'ai été obligé de garder le lit il y a environ trois mois. Cependant je n'aurois rien compté cela, si Madame s'étoit corrigée. Mais, bien loin de s'amander, j'ai remarqué à mon grand regret, qu'elle empire tous les jours. Enfin, j'ai cru être obligée en Conscience de vous en donner avis; afin que par vôtre prudence vous tâchiez d'y remedier. Si vous voulez vous en éclaircir Monsieur, il faut que vous le fassiez secretement: Remarquez seulement lequel de tous vos Serviteurs elle affectionne le plus.

Jugez dans quels mouvements Leandre aprit cette nouvelle; lui qui avoit toûjours consideré Isabelle comme un modelle de vertu & de chasteté. Aussi ne voulut-il pas y ajouter foi, ce qui ne l'empecha pas cependant de chercher les moyens de s'en éclaircir: il commanda à Rusille sur peine

de la vie de ne declarer à personne ce prétendu mistére d'iniquité.

Léandre avoit un Serviteur nommé Henri, qu'il avoit élevé dès l'âge de dix ans. C'étoit un jeune Homme bien-fait, vif, adroit, diligent; & modeste. Tant de belles qualitez, se rencontrant dans un tel sujet, ne pouvoient que le rendre très-recommandable. Isabelle, aussi, le consideroit & l'aimoit par dessus tous ses Serviteurs. Léandre se mit en tête que si le raport de Rusille étoit veritable, il faloit que ce fût Henri qui couchat avec Isabelle: car c'étoit Henri, qui de tous ses Serviteurs étoit toûjours le plus propre & le mieux mis. C'étoit lui, dont Isabelle se servoit plus que d'aucun autre, & qui se tenoit toûjoûrs prêt à recevoir ses ordres. Enfin les aparences étoient contre Henri, & Léandre y ajoûta foi.

Il voulut prendre ces pretendus Amans sur le fait, pour avoir plus de raison de s'en venger. & il consulta Rusille sur les moyens de le faire. Faites semblant, dit-elle à Léandre, de vous en aller aux Champs pour quelques

ques jours, & revenez sur les minuit. Vous fraperez à la porte; j'irai vous ouvrir; & vous verrez ce que j'ai vû bien souvent à mon grand regret.

Léandre suivit le conseil de Rusille. Il prit congé d'Isabelle, sous prétexte qu'il s'en alloit aux champs pour quelques jours. Mais il revint à minuit, comme il en étoit convenu avec Rusille. Comme il frapoit à la porte, Rusille, qui ne dormoit pas, courut d'abord à la chambre de Henri; & l'ayant reveillé en sursaut le pressa de se lever. Madame, lui dit-elle, se trouve mal, & il faut que vous alliez promptement chez le Medecin. Levez-vous vite Henri, & ne perdez point de tems.

Le pauvre Garçon, qui étoit promt à servir, se leva tout aussi-tôt. Il ne mit que son haut-de chausse, & un manteau sur ses épaules. En cet état il vint à la porte de Madame. Je suis ici Madame, dit-il, que souhaitez vous que je fasse? Rusille m'est venu apeller en grand hâte. Isabelle se réveillant à ce bruit, dit à Henri de

s'al-

s'aller coucher. Il faut, poursuivit-elle, que Rusille soit yvre, car je ne t'ai point apellé.

Pendant ce tems-là Rusille étoit allé ouvrir la porte à son Maître; Monsieur lui dit-elle, depechez vous de monter, je ne doute point que vous ne les trouviez ensemble.

Leandre aussi-tôt court à la chambre de sa Femme, un poignard empoisonné à son côté, & tenant une phiole d'un venin très subtil en la main : à en juger par la vitesse qu'il couroit, on auroit dit qu'il craignoit de ne point découvrir assez-tôt son malheur. En montant il rencontra malheureusement Henri, qui s'en retournoit dans sa chambre à demi-nud.

Il n'en faloit pas davantage pour le rendre coûpable au jugement de Léandre, qui sans hesiter crut qu'assûrément il sortoit du lit de sa Femme. A cette vûë il fut saisi de rage; & tirant son poignard en perça deux ou trois fois le Cœur du pauvre Henri, dont il mourut sur le champ : du même pas il court tout transporté de fu-

reur à la chambre d'Isabelle, & frapant à la porte il lui ordonne d'ouvrir promptement. Isabelle, entendant la voix de Léandre, se leve en chemise, & lui vient ouvrir la porte.

D'abord qu'elle fut ouverte, Léandre commença à la maltraiter, tant de fait que de paroles; & comme un Homme forcené de rage, il l'accabla de coups & d'injures. Après l'avoir bien meurtrie & défigurée, il prit une porcelaine qui étoit sur le bord de la cheminée, & y versa le poison qu'il avoit aporté. Il le presenta d'une main à Isabelle, & de l'autre lui offrant le poignard tout couvert du sang de Henri. Pren, lui dit-il, lequel de ces deux tu voudras. Tu n'as, Infame, qu'un moment à vivre; & il faut tout-à-l'heure que tu perisses ou par ce poison, ou par ce poignard.

Isabelle, voyant que c'étoit un mal sans ressource, choisit le poison, & le prit entre ses mains. Puis levant les yeux au Ciel, & ensuite les baissant à Terre, elle prit le Ciel, & la Terre à témoin de son innocence.

Après cela, elle fit ce discours à son Mari, d'une voix douce, & capable d'amollir tout autre cœur que le sien. Léandre, ce n'est pas la Mort qui m'étonne, c'est la maniére dont je meurs, qui me surprend. Faut-il donc je meure pour un soupçon que vous aurez eu, & qui est mal fondé, pour une jalousie sans sujet, ou peut-être pour quelque faux raport? Il est vrai que ce n'est pas d'aujourd'hui que l'innocence est persecutée, & que ce Monstre de jalousie regne dans ce Climat. C'est un Tyran qui n'entend point de raison, un Tyran alteré du sang humain, qui n'ouvre les oreilles qu'à ceux qui l'assouvissent de sang. C'est un Magicien qui renverse le jugement des Hommes, & qui leur fait changer de nature. Il change les Brebis en Loups, & les plus chers Maris en Bourreaux. Encore mourrois-je contente, s'il me faloit mourir par la main d'un Etranger. Mais de mourir innocente par la main d'un Mari, d'un cher Mari que j'ai toûjours aimé comme ma vie, & qui m'a témoigné jusqu'ici tant de ten-

dres-

dresse, ha! que c'est-là le fort du venin! Mais je me trompe, ce n'est plus Léandre, mon cher Léandre n'avoit rien de si barbare.

En disant ces derniéres paroles, elle leva les yeux au Ciel, & fit de nouvelles protestations de son innocence. Puis avec une ame intrepide, elle porta le poison à sa bouche, & se tournant vers Léandre, elle lui dit; le peché que vous commettez, en me faisant mourir, est enorme, & ne peut demeurer impuni. Cependant, pour pallier en quelque façon vôtre crime, j'ai plûtôt choisi le poison que le poignard; & j'aime mieux me donner la mort de ma propre main, que de vous laisser répandre le sang innocent de celle qui vous a toûjours aimé si tendrement.

A ces paroles elle avala le poison, & l'ayant bû jusqu'à la derniére goute; Souvenez-vous, dit-elle à Léandre, que ce poison vous causera la mort. Mon innocence éclatera quelque jour, & sera vôtre Bourreau. Léandre, vous avez été trop crédule; & trop cruel. Je veux bien pourtant

vous

vous demander une grace, avant que de mourir; & je vous prie de me l'accorder au plûtôt; car je commence à sentir l'éfet du poison. Dites-moi, pourquoi vous m'avez donné la mort

Comment, repondit Léandre, dont les yeux éclatoient de colere, aurois-tu bien le cœur en mourant de couvrir ton crime, & voudrois-tu nier ce que j'ai vû de mes yeux, & touché de mes mains? Là-dessus ce Barbare la prit, & la traina jusqu'à l'endroit où étoit l'innocent Henri. Il la jetta même sur son corps, & lui dit; Soûle-toi de Henri. Il est juste, puis que vous vous êtes joints ensemble pour vôtre plaisir, que vous le soiez aussi pour satisfaire à ma vengeance.

Juste Dieu! est il possible, repondit l'innocente Isabelle, que Léandre ait encore repandu le sang de cet innocent? En même tems elle tâcha de se relever. Mais les forces lui manquerent, & le venin lui gagna le cœur. Elle voulut dire quelque chose de Rusille, qu'elle apella l'ingrate & injuste Rusille; mais la parole lui

man-

manqua. Là-dessus elle arrêta ses yeux mourans sur son cher Léandre ; & mourut un moment après.

On ne doit pas douter qu'Isabelle ne comprît enfin la source de ses malheurs. Elle jugea par la mort de Henri, qu'il falloit que ce fût la perfide Rusille ; & ce qu'elle en dit, avant que d'expirer, donne assez lieu de le croire. Si bien que s'il fût resté plus de vie à Isabelle, elle auroit sans doute éclairci Léandre de la verité. Mais elle n'eut pas assez de têms pour cela. Ce fut Rusille même qui le fit bien-tôt après.

La constance d'Isabelle commença d'ébranler Léandre, & ses derniéres paroles le firent entrer en quelque méfiance de Rusille. Il l'apella, & elle vint à lui toute tremblante, ce qui augmenta le soupçon qu'il en avoit. Il n'en fit pourtant pas semblant ; & quelque triste qu'il fût, il cacha sa tristesse sous une fausse aparence de joie. Il examina Rusille avec beaucoup d'exactitude touchant les Amours pretendues d'Isabelle ; & l'embarassa si bien par diverses questions,

qu'il lui fit sur ce sujet, que Rusille se coupa en plusieurs endroits, & dit des choses que Léandre savoit être fausses.

Il ne manqua point de la pousser à bout, & s'y prit fort adroitement. Courage, lui dit-il, Rusille, nous voilà bien débarassez; l'un d'une Femme, & l'autre d'une Maîtresse incommode. C'est à toi, Rusille, que j'en ai l'obligation, & je n'en serai point ingrat, pourvû qu'à ce plaisir-là tu ajoûtes encore celui-ci. C'est de me dire librement la chose comme elle s'est passée, & comment tu as fait pour me découvrir toute cette intrigue.

Rusille là-dessus prit courage, & se rassûra, se flatant d'avoir fait plaisir à son Maître. Vous serez surpris, Monsieur, dit-elle, quand vous saurez jusqu'où m'a poussé le desir de me venger. Ensuite elle débuta par ses Amours avec le Serviteur qu'on avoit chassé, & les coups qu'elle avoit reçûs d'Isabelle. Elle lui avoua encore la resolution qu'elle avoit prise de s'en venger au peril de sa vie, & lui dé-

déclara toute la ſuite de ſa trahiſon. Mais elle ne manqua pas d'adoucir ſon crime, en diſant qu'elle n'avoit rien fait de tout cela, dans la penſée que la mort s'enſuivroit ; mais ſeulement à deſſein que ſa Maîtreſſe fut un peu maltraitée.

A ces paroles Léandre, tout tranſporté de rage, prit la Traîtreſſe Ruſille par les cheveux, & lui plongea pluſieurs fois de ſuite le poignard dans le ſein. Il lui arracha même le cœur, & le foula à ſes piez. Ce fut-là la recompenſe de ſon ingratitude & de ſa perfidie, mais ce ne fut pas ce qui mit fin à cette Tragédie.

Léandre étoit au deſeſpoir, & ne ſongeoit plus qu'à ſe faire juſtice à ſoi-même. L'innocence de ſa Femme & de ſon Serviteur Henri, dont il étoit enfin perſuadé, venoit lui reprocher ſon crime & ſa facilité à croire une choſe qu'il devoit bien examiner avant que d'en venir (comme il avoit fait) à l'extrêmité. Il baiſa mille fois de ſuite le corps de la chaſte Iſabelle, & verſa des larmes de ſang ſur elle & ſur le corps de Henri. Il

se mit à genoux, & leur demanda pardon, avec une voix entrecoupée de sanglots.

La faute, dit-il, que j'ai faite est grande & irreparable; & il n'est pas juste qu'après avoir tué deux Innocens; je demeure moi même impuni. Non, non; je veux vous donner ma vie en sacrifice pour la vôtre. Attens-moi, ma chere Isabelle, soufre que je te sois encore uni après la mort, comme nous avons été unis ensemble pendant nôtre vie, jusqu'au moment que la trahison de Rusille nous a separez. Elle est punie, cette infame Traîtresse, qui a été la cause de ces malheurs; & je l'ai moi-même sacrifiée à vôtre innocence. Mais mille morts comme la sienne ne sauroient me satisfaire, ni expier la mort de ma chaste Isabelle. O Esprit infernal! Ame Traîtesse! Ta trahison a été la cause de la mort de deux Innocens, & la mienne en sera la suite.

A ces paroles, il prit une plume, & écrivit cette Histoire Tragique avec le sang de Rusille. Il le fit à ces deux fins; l'une, afin que l'on sût la cause

de

de sa mort, de celle de sa chére Isabelle, & de l'innocent Henri; & l'autre pour donner un exemple aux personnes trop crédules. L'ayant fait, il prit une corde, & l'attacha au plancher, justement au dessus du corps d'Isabelle. En suite il monta sur un escabeau, & se mit la corde au cou. Dans cette posture, ayant déploré quelque tems son infortune, il renversa l'escabeau à coups de pié, & demeura suspendu. Ainsi perirent malheureusement quatre personnes de suite, par la perfidie de Rusille, & la trop grande crédulité de Leandre.

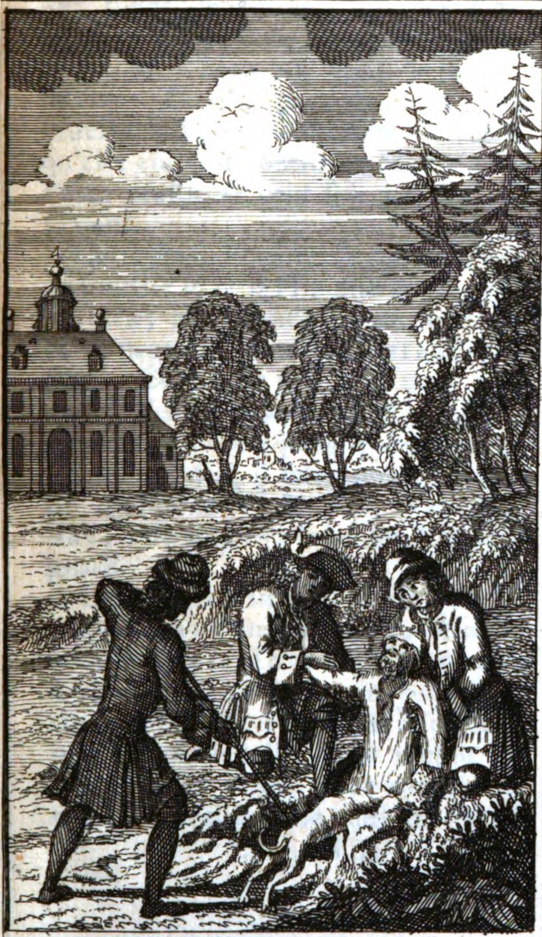




QUATRIÈME HISTOIRE GALANTE, DES AMANS MALHEUREUX.

Une jeune Dame mariée à un Vieillard, s'abandonna à la Galanterie; & poignarda son Mari. Le meurtre étant découvert par le chien du Mari, elle fut saisie, & brûlée toute vive.

HIpolite, Gentilhomme Florentin, épousa pour son malheur sur ses vieux jours, une Demoiselle qui s'apel-loit





loit Clorinde. Elle étoit très-belle, assez riche, & de condition égale à la sienne. Mais elle étoit jeune & lascive. Ce n'est pas tout, elle étoit crüelle. Témoin l'action barbare qu'elle commit contre son Mari, après s'être prostitüée cent-fois à Felix son Galant.

Cette impudique ne se contenta pas de soüiller le lit d'Hipolite par ses impuretez; elle le soüilla par un meurtre, & fit nager son pauvre Mari dans son sang. Ce n'étoit pas assez pour elle de voir Felix à la dérobée, elle vouloit l'épouser pour en jouir paisiblement. Pour l'epouser, il faloit qu'elle se défit d'Hipolite; & pour s'en défaire, elle employa le poison & le poignard.

Cependant Hipolite avoit pour le moins soixante ans; si bien que selon le cours ordinaire, il n'avoit pas long-tems à vivre. Mais c'étoit trop pour Clorinde. Hipolite n'étoit pas assez jeune pour vivre avec elle, & il n'étoit pas encore assez vieux pour mourir de mort naturelle. Ce qui fut cause

qu'elle resolut de s'en delivrer par une mort violente.

Elle en fit la proposition à Felix, qui n'aprouva point son dessein. Il lui representa l'énormité du crime, le danger à le commettre, l'âge de son Mari, dont une mort naturelle la debarrasseroit bien-tôt selon toutes les aparences. Le sentiment de Felix fit quelque éfet sur l'esprit de Clorinde, qui sembla y aquiécer : mais ce ne fut pas pour long-tems. Elle s'ennuyoit de voir son vieux Mari ; c'étoit un objet trop facheux ; & elle ne pouvoit soufrir d'être genée dans ses plaisirs.

Afin donc de se frayer le chemin à la jouissance libre & entiere de son Amant Felix ; elle se fit donner par une vieille Femme une certaine poudre, propre à causer une fiévre lente. Elle en donna à son Mari, & la poudre fit son éfet. Clorinde s'imagina, que les Medecins, suposant que cette fiévre venoit d'une abondance d'humeurs superflues, ordonneroient une saignée pour évacuer ces humeurs ; & que cette saignée lui seroit mortelle.

Mais,

Mais, aussi-tôt qu'Hipolite se sentit atteint de la fiévre, il envoya chercher un Medecin de sa connoissance. Ce Medecin, quelque habile qu'il fût, ne pouvant decouvrir la cause de cette fiévre, fit quelques reflexions sur l'âge d'Hipolite & sur celui de Clorinde. Il s'imagina que son mal pouvoit venir des éforts qu'il faisoit pour contenter la passion de sa Femme. Dans cette vûë, il ne voulut point se servir de la saignée, ni de medecine. Il n'ordonna simplement qu'un restauratif, qui donna assez de vigueur à Hipolite pour résister à la lenteur de la fiévre.

Clorinde voyant avorter son dessein, eut recours au poison. Elle en mit dans un breuvage qu'elle prépara, sous le nom de restauratif. Mais comme Hipolite avança ses mains pour le prendre, la tasse tomba à terre. Clorinde ayant manqué son coup, elle s'avisa de lui donner de l'opium. Pendant qu'il dormoit, elle se divertit avec son Amant, qu'elle avoit fait venir dans la maison. Tous

les domestiques s'étoient allez coucher par son ordre, hormis la Fille de chambre qui étoit sa Confidente.

Après avoir passé d'agreables momens avec Felix, elle prit tout d'un coup son serieux, & lui parla en ces termes; mon cher Cœur j'ai une chose à vous demander, vous mettrez mon esprit en repos si vous me l'accordez, & je serai toute à vous. Promettez-moi, poursuivit-elle, de la faire, soyez assuré que tout ira bien.

Y a-t-il quelque chose au monde, répondit l'amoureux Felix, que je puisse refuser à mon aimable Clorinde? Non, ma chere Clorinde, vous n'avez qu'à me commander. A ces paroles, elle le conduisit dans la chambre où dormoit Hipolite, & lui mettant un poignard dans la main. Voici, dit-elle en s'aprochant du lit, celui qui nous empeche de nous divertir librement. Je lui ai donné de l'opium, de sorte qu'il ne sauroit encore se réveiller de long-tems. Tenez-moi maintenant la promesse

messe que vous m'avez faite, & envoyez ce bon Homme à l'autre Monde. C'est pour faire cette execution que je vous ai mis ce poignard entre les mains.

Ces paroles remplirent d'horreur l'esprit de Felix ; & il n'eut pas sitôt vû ce bon Vieillard, que le poignard lui tomba des mains. A Dieu ne plaise, dit-il à Clorinde, que je trempe mes mains dans son sang ; & vous ne sauriez croire le deplaisir que je resens de vous trouver si cruelle.

Est-ce ainsi, reprit Clorinde, que vous tenez la promesse que vous m'avez faite ? Pauvre Homme, vous n'avez donc pas le courage de tuer un Homme endormi. Je m'en vai, poursuivit-elle, vous faire voir que j'ai le cœur plus mâle que vous. En même tems elle prit le poignard, le plongea dans le sein d'Hipolite, & comme si elle eut craint qu'il n'en échapât, elle lui en perça le cœur à plusieurs reprises.

Ce spectacle fit fremir Felix, pendant que Clorinde admiroit la gran-

deur de son courage. Voilà, dit-elle, nôtre afaire faite; & desormais nous ne serons plus embarrassez de cet Incommode. Pour éviter la Justice, nous n'avons qu'à enterrer ce corps en quelque lieu écarté. Le tems nous est favorable, la nuit est fort avancée, & le jour sera encore assez long-tems à paroitre. Dès que nous l'aurons mis en terre, je sortirai de la Ville en litiére avec ma Fille de chambre, & je m'en irai à ma Maison de Campagne. Là je ferai courir le bruit, que mon Mari est mort subitement. Je ferai faire une Biére, que j'emplirai de choses pésantes; & je la ferai fermer tout aussi-tôt. Après cela, je donnerai mes ordres pour que les Funerailles se fassent d'une maniére à ne point faire douter de mon afection envers Hipolite.

Felix, quelque inquiet qu'il fût, sembla goûter ce projet. Il aida la Fille de chambre à enveloper le corps d'Hipolite, qui fut enterré sous les ruines d'une maison, où il passoit rarement du monde. Après qu'ils l'eurent enterré, ils revinrent au Logis

fort

fort satisfaits. Au point du jour Clorinde entra dans la litiére, avec sa Fille de chambre; & comme si son Mari eût été avec elle, elle en fit fermer les portiéres. A la Campagne elle fit les Obséques de son Mari, comme elle l'avoit concerté.

Mais toutes ces précautions ne servirent de rien, le sang d'Hipolite crïoit vengeance, & la Trahison de Clorinde fut découverte par la fidelité de Mélampe, le chien d'Hipolite. C'étoit un chien qu'il avoit élevé, qui le suivoit par-tout, & qui étoit extraordinairement attaché à son Maître. Ce pauvre animal s'imaginant qu'Hipolite étoit dans la litiére; lors que Clorinde partit pour la Campagne, la suivit. Mais quand la litiére arriva à la Maison, le chien ne trouvant pas son Maître, s'en retourna à la Ville. Il le chercha dans tous les coins du Logis; & ne le trouvant pas, il le suivit à la piste jusques aux masures où il étoit enterré. Ayant flairé son Maitre en cet endroit, il se mit à heurler d'une étrange maniere, & à y gratter la terre.

Ses heurlemens attirerent quelques personnes qui passoient à quelques distance de-là. Ils trouverent un chien, qui à force de grater avoit déja découvert un des coins du drap ensanglanté qui couvroit son Maitre. Mélampe les regardoit, & sembloit leur demander du secours. Quand on commença à creuser, il voulut être de la partie. Quelqu'un fit mine de le chasser; mais il ne voulut pas bouger d'auprès du Cadavre.

On trouva le corps d'un Vieillard envelopé dans des draps tous couverts de sang. Mélampe, qui malgré tout cela reconnoissoit son Maitre, se mit tout-aussi-tôt à lui lécher le visage & le corps. Les nouvelles de cette aventure étant d'abord répandües par toute la Ville, il y eût un grand nombre de Curieux qui accoururent pour voir ce triste spectacle. Parmi ce nombre, il s'en trouva un qui étoit Parent d'Hipolite, lequel reconnut le chien. Les actions du chien firent reconnoître le Maitre, qui d'ailleurs n'étoit presque pas reconnoissable.

Le

Le grand Gonfalonier, en ayant eu avis, en prit aussi-tôt connoissance. Il examina la chose de près, &, comme c'étoit un Homme de grande penetration, il eut d'abord quelque soupçon de Clorinde. Il la fit saisir, avec sa Fille de chambre, & elles furent toutes deux amenées à Florence, où Clorinde confessa d'abord son crime au Gonfalonier; mais avec une fierté surprenante. Oui, dit-elle, c'est moi qui ai poignardé Hipolite, & voici le bras qui lui a ôté la vie. Bien loin d'être fâchée de l'avoir fait, j'ai un déplaisir sensible d'avoir tant tardé à le faire. Outre le poignard, vous saurez que je m'étois servie auparavant d'une poudre maligne, & d'un poison très-subtil.

La fermeté de Clorinde surprit le grand Gonfalonier, qui fut fâché de voir une ame si noire logée dans un corps si bien fait. Il porta la cause au Conseil des Huit, qui condamnerent Clorinde & sa Fille de chambre à être brulées toutes vives, suivant les Loix du Païs. A cet Arrêt de mort Clorinde

de ne fut point émûë. La sentence étant prononcée, elle fut menée en prison jusqu'au lendemain, jour de son éxecution. On lui envoya son Confesseur, qui étoit un Homme d'une vie irreprochable, il passa toute la nuit auprès d'elle, & tâcha pendant tout ce tems-là de la préparer à la mort.

La Fille de chambre confessa, que Felix leur avoit prêté la main dans l'assassinat d'Hipolite. Felix s'étoit sauvé auparavant; mais il ne laissa pas d'être condamné à avoir la tête coupée, & tous ses biens furent confisquez.

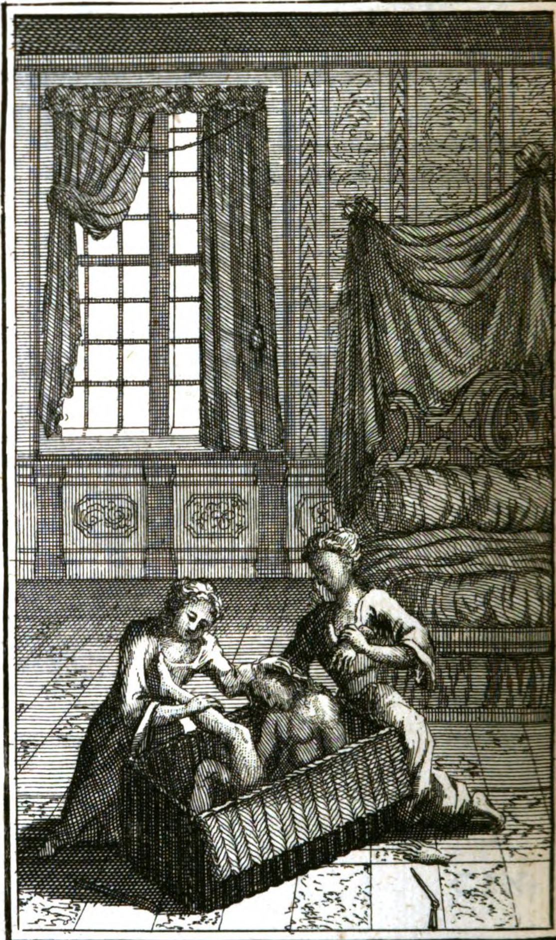
Quand les Ministres de la Justice vinrent prendre Clorinde pour la mener au suplice, elle se fit parer le mieux qu'elle put par sa Fille de chambre. Cela fait, elle la baisa plusieurs fois, & lui dit de prendre courage. Mais la pauvre Fille fondit en larmes, & parut fort pénitente: au lieu que Clorinde sembloit braver la mort, & se moquer du suplice.

Etant arrivée au lieu de son suplice, elle

elle demanda la permiſſion de parler au Peuple, avant qu'elle fut liée au pilier. On lui accorda ſa demande, & elle harangua prés d'une demi-heure avec une aſſûrance qui ſurprit toute l'Aſſemblée. Elle dit entr'autres choſes; que la mort n'étoit pas capable de l'étonner; & que la ſeparation de l'Ame d'avec le Corps ne lui faiſoit pas tant de peine, que la penſée de ſe voir à jamais privée de ſon Amant. Tout ce qui me conſole, ajoûta-t-elle, c'eſt qu'il a eu le bonheur de ſe dérober aux mains de la Juſtice.

Là-deſſus elle commanda au Bourreau de faire ſon devoir. Dès qu'elle fut attachée à un pilier qui étoit au milieu du bucher, ſon Confeſſeur la toucha ſi vivement par ſes exhortations, qu'elle témoigna une repentance publique de ſon crime. Ce fut alors que ſes yeux qui étoient auparavant tout de feu, devinrent une ſource de larmes. Son Confeſſeur, la voyant en ſi bon état, lui donna ſa benediction; & le Bourreau alluma le bucher, qui fut d'abord tout en feu.

Fe-





CINQUIEME

HISTOIRE GALANTE,

DES

AMANS MALHEUREUX.

Un jeune Seigneur Napolitain, devint amoureux d'une Beauté de Naples; mais il ne put en jouir, qu'en promettant de l'épouser; il le promit; mais ses afaires l'obligérent à prendre un autre parti. La Demoiselle se vengea de *cet*

cet afront d'une très-sanglante maniére.

IL y avoit autrefois à Naples un Gentilhomme de naissance, riche, bien-fait de sa personne, & fort adroit en toutes sortes d'exercices. Ce Gentilhomme s'appelloit Hector. Il n'avoit que vingt-cinq ans, lors qu'il vit par hazard un jour de fête Léonice, qui passoit pour une des Beautez de Naples; mais qui n'étoit pas comme lui de noble extraction. Hector ne l'eut pas si-tôt vûë, qu'il se rendit à ses charmes, & resolut de ne rien épargner pour en avoir la jouïssance.

Il s'étoit autrefois servi en pareille rencontre d'une vieille Femme, dont il s'étoit bien trouvé; c'étoit une Femme aussi adroite, & aussi intrigante qu'il y en eût en Italie. Hector lui découvrit la passion qu'il avoit pour Léonice, & la pria de faire en sorte qu'il en pût jouïr. Elle lui promit de s'y employer de la bonne maniére, & suivant sa promesse, elle s'en alla un

un jour chez Léonice, lors que sa Mére n'y étoit pas. Elle se fit un prétexte pour cette visite, & fit enfin tomber le discours sur la passion qu'Hector avoit pour elle. Elle lui ofrit de sa part, non seulement son cœur, mais ses biens ; & lui representa l'avantage qu'elle auroit d'avoir pour Amant un Gentilhomme si riche & si bien né.

Mais Léonice étoit trop vertüeuse, pour se laisser prendre par-là. Allez, Infame, lui dit-elle, & n'ayez plus la temerité de me faire de semblables ofres. Vous vous êtes mal adressée, & souvenez-vous que je ne suis point de celles qui font ce sale commerce.

La vieille bien étonnée de trouver tant de beauté & de vertu dans une même personne, en alla faire le recit à Hector, qui en fut au desespoir. Il ne laissa pas de lui faire un honnête present. Quelque tems après, Hector voyant que son mal empiroit, au lieu de diminuer, il résolut un jour d'aller lui-même solliciter Léonice. Il le fit ; mais sans succès. Enfin, comme il crut ne pouvoir vivre sans

la posseder, il lui offrit de l'épouser.

Léonice qui n'étoit pas moins prudente que vertueuse, remarquoit bien qu'Hector étoit veritablement épris de ses charmes: mais faisant reflexion sur l'inégalité de leur condition, elle en aprehenda les suites. Elle n'ignoroit pas, que les premiers mouvemens de l'amour sont à tout faire, & les derniers à ne rien tenir.

Ces pensées occupoient continuellement son esprit, & elle ne savoit à quoi se determiner, quand sa Mere qui étoit une Femme ambitieuse & interessée, la fit résoudre à recevoir Hector pour son Epoux. Léonice eut beau lui representer ses raisons; sa Mere étoit resolue de la donner à Hector, & rien ne lui paroissoit plus avantageux pour sa Fille que ce mariage. A Dieu ne plaise, lui disoit-elle, que vous perdiez une si belle occasion. Il s'agit de vôtre fortune, & d'un établissement trop avantageux pour le refuser. Vous pouvez être une des premiéres & des plus riches Dames de Naples, & vous balancez

là

là-dessus. Ha! ma Fille, il faut battre le fer, pendant qu'il est chaud, & prendre l'occasion par les cheveux. Il ne faut pas que la crainte d'un mal imaginaire, vous fasse rejetter un bonheur réel.

Enfin Léonice y consentit, quoi qu'avec quelque répugnance; mais ce n'étoit pas alors le tems de l'épouser dans les formes. La Mere de Léonice se contenta qu'Hector fit serment en presence de temoins, qu'il la prendroit pour sa Femme; & qu'il la consideroit déja comme telle.

Hector protesta solemnellement de l'épouser, & s'acquit par-là le droit de jouir dès le même soir de tous les charmes de la belle Leonice. Ce fut alors qu'il abandonna tous ses sens aux plaisirs de l'Amour; & qu'il se sentit si transporté, que l'on peut dire à quelque égard, qu'il mourut plusieurs fois entre les bras de Léonice.

Le lendemain, il la pria de tenir la chose secrette, jusqu'à ce que la disposition de ses afaires lui permit de l'é-

l'épouser publiquement, & de la mener chez lui. Elle & sa Mere y consentirent; & sa conduite fut telle pendant six mois, que Léonice, qui ne s'étoit donnée à lui qu'à contre cœur, commença à l'aimer ardemment. Hector de son côté, lui fit de riches presens, tant en joyaux qu'en habits.

Cependant les Voisins, qui voyoient entrer Hector à toute heure chez Léonice, s'imaginoient qu'elle s'étoit laissée corrompre par argent. Ils étoient tous dans ce sentiment, & il n'étoit pas aisé de les detromper. Léonice s'en consola, dans l'esperance qu'elle avoit de paroître bien-tôt au rang des premieres Dames, par une publique déclaration de son mariage, qui surprendroit toute la Ville.

Enfin lasse d'attendre cet heureux moment; elle conjura son cher Hector de ne la pas faire languir davantage dans cet état. Mais Hector, qui avoit goûté assez long-tems les faveurs de Léonice, commença à considerer la faute qu'il avoit faite;

&

& se repentit d'avoir donné sa parole à une Fille d'une qualité peu sortable à la sienne. Il s'imagina cependant sans raison, qu'en lui donnant une bonne somme d'argent, elle seroit satisfaite.

Dans ce tems-là les Parens d'Hector firent la paix avec une autre puissante Famille ; & pour lier une ferme amitié entre ces deux Familles, on proposa de donner Clélie en mariage à Hector, qui l'accepta avec plaisir pour Epouse. La chose se divulgua par toute la Ville, qui fut bien aise d'aprendre que ces deux Familles, qui avoient été si long-tems ennemies, se fussent reconciliées.

La Mere de Léonice en aprit la nouvelle, & en fit part à sa Fille. Je laisse à penser, s'il pouvoit rien arriver de plus afligeant à la pauvre Léonice: Elle en versa un torrent de larmes, & en fut inconsolable. Elle se consumoit tous les jours à vûë d'oeil, & resolut enfin de se vanger de l'afront qu'elle avoit reçû d'Hector, & de punir sa perfidie.

Elle ne fit part de son dessein, qu'à Eutime, qui étoit une Esclave de Mauritanie, qui demeuroit dans la maison depuis plusieurs années, & pour qui Léonice avoit beaucoup de bonté. Ayant pris ses mesures avec elle, elle reprit sa belle humeur, & se remit dans son embonpoint.

Hector n'avoit été marié qu'environ un mois avec la belle Clélie, lors que passant devant la maison de Léonice, il la vit à la fenêtre dans une Sale basse. Léonice s'en aperçut, & en même tems la rougeur lui monta au visage. Hector changea aussi de contenance; mais il se remit d'abord. Et s'arretant, salua Léonice, & lui dit qu'il étoit ravi de la voir.

Léonice, sans lui faire connoitre qu'elle savoit son mariage, lui répondit gayement; vous me surprenez, Monsieur; car je croyois que vous m'aviez tout à fait abandonnée. D'où vient qu'on ne vous voit plus? Ai-je fait quelque chose qui vous ait desobligé? Ha! Monsieur, poursuivit-elle, souvenez vous de celle qui vous aime

si

si tendrement, & qui se consacre uniquement à vôtre service.

Hector fut surpris d'entendre, au lieu de plaintes, tant de douceurs. Et ravi d'en être quitte (comme il crut) à si bon marché, il lui dit; Mademoiselle, vous n'igorez pas sans doute mon mariage avec Clélie. J'y ai été obligé, pour ratifier la paix qui s'est faite depuis peu entre la Famille de mon Beau-Pere & la mienne, qui ont eu souvent de sanglans demelez ensemble. Il m'a été impossible de m'en dispenser. Mais j'espére que cela n'empêchera pas le cours de nôtre amitié. Pour moi, j'aime toûjours Léonice, j'admire toûjours sa beauté & sa politesse. Et, si vous avez la bonté de me pardonner, je vous ferai voir des preuves incontestables, que Clélie n'a pas été capable d'éteindre la passion que j'avois pour vous.

Monsieur, repartit Léonice, vous pouvez croire le déplaisir que j'ai eu d'aprendre vôtre mariage, & de me voir ainsi suplantée. J'en ai versé un ruisseau de larmes, & j'en ai perdu pendant quelque tems l'apetit & le re-

repos. Ce peu de beauté que j'avois, disparut dans vingt-quatre heures, & je déchus si sensiblement, qu'au bout de trois jours je n'étois presque plus reconnoissable. Enfin je considerai que la necessité, & qu'un interêt de Famille, vous avoient fait manquer de parole à mon égard; & je me flatai, que cela ne s'étoit point fait faute d'afection pour moi. Cette pensée me remit sur pié; & je suis ravie maintenant d'aprendre de vôtre bouche, que malgré Clélie, j'ai part à vos bonnes graces. Mais, si vous voulez que j'en sois bien persüadée, ayez la bonté de passer ici quelque-fois. Je n'aurai point de plus grande joie que de rembrasser celui que j'ai tant aimé, & que j'aime encore avec tant de tendresse. Mademoiselle, repondit Hector, puis que les choses en sont-là, je vous promets de revenir ce soir pour renouveler nos premiéres amours. Vous pouvez croire, répondit Léonice, que je vous attendrai avec une impatience extrême.

Là-dessus ils se separerent. Leonice, ravie de voir le train que prenoient

ses

ses afaires, apella d'abord Futime, & lui ordonna de préparer ce qu'elles avoient concerté ensemble contre Hector.

Dés-qu'il fut nuit, Hector ayant soupé avec sa Femme, s'en vint chez Léonice, & ne prit avec lui qu'un Serviteur qui étoit son Confident. Leonice fit bon visage à Hector; & le reçût avec toutes les marques d'affection. Le Valet eut ordre de s'en aller, & de revenir à trois heures du matin.

Après plusieurs discours amoureux, Hector & Léonice se mirent au lit, où Léonice lui fit plus de caresses que jamais. Elle lui avoit donné de l'opium, si-bien que dans peu de tems il s'endormit profondement. Alors elle se leva pour ouvrir la porte à Futime, qui entra avec un attirail funeste pour Hector.

Léonice d'abord prit une corde dont elle lia les bras & les jambes d'Hector. Cela fait, elle lui mit un bâaillon dans la bouche, pour l'empecher de crier, & ce fut alors qu'il commença à se reveiller. Au dessus du lit il y avoit

une grosse boucle de fer, par où Léonice & Futime avoient déja passé une corde. Avec cette corde elles liérent les piez du perfide Hector, & l'Esclave tirant la corde l'éleva; les piez en haut & la tête en bas. Hector étoit tout nud, & dans un état à ne se pouvoir défendre.

Léonice, toute transportée de fureur, commença la cruelle exécution de cet Amant malheureux, par sa langue. Mais, avant que de la couper, elle lui parla en ces termes. Infame, c'est maintenant qu'au peril de ma vie, je vai me venger de l'afront que tu m'as fait. Tu m'as ravi l'honneur; & je t'ôterai la vie. Perfide, tu as épousé Clelie, contre la promesse que cette langue m'a faite avec serment; & tu croyois qu'un crime de cette nature demeureroit impuni. Parjure, c'est ici le dernier moment de tes plaisirs, & le premier de tes soufrances. Tu ne jouïras plus de Clélie, ni de Leonice; & je commence ton suplice par cette langue trompeuse, qui à été un des premiers instrumens de ma disgrace. En disant ces paroles, elle prit un

rasoir, & lui coupa la langue par le milieu.

Après la langue, elle lui coupa les mains, comme ayant été complices de son crime. Ensuite s'adressant aux yeux, elle leur fit ces reproches. Traîtres Organes de l'Amour, qui avez versé à mon égard tant de fausses larmes, & qui me trouviez la Personne la plus aimable du Monde, comment avez-vous osé me trahir de cette maniére? Il est juste que vôtre lumiére soit obscurcie; & que vous perissiez avec les autres instrumens de mon malheur. En disant ces paroles, elle creva les yeux à Hector, & le rendit aveugle avant sa mort. Des yeux, elle vint à d'autres parties; nous craindrions de choquer le lecteur par un détail circonstantié des cruautez qu'elle exerça à l'égard d'Hector, c'est pourquoi nous nous tairons sur cet article.

Jugez quel spectacle ce devoit être, qu'un Homme nu, si cruëllement mutilé de ses membres. Léonice ne voulant pas le faire languir d'avantage, & contente de la vengeance qu'el-

le venoit de prendre, lui perça le cœur de plusieurs coups de stilet.

Dès qu'il fut mort, elle & l'Esclave l'ayant delié, le mirent avec tous ses membres coupez dans une grande corbeille, qu'elles couvrirent d'un linge blanc; & prirent soin d'ailleurs de cacher le sang qui s'étoit répandu. Ensuite Léonice, se tournant vers l'Esclave, Chére Futime, lui dit-elle, je te suis bien obligée de ton assistance, sans laquelle je n'aurois jamais eu le plaisir de me venger. Il faut maintenant que tu songes à te sauver, & que tu tâches au plûtôt de passer en Afrique. Pren ce petit cofre, où sont tous mes joyaux, & où tu trouveras quantité d'or & d'argent. Avec cela tu auras dequoi vivre à ton aise avec tes Parens.

Mais la fidelle Esclave avoit le cœur trop bien placé & étoit trop affectionnée à sa Maîtresse. Je ne veux point, dit-elle, vous quitter, quoi qu'il en arrive. S'il faut mourir, à la bonne heure. Je vous ai été fidelle pendant la vie, je veux l'être jusqu'à la mort. J'aime mieux mourir avec vous, que

de

de vous survivre ; parce que je suis assûrée qu'il n'y a ni liberté, ni or, ni argent, ni pierreries, qui soient capables aprés vôtre mort de me rendre contente.

Ce prodige de fidelité surprit Léonice, qui ne laissa pas de faire tous ses éforts pour la persuader à chercher son salut par la fuite : mais elle ne put jamais gagner cela sur l'esprit de son Esclave.

A trois heures du matin, le Valet d'Hector vint chercher son Maître, suivant l'ordre qu'il en avoit reçu. Futime lui dit qu'il dormoit ; qu'il n'avoit qu'à s'en retourner ; & qu'à huit heures il revint le chercher.

Léonice pressa de nouveau Futime de se sauver ; & lui dit, que pour ne pas tomber entre les mains de ses ennemis, elle étoit resolue de se donner la mort elle-même. Pour cet éfet, ajoûta-t-elle, j'ai préparé du poison, qui doit me faire mourir au bout de quatre ou cinq heures. J'espére, répondit Futime, que vous en avez assez pour vous & pour moi. Si cela est, prenons le vite, afin que par

ce moyen nous mourions, & évitions le suplice que la justice pourroit nous faire souffrir.

Ta fidelité, reprit Léonice, merite d'être éternisée, & je ne puis assez l'admirer. Après ces paroles, elle prit une boite, où elle avoit mis des pilules empoisonnées. Elle en avala une, & l'Esclave en prit une autre, avec une avidité nompareille. Ensuite Léonice embrassa son Esclave avec toute la tendresse imaginable, ne pouvant en cette occasion lui donner d'autres marques de son affection.

A huit heures, le Valet d'Hector revint chercher son Maître. Léonice lui dit de la suivre jusqu'au Palais du Vice-Roi, où il en sauroit des nouvelles. Ayant fermé la porte de sa chambre à la clef, elle prit le chemin du Palais, suivie de sa fidelle Esclave & du Valet. Si-tôt qu'elle y fut arrivée, elle demanda à parler au Vice-Roi, ayant une affaire pressante à lui communiquer. On en alla avertir son Excellence, qui vint l'écouter, dans

une Sale, en presence de plusieurs personnes.

Monseigneur, dit Léonice, je vien vous faire part d'une avanture, qui vous surprendra. Vous saurez, que je vien de me vanger avec beaucoup de satisfaction du Seigneur Hector. Il est mort, ce Perfide; mais sa lâcheté meritoit d'être punie à la face de toute la Terre. Après avoir en vain tâché à me corrompre, il me promit solemnellement en presence de témoins qu'il m'épouseroit; & fit serment, que dès ce moment-là, il me considereroit comme sa Femme legitime. Sur cette promesse, je le regardai dans la suite comme mon Epoux, & je lui donnai toute la liberté qu'une Femme doit à son Mari. Cependant tout Naples sait ce qui s'est passé depuis. Ce Traître a épousé Célie, & m'a abandonnée comme une prostituée: je suis extrémement delicate sur le point d'honneur, & n'ai pû soufrir une si grande disgrace. L'ocasion de m'en venger s'est présentée, je l'ai fait; & j'aime mieux passer pour cruelle, que pour debauchée. Il pourra servir d'exem-

emple à la Posterité ; & quoi qu'il m'en coûte la vie, je mourrai neanmoins contente de m'être si bien vengée d'un Ingrat, d'un Perfide, d'un Traître, & d'un Parjure.

Ce recit de Léonice surprit, comme vous pouvez croire, le Vice-Roi & tous les Assistans. Son Excellence lui demanda d'abord, où étoit le corps d'Hector. Sous mon lit dans un corbeille, répondit Léonice, qui en même tems lui présenta la clef de sa chambre. Là-dessus on envoya querir cette corbeille, dont la vue remplit d'horreur tout les spectateurs. Léonice pria le Vice-Roi d'examiner Futime, & le Valet d'Hector, sur la promesse de mariage qu'Hector lui avoit faite. Ils déposérent tous deux en faveur de Léonice, & leurs dépositions furent ensuite confirmées par la Mére de Léonice & par un autre proche Parent. Le Vice-Roi témoigna du déplaisir de l'injustice qu'Hector avoit faite à Léonice ; & en même tems, il la blâma de ne s'en être pas raportée à la justice. Il plaignit son sort ; & lui dit qu'il auroit bien souhaité de pou-

pouvoir accorder sa clemence avec la Justice.

Léonice, qui se sentoit mourir, le remercia, & lui fit connoître qu'elle étoit dans un état à ne recevoir ni la vie, ni la mort de qui que ce fût. En éfet le poison ayant fait son éfet, elle tomba roide morte en sa presence; & Futime ne lui survecut que de quelques moments. Spectacle qui étonna si fort le Vice-Roi & les Assistans, qu'on ne parla, pendant quelque tems à Naples, que de la fin Tragique d'Hector & de Léonice.

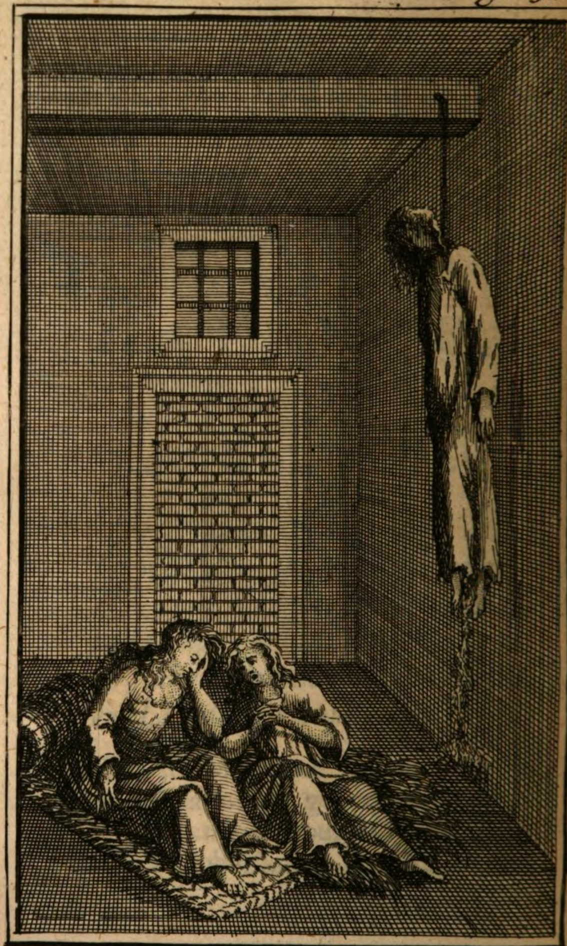




SIXIEME HISTOIRE GALANTE, DES AMANS MALHEUREUX.

Elvire, Dame Espagnole, étant surprise dans ses amours impudiques, par Don Fernandez son Epoux, mourut d'une mort étrange, avec Don Carlos son Galant, & Lucide sa Confidente.

DU tems que le Duc d'Albe faisoit la guerre aux Hollandois, pour les reduire sous l'obéissance de l'Espagne, il



il avoit dans son Armée un brave Officier Espagnol, nommé Don Fernandez. Il étoit de Seville, & il passa la plûpart de sa vie en Flandres, au service de son Prince; où il se signala dans plusieurs Sieges; & dans plusieurs Batailles.

La paix étant faite, il se retira chez lui, pour y passer le reste de ses jours dans le repos. Il avoit même fait dessein de ne se jamais marier: mais ce petit Dieu, qui se jouë des Dieux & des Hommes, lui fit bientôt changer de résolution.

Don Fernandez n'avoit été de retour que depuis une année; lors qu'il fut prié aux noces d'une Parente. Ce fut-là qu'il vit la charmante Elvire, il fut tellement épris de ses charmes; que cette premiere vuë lui coûta sa liberté. Outre sa beauté, elle avoit l'avantage d'être de Sang Noble; mais Don Fernandez ne pouvoit pas en espérer une dot avantageuse. Son Pere avoit plusieurs Enfans; & pour laisser la plûpart de ses biens à ses Fils, il étoit sur le point dans ce tems-là

d'en-

d'envoyer Elvire avec une de ses Sœurs au Couvent de S. Brigide.

Il changea de resolution, dès qu'il vit que Don Fernandez, un des plus riches Gentilshommes de la Ville, étoit amoureux d'Elvire. Don Fernandez la fit demander en mariage, elle lui fut accordée, & le mariage s'accomplit avec beaucoup de réjouissance. Il est vrai qu'il y avoit une grande disproportion d'âge entre un Homme de cinquante-cinq ans, & une Femme de quinze: mais ils ne laisserent pas de vivre fort contens ensemble les deux premieres années.

Plus Don Fernandez avançoit en âge, & plus Elvire auroit eu besoin d'un jeune Homme pour être contentée. Ce qui la fit résoudre à se pourvoir d'un jeune Galant. Pour cet éfet elle jetta les yeux sur Don Carlos, Gentilhomme bien fait, qui l'avoit déja courtisée du tems qu'elle étoit Fille. Un jour que Don Fernandez étoit allé aux champs, Elvire lui envoya un billet par Lucide sa Fille de chambre. Don Carlos le reçut avec des transports de joie, & ne perdit point

point de tems. D'abord il vint rendre ses respects à Elvire, qui le mit en possession de ce qu'il avoit souhaité depuis long-tems.

Ces plaisirs dérobez continuerent quelque tems avec assez de bonheur ; jusqu'à ce que Don Fernandez, pour vivre avec plus de liberté, se résolut d'aller demeurer dans une belle Maison de plaisance qu'il avoit à dix milles de Seville, sur le bord du Guadalquivir. Cet éloignement fit de la peine à nos deux Amans, qui craignoient de ne pouvoir desormais se trouver ensemble, qu'avec assez de dificulté. Cependant Don Fernandez n'avoit aucune jalousie de sa Femme. Et comme sa vertu ne lui étoit point suspecte, il lui donnoit autant de liberté qu'une Femme de ce Païs-là pouvoit esperer.

Cette liberté fut la cause de son malheur ; parce que son Mari n'étoit pas jaloux, elle n'étoit pas circonspecte ; & pour avoir été trop libre dans ses Amours, elle fut enfin surprise. La maniere d'agir de Don Carlos avec Elvire étoit trop libre pour ne

pas

pas donner de l'ombrage aux Domestiques.

Entre ces Domestiques, il y avoit un vieux Serviteur, qui avoit toujours été très-fidele à Don Fernandez. Celui-ci, qui s'interessoit plus que tous les autres à l'honneur de son Maître, jugea de cette étroite familiarité, qu'il remarquoit entre Elvire & Don Carlos, qu'ils passoient leur tems au préjudice de son Maître. Mais, comme Don Fernandez avoit trop bonne opinion de sa Femme pour s'en défier, il n'osa pas lui communiquer sa pensée, avant que d'être bien assuré de la chose. Pour la découvrir, il prit la résolution d'épier toutes les démarches d'Elvire & de Don Carlos.

Cependant nos Amans, qui nageoient dans les plaisirs, ne considéroient pas le danger où ils s'exposoient. Ils eurent la négligence de laisser un jour la porte ouverte, dans le tems qu'ils folatroient ensemble sur le lit, & qu'ils goutoient les plus doux plaisirs de l'amour.

Le vieux domestique, se voyant ainsi convaincu par ses propres yeux, ne

ne balança plus. Il resolut d'en avertir son Maître à son retour de Seville, où ses afaires l'avoient apellé. Dès-qu'il fut arrivé, Don Carlos disparut, & Elvire sortant de ses bras vint se jetter entre ceux de son Mari. Elle lui fit cent caresses, & lui demanda pourquoi il avoit demeuré si longtems à Seville? Vous savez mon Mari, dit-elle, que je ne saurois vivre contente en vôtre absence; & que je languis, lors que mes yeux n'ont pas le bonheur de vous voir.

Le vieux Valet, qui savoit bien le contraire, ne put soufrir cette tendresse hipocrite, il se depita contr'elle, & se fit un chagrin de voir que son Maître se laissât ainsi duper par les fausses caresses d'Elvire. Il prit son temps pour le détromper, un jour qu'il étoit seul dans son cabinet, & lui adressant la parole, il lui parla à peu près de cette maniere.

Monsieur, je vien vous avertir d'une chose qui vous surprendra, & qui doit vous chagriner. Il s'agit de vôtre honneur, & pour cette raison, je ne puis vous la cacher. C'est que Madame

se

se sert très-certainement d'un Galant, & j'en suis temoin occulaire. Je les ai vû badiner ensemble sur vôtre lit; & pour ne vous rien cacher, j'ai vû le Galant dans la posture d'un Homme qui reçoit les derniéres faveurs d'une Femme.

Cette nouvelle étonna si fort Don Fernandez, qu'il en fut tout interdit. D'abord la fidelité de son Valet, qu'il avoit éprouvée en plusieurs rencontres, le mit dans une grande perplexité. Mais l'affection qu'il avoit pour Elvire l'emporta sur cette considération. Il dit à son Domestique; pren bien garde à ce que tu dis, car j'ai peine à croire qu'Elvire me trahisse jusqu'à ce point. Le Valet lui fit serment; qu'il n'avoit rien avancé que ce qu'il avoit vû de ses propres yeux; qu'il ne parloit point par passion; & que sa fidelité étoit le seul motif, qui l'avoit obligé de lui découvrir la brêche qu'on faisoit à son honneur.

Don Fernandez lui demanda, s'il pourroit lui faire voir ce qu'il avoit tant de peine à croire. Monsieur, repondit le Valet, vous n'avez qu'à fein-

dre

dre un voyage, & je me fai fort en ce cas de vous convaincre par vos propres sens. Don Fernandez, resolu de savoir le fond de cette afaire, fit semblant d'avoir reçû des lettres qui l'obligeoient à partir pour Seville. Elvire, feignant d'en être bien fâchée, se plaignit de ce qu'il étoit obligé de faire de si frequens voyages. Pourquoi dit-elle, sommes nous venus ici, si ce n'est pour y vivre en repos? D'où vient que vous me quittez si souvent? Mes afaires, dit-il, m'y obligent; & quelque diligence que je fasse maintenant, je ne saurois les expedier dans moins de sept ou huit jours.

Il ne fut pas si tôt parti, qu'elle en fit avertir Don Carlos, qui vint prendre sa place, & qui entra de nuit par la porte du jardin.

Dès-qu'il fut arrivé, Elvire fit coucher tous ses Domestiques, hormis Lucide qui étoit sa Confidente. Tout étant tranquille au logis, elle s'en fut trouver Don Carlos; & lui ayant fait collation, ils passerent une des plus agreable nuit ensemble. C'est maintenant,

nant, dit Elvire à Don Carlos ; que nous aurons le tems de nous divertir. Le bon Homme a des affaires qui le retiendront huit jours, tâchons de ne nous pas ennuier pendant ce tems-là.

Don Fernandez, qui tramoit sa ruine, pendant qu'elle prenoit ses plaisirs, s'arrêta après qu'il eut fait deux lieuës. Il commanda à ses Valets d'aller l'attendre à Seville, & retournant sur ses pas quelque tems après, il arriva chez lui à minuit.

Il trouva d'abord son fidelle serviteur, à qui il demanda si l'Amant étoit venu. Le Valet lui ayant dit qu'il y avoit déja plus de deux heures qu'il étoit entré, il monta d'abord à la chambre d'Elvire, accompagné de deux Hommes armez qu'il avoit amené avec lui. Il commanda à son serviteur de frapper à la porte ; Lucide entendant le bruit, vint d'abord s'informer qui c'étoit. Le Valet lui répondit, que son Maître avoit envoyé un Homme avec des lettres d'importance pour Madame, lesquelles il avoit or-

dre

dre de lui rendre à son arrivée à quelle heure que ce fût.

Lucide en fit le raport à sa Maîtresse ; qui lui ordonna de les prendre, sans laisser entrer qui que ce fut dans sa chambre. Comme elle entrouvroit la porte pour prendre les lettres, le Serviteur la poussa avec violence, entra de force, & fraya le chemin à Don Fernandez & à ses Gens. Il entrerent dans la chambre ; & ayant pris une bougie qui bruloit sur la table, ils trouverent Elvire & Don Carlos ensemble. Don Fernandez les ayant fait sortir du lit, ils se jetterent tous deux à ses genoux, mais sans avoir égard à leur posture, il leur adressa la parole d'une voix menacante ; Infame dit-il à Don Carlos, tu es bien hardi de venir souiller mon lit, au péril de ta vie. Tu as pris tes plaisirs avec Elvire, & c'est à moi maintenant à m'en venger. Ensuite se tournant vers sa Femme ; Et toi, dit-il, Femme impudique, quelle manie t'a saisie de vouloir m'ôter l'honneur ? Est-ce pour cela, Traîtresse, que tu versois tant de larmes à mon départ ? Ingra-

te, est-ce de la sorte que tu reconnois l'afection que j'avois pour toi? Ton ingratitude est trop noire, & ton crime trop enorme pour demeurer impunis. Ensuite se tournant vers Lucide; Et toi Lucide, qui mangeois mon pain, tu as pris parti contre moi. Tu t'es liguée avec ceux qui me ravissoient mon honneur, & tu t'es fait un divertissement d'un chose qui devoit te couvrir de honte. Vous êtes tous trois coûpables d'un grand crime, & je veux absolument me faire justice.

Ils se jetterent tous trois aux pieds de leur Juge irrité, & firent tout leur possible pour l'émouvoir à compassion. Mais Don Fernandez se roidit contre leurs priéres, & demeura inexorable. Il commanda d'abord à ses Gens d'attacher une corde à une poutre, & à Elvire de mettre la corde au cou à son Amant.

Elvire, refusant de le faire, son Mari jura qu'il lui passeroit sans aucune grace son épée au travers du corps, si elle n'obéissoit. Pour sauver sa vie elle se resolut malgré elle d'être le bourreau de Don Carlos.

Cet-

Cette éxécution étant faite, Don Fernandez fit emporter ce qu'il y avoit dans la chambre, & n'y laissa qu'un matelas dans un coin pour la désolée Elvire. Avant que de la quitter, il lui dit, Elvire, je ne veux pas tremper ma main dans ton sang. Je t'ai trop aimée, pour en venir à cette extremité. Mais je veux pour ta punition, que tu passes ici le reste de tes jours; & que tu tienne compagnie à Don Carlos aprés sa mort; puis qu'il t'a si bien divertie pendant sa vie. Tu l'avois choisi pour tes plaisirs, & je ne veux pas te l'ôter. Je laisse ici Lucide ta Confidente, pour te consoler de sa mort. A ces paroles il se retira, & donna ordre que les fenêtres fussent grillées; & que la porte fût murée: ce qui fut fait promtement. Mais il fit faire en même tems un petit guichet, par où son fidele Valet donnoit tous les jours par son ordre à ces Prisonniéres du pain & de l'eau, pour leur subsistance.

Quel spectacle pour l'afligée Elvire! Un Homme pendu dans sa chambre, & une chambre où elle se

 voyoit

voyoit enfermée entre quatre murailles, sans esperance d'en jamais sortir. Quel chagrin d'avoir donné la mort à un Amant qu'elle aimoit si passionnément; & d'avoir toûjours cet objet devant ses yeux! Objet qui auroit rempli d'horreur une personne desinteressée, & qui dans cet état auroit donné de la peur à un Intrepide.

Ha! plut à Dieu, dit-elle à Lucide, plût à Dieu, qu'au lieu de m'ériger en Bourreau de Don Carlos, j'eusse soufert que le cruel Fernandez eut été le mien. Que la mort m'auroit été douce, au prix de ce genre de vie! Mais il est juste que je soufre pour ma lâcheté, & que je perde la vie par le moyen de mon cher Don Carlos, à qui j'ai donné la mort. En éfet elle mourut quelque tems après, aussi bien que sa Confidente, par l'infection qui sortit du corps de Don Carlos, quand il vint à se corrompre. Ce fut de cette maniere que ces deux Amans, qui avoient passé tant d'heureux momens ensemble, perirent miserablement; & finirent leur vie, en se donnant la mort l'un à l'autre.

SEP-





SEPTIEME

HISTOIRE GALANTE, DES AMANS MALHEUREUX.

Fabrice, Valet de Pompée Noble Romain, étant amoureux d'Adelinde la Femme de son Maitre, trouva le moyen d'en jouir, en contrefaisant Pompée. La chose ne fut pas si tôt faite, qu'Ade-

linde découvrit la fourberie, & s'en vengea à coups de stilet: elle eut honte de survivre à cette disgrace, & se donne aussi la mort en même tems.

ROme, fertile en Amans heureux & trompez, ne l'est pas moins en malheureux. L'Histoire de Fabrice, & d'Adelinde, n'est pas des moins remarquables dans ce dernier genre; & merite l'attention de ceux qui ont l'esprit tourné au Tragique.

Adelinde étoit Femme de Pompée, Gentilhomme de très-noble Famille. Elle étoit belle & très vertueuse, mais à force d'aimer son Mari, elle eut le malheur d'en devenir jalouse. Elle éprouvoit son Mari jusques dans le cœur; & ne pouvoit se satisfaire, à moins que de découvrir ce qu'elle craignoit le plus. Pompée, qui s'en aperçût, fit ses derniers éforts pour la détromper; & tâcha par toutes sortes de voies, de lui ôter cette manie

de

de l'esprit ; mais il lui fut impossible.

Pendant ce tems-là, Fabrice son Valet, devint amoureux d'Adelinde. Il étoit assez bienfait, & resembloit beaucoup à son Maître. Quoique sa condition fût basse, il ne laissoit pas d'avoir le cœur haut, & il se flatoit de gagner quelque jour celui de la belle Adelinde. Il la servoit avec tant d'assiduité, qu'elle le faisoit passer dans l'esprit de Pompée, comme le meilleur Serviteur qui se pût trouver. Fabrice, qui en fut averti, en conçut beaucoup de joie, mais il n'osa jamais declarer à Adelinde la passion qu'il avoit pour elle.

Il y avoit à Rome dans ce tems-là une fameuse Courtisane Espagnole, qui s'apelloit Nucie. Adelinde aprit que Pompée en étoit devenu amoureux, & cet avis redoubla ses inquiétudes. Pour en être bien assûrée, elle fit apeller Fabrice, qui passoit dans son esprit pour le Confident de Pompée. Fabrice, lui dit-elle, je suis persuadée, que tu sais tous les secrets

de ton Maître. Di-moi de bonne foi qu'elle Courtisane il fréquente. N'est-ce point Nucie, cette maudite Espagnole, qui demeure dans la ruë des Conduits? Di-moi la verité, & je te recompenserai.

Madame, répondit Fabrice, qui ne manquoit pas d'adresse, vous me surprenez. Mon Maître me fait la grace de m'aimer, jusqu'à me confier toutes ses intrigues d'Amour. Mais que diroit-il, si je les allois reveler? Vous devez croire, que c'est au peril de ma vie. Cependant, Madame, si vous avez la bonté de me promettre que vous tiendrez la chose secrete, je préfererai le plaisir de vous rendre service, à la crainte du mal qui pourroit m'en arriver.

Sur ma parole, reprit Adelinde, je n'en parlerai jamais; & tu n'as qu'à me decouvrir ce que tu sais. Il est vrai, répondit Fabrice, que Monsieur aime Nucie, & qu'il la voit même assez souvent. Aujourd'hui il lui a donné rendez-vous pour demain après-dîné chez une vieille Femme qui

de-

demeuré à la Longara. Fabrice, reprit Adelinde, je souhaiterois fort de prendre mon Mari sur le fait, & de m'en venger sur cette infame Courtisane: mais je crains que mon Mari s'en prendroit à toi. Consultons un peu, & voyons de quelle maniére je pourrois surprendre Pompée, sans t'exposer à sa vengeance.

Madame, repartit Fabrice, il me vient maintenant dans l'esprit un expedient, par lequel il vous sera facile de vous satisfaire sans bruit. Nucie doit aller voilée au rendez-vous, pour n'être pas reconnuë; & elle aime à faire l'amour sans voir, & sans rien dire. En un mot, elle ne veut point soufrir de lumiere, ni de bruit dans la chambre. Ainsi Madame, s'il vous plait de vous trouver au rendez-vous à la place de Nucie, Monsieur ne pourra pas aisément vous decouvrir dans l'obscurité; & croyant passer le tems avec Nucie, il le passera avec vous.

Vraiment, répondit Adelinde, voi-

là qui est tout à fait bien imaginé. Par ce moyen-là j'attraperai Pompée ; & lui même n'en saura rien. Je découvrirai le fond de ses intrigues, sans qu'il prenne le moindre ombrage : mais il faut, Fabrice, que tu me sois bien fidele.

Demain par ordre de Monsieur, répondit Fabrice, je dois aller prendre l'heure de Nucie, & avertir Monsieur dès qu'elle sera arrivée au rendez-vous. Je serois d'avis, Madame, poursuivit-il, que vous prissiez une heure avant celle de Nucie ; &, dès que vous serez venuë au rendez-vous, j'irai avertir mon Maître, que Nucie est arrivée. Mais, Madame, j'espere (poursuivit-il) que vous aurez la bonté de tenir vôtre promesse, & de ne pas vous faire connoître ; puis qu'en ce cas vous voyez bien qu'il s'agiroit de ma vie.

Adelinde lui promit encore une fois le silence ; quoi qu'elle eût bien souhaité de profiter d'une si belle occasion, pour faire une vive répriman-

de à son Mari. Et, en attendant de plus amples preuves de sa fidelité, elle lui fit present de quelques écus.

Le lendemain Adelinde s'en alla en chaise au rendez-vous. D'abord qu'elle y fut arrivée, Fabrice la fit entrer dans une chambre obscure, où elle se mit au lit; & cependant il lui fit accroire, qu'il alloit querir son Maître.

Mais le Scélerat, qui n'avoit dressé ces embuches que pour satisfaire la passion qu'il avoit pour Adelinde, eut l'éfronterie de representer son Maître, & revint couvert d'un manteau, faisant semblant d'être Pompée. Dès qu'il fut entré dans la chambre, il se deshabilla, & se mit au lit auprès de la belle Adelinde. Elle, ne doutant point que ce ne fut Pompée, fut surprise par le Valet; lors qu'elle croyoit de surprendre le Maître.

Il est vrai que Fabrice joüa bien son personnage; & que par son adresse, il vint à bout du dessein qu'il avoit de

ouvrit une fenêtre pour donner du jour. D'abord elle vit la chambre & le lit tout couverts de sang; & ce spectacle lui donna tant de frayeur, qu'elle apella incessament ses Voisins à son aide; tout le Voisinage y accourut; Adelinde fut reconnuë, & tout aussi-tôt on envoya querir Pompée.

Pompée fut dans une consternation, qu'il est impossible d'exprimer: trouvant sa chere Epouse mourante & baignée dans son sang. Il fondit en larmes, dès-qu'il la vit, la prit entre ses bras; & lui demanda comment ce desastre lui étoit arrivé. Adelinde se tournant du côté de son Mari, lui repondit d'un ton bas & languissant. Vous savez, mon cher Mari, qu'à force de vous aimer j'étois devenuë jalouse. La jalousie m'a porté dans ce lieu, ayant eu avis que vous y deviez venir pour vous y divertir avec la belle Espagnole. Fabrice que voilà me l'avoit fait accroire, pour me surprendre. Ce Traître m'a surprise, & j'en ai tiré vengeance. Enfin,

pour

pour punir ma jalousie, & châtier ma trop grande credulité, j'ai trempé (comme vous voyez) mes mains dans mon propre sang.

Comme elle finissoit ces paroles, un Chirurgien, que Pompée avoit envoyé querir, arriva. Ce Chirurgien, ayant sondé sa plaie, jugea qu'elle étoit mortelle, & qu'Adelinde n'avoit que peu de tems à vivre. Ce raport mit Pompée au desespoir, & le rendit inconsolable. L'infidele Fabrice vivoit encore ; & Pompée alloit lui passer son épée au travers du corps, si Adelinde ne s'y fut opposée par ses prieres.

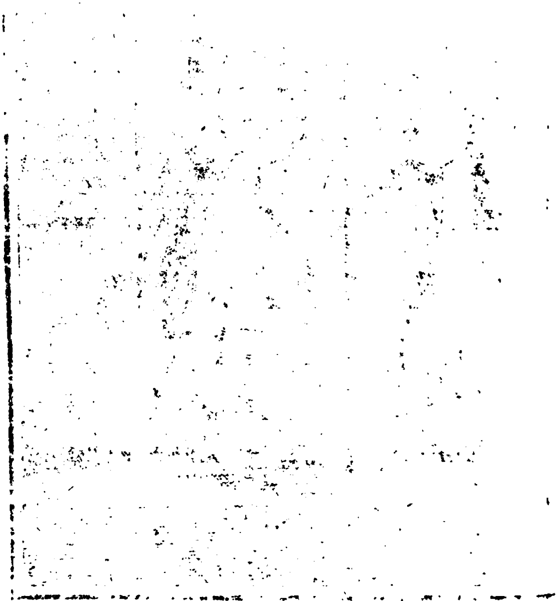
Elle le pria d'arracher de la bouche de Fabrice, avant qu'il mourût, la verité du Fait, en presence des Spectateurs. Ce que Pompée fit au grand contentement d'Adelinde, qui rendit graces au Ciel, d'avoir ainsi fait éclater son innocence. En effet, Fabrice eut encore assez de vie, pour dire là Pompée de quelle maniere il avoit surpris sa Femme.



HUITIEME HISTOIRE GALANTE, DES AMANS MALHEUREUX.

Antenor n'étant pas capable de satisfaire Livie sa Femme, elle s'abandonna à Polidor. La chose étant découverte, le Mari fit assassiner l'Amant en presence de Livie; & lui laissa à elle





le choix de mourir par le fer, ou par le poison. Ayant choisi le poison, elle mourut sur le champ. & fut enterrée secretement avec son Amant.

SYracuse, aussi bien que Rome, a eu ses Amans malheureux. Temoins Polidor & Livie, dont l'Histoire est assez Tragique.

Livie étoit une de ces jeunes Dames, qui ont le malheur d'épouser de vieux Gentilshommes. Le feu de son âge ne s'accordoit pas avec le flegme d'Antenor son vieux Mari. Elle eut recours à Polidor, jeune Gentilhomme bien-fait, qui lui faisoit l'amour depuis long tems.

Clarine. Fille de chambre de Livie, fut la Médiatrice. Ce fut elle, qui découvrit à Polidor l'inclination que Livie avoit pour lui, & qui trouva le moyen de faire qu'ils se vissent ensemble. Enfin ce fut elle qui fut l'instrument de leurs plaisirs & de leur desastre.

La premiére fois que Polidor vint voir son Amante, ce fut en habit de Païsan. Dans la suite il vint chez elle le plus souvent en habit de Femme.

Un des Serviteurs d'Antenor, le plus clair-voyant & le plus fidele de tous, remarqua toutes ces intrigues. Il en avertit son Maître, & lui inspira d'abord le desir de se venger.

En ce cas, le poison & le poignard sont les deux souverains remedes en Italie; & Antenor ne manqua pas de se pourvoir de l'un & de l'autre. Il s'en alla un matin dans la chambre de sa Femme, qui n'étoit pas encore levée. Il lui fit bon visage; & pour l'empecher d'entrer en quelque défiance, il lui témoigna beaucoup plus d'afection qu'à l'ordinaire.

Après une petite conversation, il commanda à la Fille de chambre de sortir. Clarine étant sortie, il ferma la porte à la clef. Livie s'imagina que c'étoit à dessein de se divertir avec elle. Mais elle fut bien surprise, quand elle le vit revenir, tenant un poignard tout nud dans la main droi-

droite, & du poiſon dans la gauche.

Livie, dit Antenor, je ſai de bonne part que Polidor eſt ton Galant, & j'en ai des preuves convaincantes. Il faut te réſoudre à mourir tout preſentement, ou à écrire une lettre à Polidor, telle que je te la dicterai.

D'abord Livie fondit en larmes, & fit ce qu'elle put pour adoucir ſon Mari. Elle lui proteſta, qu'elle étoit innocente; & qu'elle n'aimoit que lui ſeul. Ces proteſtations, au lieu d'adoucir Antenor, l'aigrirent de plus-en-plus. Je ſai, dit-il que tu es une impudique, & je ne veux plus entendre de réparties. Mais, mon cher Mari, réprit elle, que voulez-vous que j'écrive à Polidor? Voulez-vous que je lui écrive ce qui n'eſt pas; & que j'avouë un crime dont je ſuis fort innocente? A Dieu ne plaiſe: que je meure plûtot par vos mains.

A ces paroles Antenor lui porta le poignard près du ſein; & Livie toute efrayée s'écria; Mon cher Mari,

prenez pitié de moi. Je vous en conjure, par l'amour que vous avez eu autrefois pour moi. Je suis prete à vous obéir, & à faire tout ce qu'il vous plaira. Elle prit une plume & du papier, que son Mari lui mit entre les mains, & écrivit cette lettre à Polidor, laquelle lui fut dictée mot-à-mot par Antenor.

Si vous m'aimez, mon cher Polidor, comme je n'en doute point, ne manquez pas de venir ce soir en habit de Femme à l'heure accoutumée par la porte du jardin, pour réjouir vôtre Amante, qui meurt d'envie de vous voir. Antenor s'en est allé ce matin aux champs, & doit y passer quelques jours. Je vous attens avec impatience, & suis

Vôtre très-chere Livie.

Le Mari, ayant lû la Lettre, la cacheta, & l'envoya tout aussi-tôt par un de ses Pages qui ne manquoit pas d'esprit. Il lui donna toutes les instructions nécessaires, pour ôter à Polidor tout sujet de soupçon. Le

Pa-

Page s'aquita si bien de sa commission, qu'il remplit Polidor de joie; dès qu'il eut lû la lettre de sa Maîtresse. Polidor lui promit, qu'il ne manqueroit pas d'obéir aux ordres de Livie. Et le Page en fit le raport à Antenor, qui prit ses mesures là-dessus.

Cependant la pauvre Livie étoit au desespoir d'avoir écrit cette lettre à son Amant. Elle en craignit les suites, & s'imagina que tous les mots de sa lettre, feroient autant de coups de poignard dans le sein de Polidor. Elle poussoit incessamment des soûpirs & des sanglots, qui étoient autant de veritables intrepretes de sa vive douleur.

Polidor lui-même eut quelque pressentiment de son infortune. Sur le soir il saigna du nez, & il prit cela pour une chose de mauvais augure. Et comme il fut sur le point de s'en aller chez Livie, il hesita, ne sachant à quoi se resoudre. Tantôt il s'imaginoit qu'il alloit se perdre, & qu'il couroit à sa ruïne; puis revenant de cette crainte, il crut que s'il renvoyoit

à une autre fois sa visite, il couroit risque de desobliger sa Maîtresse, & de la perdre. Enfin, plûtôt que de courir ce risque, il voulut hazarder sa vie.

Il vint à l'heure ordinaire à la porte du jardin, & il la trouva fermée. Peu après il revint, & la trouvant ouverte, il entra pour son malheur. Il s'en alla tout droit dans la chambre de Livie; qui ne l'eut pas si tôt vû, qu'elle jetta un grand cri, & tomba à la renverse. Polidor tout étonné, tâcha de la relever, & lui fit mille caresses, attribuant cela à tout autre cause qu'à la veritable.

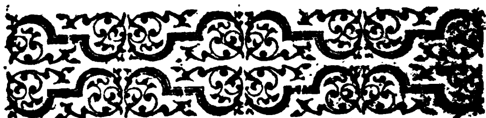
Le jaloux Antenor, qui le voyoit, fit sortir tout à coup les Hommes armez, qu'il avoit apôstez pour assassiner Polidor: d'abord le Galant fut tué de cent coups d'épée & de poignard, & cela en la presence de son Amante, qui commençoit alors à revenir de sa pâmoison. Elle eut le chagrin de voir son Bien-aimé nager dans son sang, & mourir d'une mort cruelle en sa presence.

Dès qu'il fut mort, Antenor s'apro-

procha d'elle, & lui dit. Maintenant qu'il n'y a plus lieu de douter de ton impudicité, prépare toi de suivre ton Amant, & choisis pour cet éfet le fer ou le poison. Livie tout aussi-tôt lui demanda le poison, qu'elle prit avidement, avec un visage intrepide: &, comme ce poison étoit fort violent, elle perdit la vie dans un moment.

Antenor les fit mettre tous deux dans un même cercueil, & les fit enterrer secrettement.





NEUVIEME

HISTOIRE GALANTE,

DES

AMANS MALHEUREUX.

Phamphile natif de Mantouë, devint jaloux de sa Maîtresse. La jalousie le porta au desespoir; de sorte qu'il se tua soi-même. Son Amante, le trouvant sur le point d'ex-



d'expirer, lui fit voir son innocence, & se donna la mort en sa présence.

NOus avons vû jusqu'ici des Morts Tragiques; mais qui n'ont pas été volontaires, comme celles de Pamphile & de Léonore, qui feront le sujet de cette Histoire.

Léonore étoit Femme d'un riche Gentilhomme de Mantoüe; mais le meilleur Mari d'Italie. Il permettoit à Léonore de tenir Maison ouverte; de voir les Companies, & de joüer avec les Hommes & les Femmes aux cartes & aux dez. Léonore, qui étoit fort enjouée & qui aimoit les plaisirs, sut se prévaloir de la liberté que son Mari lui donnoit. Son air libre & sa belle humeur attirerent chez elle la plûpart de la Noblesse.

Pamphile étoit un de ceux qui y étoient les plus assidus; son assiduité lui fit gagner le cœur de Léonore.

nore. Il devint amoureux d'elle; & elle devint amoureuſe de lui. Il lui découvrit ſa paſſion; & elle l'accepta ſans façon pour ſon Galant.

Il ne leur étoit pas dificile d'en venir à la jouïſſance; puis que le Mari ne prenoit point garde aux actions de ſa Femme. Jamais Mari ne fut plus commode; & c'étoit un prodige en Italie de voir un Homme marié ſi peu jaloux d'une Femme ſi libre.

Pamphile étoit un Homme riche, & qui n'étoit point marié. L'Amour qu'il conçût pour la belle Léonore s'augmenta ſi fort, qu'il ne voulut point d'autre Femme. Il aima mieux partager ſes faveurs avec ſon Mari, que d'avoir une Femme à ſoi. Et, quelques éforts que fiſſent ſes Amis pour le porter au mariage, il ne voulut jamais y conſentir. Il leur dit, qu'il étoit heureux dans l'état où il ſe trouvoit; & qu'il ne vouloit pas riſquer ſon bonheur entre les mains d'une Femme, qui le rendroit peut-être malheureux. Enfin Pamphile étoit

si satisfait de Léonore son Amante, qu'il se devoua entierement à elle; & voulut vivre avec elle & son Mari. Il lui fit donation de ses biens par son testament, & ne s'en reserva que l'usufruit.

Le Mari, qui les voyoit vivre dans une grande privauté, ne s'en inquietoit point du tout. Je ne dirai pas, si c'étoit par reconnoissance, par crainte, ou par insensibilité. Ce qu'il y a de sur c'est que Pamphile & Léonore vécurent pour le moins dix années ensemble avec beaucoup d'agrement, & sans avoir le moindre diferent entr'eux. Mais enfin les afaires changerent de face. Et ce qui est assez plaisant, la jalousie (peste d'Italie) qui n'avoit pû entrer dans l'esprit du Mari, saisit enfin le Galant. Elle le saisit d'une si forte maniere, qu'il ne pouvoit soufrir qu'aucun Etranger parlât à Léonore. Et, quoi-que l'afection de Léonore ne se fut aucunement ralentie à son égard; cependant sa jalousie lui rongea tellement l'esprit, qu'il perdit bien-tôt son em-

embonpoint. On ne vit plus paroître de gayeté sur son visage ; son beau teint s'évanouït ; ses yeux s'enfonçoient dans la tête ; & de tems en tems il poussoit de grands soûpirs.

Ce changement surprit Léonore, qui lui en demanda la raison. C'est vous, Madame, repondit Pamphile, c'est vous qui en êtes la cause, il n'y a que vous qui puissiez y remedier. Ne soyez pas si familiére avec tout le monde, si vous voulez que je vive content ; &, si vous n'aimez que moi, à quoi bon témoigner tant d'affection à tous ceux qui viennent vous voir.

He ! quoi, mon cher Pamphile, reprit la belle Léonore, est-ce qu'après une épreuve de dix années d'amitié ensemble, vous avez soufert que ce Monstre de jalousie s'emparat de vôtre esprit ? Banissez de chez vous ces pensées chimeriques, qui troublent vôtre repos, & qui font tort à cette sincére afection que je vous porte. Faut-il, pour vous aimer, que je me rende odieuse à toute la Ter-

re; & que je sois incivile envers tout le Monde, pour m'être donnée à Pamphile? Que diroit Mantouë de me voir mener une vie solitaire, après la figure que j'y ai faite jusqu'ici? Pour moi je suis sociable, & j'aime les Compagnies; mais cela n'empêche pas, que je ne sois toute à vous. Ce n'est pas, poursuivit-elle sur un cœur de diamant, que l'Amour a gravé l'afection que je vous porte. Et, si après cette vie on aime encore, soyez persuadé que je vous aimerai toûjours. Souffrez donc, mon cher Pamphile, que je vive comme auparavant; & qu'en vous aimant, je ne sois pas obligée d'agir contre les bienseances; & de me defaire de cette gayeté de conversation qui est l'ame de la societé.

Pamphile se laissa vaincre par ces raisons, que Léonore venoit d'avancer; mais ce ne fut que pour quelque tems. Sa jalousie le reprit plus fort que jamais; & sa rechûte le jetta dans le desespoir. Léonore, qui l'aimoit encore, en étoit inconsolable. Et, quoi qu'elle

fût d'une humeur tout-à-fait douce; sa bile néanmoins s'échaufa. Elle se facha un jour contre Pamphile, & lui fit de sanglans reproches de son injuste jalousie. Mais l'Amour les pacifia, & ils vécurent encore quelque tems en assez bonne intelligence.

Cependant un Marquis étranger, qui voyoit souvent Léonore, en devint passionement amoureux. Un jour qu'ils joüoient ensemble une discretion; le Marquis se laissa perdre pour gagner ses bonnes graces. Pour la discretion, il lui fit present d'un diamant de grand prix, avec un compliment d'Amour. Il la baisa, & ce fut un baiser fatal pour Pamphile & pour Léonore.

Car Pamphile qui s'étoit caché dans un coin derriére la tapisserie, eut le malheur de voir ces privautez, qui, quelque innocentes qu'elles fussent, le mirent au desespoir. Mais ce qui fut un surcroit de malheur, c'est qu'après ces privautez, le Marquis & Léonore s'en allerent ensemble faire

un

un tour dans le jardin, qui étoit sur le derriére de la maison.

Dès qu'ils furent sortis de la chambre, le jaloux Pamphile quitta le coin; où il s'étoit caché, & passa dans une chambre qui regardoit le jardin. Cé fut-là qu'il ouvrit ses yeux de la belle maniere, pour voir attentivement ce qui se passeroit entre le Marquis & la belle Léonore. Il vit le Marquis, qui lui donnoit des baisers de tems-en-tems. Quel spectacle pour un Homme jaloux comme lui? C'étoit autant de coups de poignard, qui le perçoient jusques au cœur. Il se depitoit & s'arrachoit les cheveux. Enfin je laisse à penser en quelle rage il étoit; lors qu'il vit le Marquis entrer avec Léonore dans un cabinet de jasmin, où il y avoit un lit de gazon & une petite table. Ce fut alors qu'il crut fermement, qu'elle alloit faire part de sa derniére faveur au Marquis.

Pour la prévenir, il ouvrit plusieurs fois la bouche à dessein de l'apeller. Mais il se retint & dans la rage

ge où il étoit, il s'en alla d'abord chercher des armes, resolu de tüer le Marquis entre les bras de Léonore. Il prit un pistolet & un poignard, qu'il trouva dans sa chambre; & de sa chambre, il s'en alla dans celle de Lénore: où, après s'être plaint de son malheur imaginaire; au lieu de s'en prendre au Marquis, il tourna tout d'un coup ses armes contre soi-même. Et se tira un coup de pistolet au travers du corps. Il n'en mourut pas pourtant dans le même moment. Mais il eut encore assez de vie pour se trainer sur le lit de Léonore.

Le Marquis, ayant demeuré un moment dans le cabinet, & fait deux tours d'alée dans le jardin, prit congé de Léonore, qui n'ayant plus de compagnie revint dans sa chambre, en passant elle se regarda par hazard dans un miroir qui étoit dans l'Anti-chambre. Comme elle rajustoit quelques boucles de sa coifure qui s'étoient défaites, elle ouït la voix d'une personne qui se plaignoit.

Elle courut d'abord dans sa chambre, s'aprocha du lit, & fut bien étonnée, quand elle y vit Pamphile couché dans un ruisseau de sang. O Dieu! s'écria-t-elle, avec des yeux qui fondoient en larmes, qu'est-ce que je voi; & quel desastre est ceci? Puis, apuyant son visage sur celui de Pamphile, elle le conjura de lui déclarer qui l'avoit assassiné. C'est vous, Madame, repondit Pamphile d'une voix basse c'est vous qui m'avez donné la mort. Les privautez, que vous avez accordées au Marquis, viennent de m'assassiner; & la derniere faveur, qu'il vient d'obtenir, m'a été le coup de la mort. Que malheur puisse arriver à ce cabinet de jasmin, où vous l'avez rendu si heureux! Mais enfin je me meurs, & mon mal est sans remede. Toute la joie qui me reste, c'est de mourir entre vos bras.

Quelle furie, repondit Léonore, vous a porté à ce coup de desespoir sur une fausse aparence? Sachez, mon cher Pamphile, que je n'ai laissé prendre

dre au Marquis d'autre plaisir que celui de quelques baisers derobez. Et, pour vous faire voir, que je vous aime uniquement, c'est que je ne veux pas vivre un moment après vous.

A ces paroles elle courut dans son cabinet, pour y chercher quelque instrument qui pût lui servir à se donner la mort. En y allant, elle rencontra sous ses piez le poignard de Pamphile, qu'il avoit laissé tomber en se donnant le coup de pistolet. Elle le prit, & tout aussi-tôt se decouvrit l'estomac. Ayant le poignard à la main, & l'estomac tout decouvert, elle s'en retourna auprès de Pamphile, qui avoit alors la mort sur les levres. Cependant il eut horreur de la voir dans cette posture, & fit même quelque éfort pour l'empêcher de poignarder ce beau sein, qui lui avoit donné de si doux rafraichissemens dans ses ardeurs amoureuses. Mais, comme il trouva ses forces épuisées, il la pria d'une voix mourante de se conserver la vie; & de ne pas detrui-

re

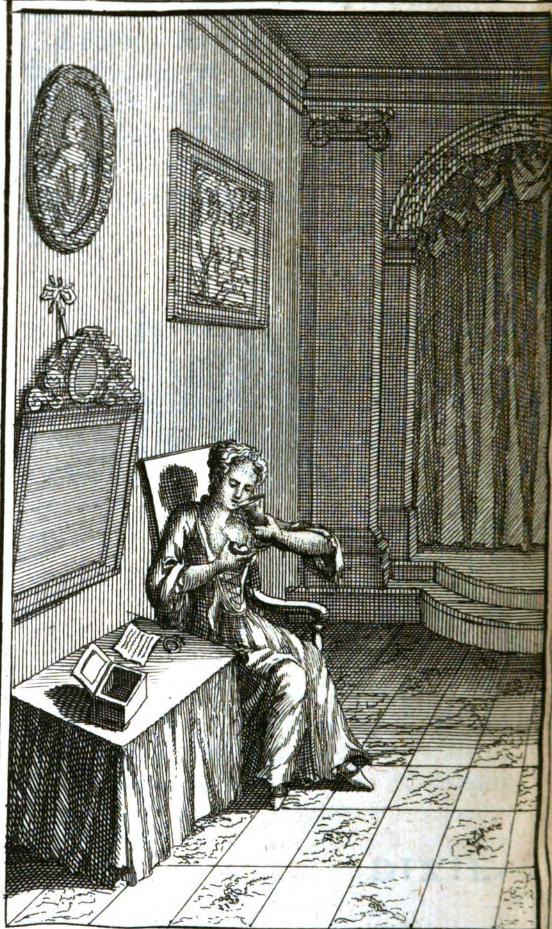
re ce qu'il y avoit de plus beau dans la Nature. Je vous croi, dit-il, innocente ; & je vous demande pardon du tort que je vous ai fait.

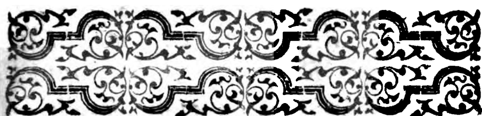
Mais ses priéres furent inutiles. Elle enfonça trois fois de suite le poignard dans son sein ; & s'étant ainsi poignardée, elle se laissa aller sur le corps du malheureux Pamphile, & sa bouche rencontrant celle de Pamphile, s'y tint comme collée.

Sur ces entrefaites la Fille de chambre, entra pour avertir Léonore que deux Gentilshommes étoient venus qui l'attendoient dans la Sale. Mais elle fut bien surprise, quand elle vit nos deux malheureux Amans nageans dans leur sang, & sur le point d'expirer. Dans cette surprise elle sortit toute éfrayée, & cria au secours. Les Gentilshommes qui étoient dans la Sale accoururent à ce bruit ; & trouvant la Fille de chambre, lui demanderent ce que c'étoit. Elle sans leur rien repondre les conduisit près de Léonore & de Pamphile.

Léonore eut encore assez de force dans son agonie ; pour leur raconter de quelle maniere la chose s'étoit passée. Mais à peine son recit fut-il fini, qu'ils expirerent tous les deux dans un même moment.







DIXIEME HISTOIRE GALANTE, DES AMANS MALHEUREUX.

Hermenesilde, Comtesse Espagnole, devint amoureuse de Ramire, jeune Gentilhomme bien fait, & le choisit secrettement pour être son Mari. Le Frere d'Hermenesilde ayant decouvert cette intrigue, tua Ramire & envoya son cœur à Hermenesilde. Le cha-

chagrin, qu'elle en eut, lui fit prendre du poison, où elle mit le cœur de Ramire. Elle mourut peu de tems après avoir avalé le poison, & fut trouvée tenant le cœur de Ramire appuié sur le sien.

DU tems que les Maures possedoient le Royaume de Grenade, de Murcie, & de Valence en Espagne, il y avoit dans la Castille un Comte nommé Don Fernandez Nugnez, qui avoit un grand pouvoir. Ce fut de son tems que le Roi de Cordouë rompit la Treve avec le Roi de Léon; de sorte que le dernier fut obligé de declarer la Guerre à l'autre; & qu'il donna le commandement de son Armée à Don Fernandez.

Don Fernandez avoit une Sœur qui étoit une très belle personne, & qui avoit été mariée à un autre Comte de Castille. Elle s'apelloit Hermenesilde. Après la mort de son Mari, elle se retira chez son Frere, & pendant

dant que celui-ci étoit occupé à vaincre les Maures, Hermenesilde, qui étoit encore jeune, se laissa vaincre par l'amour.

Celui de qui elle devint amoureuse, s'appelloit Ramire. C'étoit un jeune Gentilhomme à qui Don Farnandez en partant avoit laissé le soin de son Château, & plein pouvoir d'y representer sa personne. Il avoit d'ailleurs un emploi très-honnête & tres-avantageux, que Don Fernandez lui avoit donné, après quelques années de service en qualité de Page. Mais ce qu'il avoit d'aimable pour Hermenesilde, c'étoit ses belles qualitez, tant au regard du corps que de l'esprit.

La premiére fois qu'elle se sentit brûler d'amour pour lui, ce fut un jour qu'elle lui vit faire la caracol dans la grande Cour du Château. Il le fit avec tant de grace, qu'elle admira son adresse & sa personne. Ramire levant la tête par hazard la vit, & la salüa jusques sur l'arçon de la selle. Elle lui rendit le salut fort galamment.

Ramire étant parti, l'amoureuse Hermenesilde demeura long-tems apuyée sur la fenêtre, songeant par quelle voie elle pourroit le voir & lui parler en particulier, elle resolut d'en faire confidence à une Duegne ou Matrone, qu'elle aimoit beaucoup. Celle-ci lui fit esperer, qu'elle fairoit cette afaire avec succès ; & Hermesilde lui promit qu'elle l'en recompenseroit.

D'abord elle prit son voile, & s'en alla Incognito à l'apartement de Ramire. Elle lui en fit l'ouverture, sans nommer pourtant la Dame ; mais il s'imagina bien d'abord qui c'étoit. Il n'en fit néanmoins aucun semblant, & dit à la Duegne qu'il lui étoit obligé de l'ofre qu'elle lui faisoit. Je serois pourtant bien aise, poursuivit-il, de savoir le nom de la Dame. Mais la Matrone le pria de n'exiger point cela d'elle ; & lui dit seulement, que c'étoit une Dame de qualité, & une très-belle Femme.

He bien ! dit Ramire, je suis prêt à faire ce que vous voudrez. Là-dessus, la Duegne lui presenta un habit de

fem-

femme, qu'elle avoit apporté; elle le pria de le mettre, & de se trouver à dix heures de nuit dans un endroit du Château qu'elle lui marqua.

Ramire ne manqua point de s'y trouver en habit de femme, & après avoir attendu quelque tems, il vit venir la Matrone. Elle le mena à la chambre d'Hermenesilde par un escalier derobé, & il la suivit pas-à-pas dans l'obscurité. Quand il fut près de la chambre, il lui prit un frisson de mauvais augure, qui le fit trembler depuis la plante des piez jusqu'à la tête.

On le fit entrer, & la belle Hermenesilde le reçut avec joie. Elle le prit par la main, & l'ayant fait asseoir sur une chaise, Don Ramire, dit-elle, j'ai conçu une si grande afection pour vous, que je n'ai pû tarder davantage à vous le faire savoir. Promettez-moi d'être secret, & de m'aimer tant que vous vivrez; si vous voulez que je sois à vous & que je vous érige en Mari d'Hermensilde. Si cette offre ne vous déplait pas, je vous fe-

rai part de mon lit, en attendant qu'il soit à propos de découvrir nôtre mariage. Dites-moi donc, Ramire, si vous m'aimez.

Madame, répondit Ramire à genoux, la faveur que vous me faites est si grande, que je n'ai point d'expression assez forte pour vous en témoigner ma reconnoissance. Vous êtes d'une condition infiniment au dessus de la mienne; & vous voulez bien vous abaisser jusques-là que de me prendre, moi qui suis un chetif Gentilhomme, pour vôtre Mari. Vous allez, Madame, m'exposer à l'envie de tout ce qu'il y a de plus grand dans la Castille. Et quoi-que mon ambition n'eut jamais osé rechercher un tel avantage, la soumission, Madame, que j'ai pour vous, m'empêche de le refuser. Soyez donc persuadée, puis qu'il vous plait de me rendre le plus heureux des Hommes, que je serai à vous tant que je vivrai; & que je n'oublierai jamais cette illustre marque de vôtre bonté envers moi.

Hermenegilde là-dessus le pria de se lever, & lui presenta un diamant en-

chassé dans une bague. Don Ramire lui en donna une aussi, mais qui n'étoit pas de si grand prix. Elle embrassa Ramire, & lui donna plusieurs tendres baisers. Il ne fut point paresseux à lui rendre la pareille ; & leurs bouches furent long-tems colées l'une sur l'autre. Enfin Hermenegilde se pâma de joie entre les bras de Ramire, qui s'en apercevant, la porta tout doucement sur le lit. La Duegne lui jetta quelques goutes d'eau d'Ange sur le visage, qui la firent revenir, & qui lui firent ouvrir les yeux.

Comme elle se vit entre les bras de son cher Ramire, elle pensa tomber encore une fois de joie en défaillance ; & l'on eut assez de peine à l'en empêcher. Tout ceci sembloit presager le malheur qui devoit leur arriver. Cependant elle en revint si bien, qu'après quelques discours amoureux, ils se mirent tous deux au lit, où ils goûterent les plus doux plaisirs de l'Amour.

Le lendemain matin, ils ne purent se separer, qu'en se faisant une extrê-

me violence : mais il falut enfin s'y résoudre. Avant que de se quitter, ils tomberent d'accord, qu'ils se trouveroient toutes les nuits ensemble par la même voie ; & que le jour, devant le Monde, ils vivroient comme auparavant. Ainsi ils conduisirent leurs afaires si secretement, que pendant quelque tems il n'y eut que la Duegne leur Confidente, qui en eut connoissance.

Ramire admiroit son bonheur, pendant que la Fortune tramoit sa ruïne. Don Fernandez ayant défait les Maures, & retabli les affaires du Roi de Leon, il se retira chez soi, pour y jouir du fruit de ses Victoires. Toute la Castille le reçût avec joie, & sur tout Hermenesilde.

Mais par malheur pour elle & pour son cher Ramire, celui ci portant au doigt la bague qu'il avoit eu d'elle en promesse de mariage, il arriva un jour que Don Fernandez y prit garde. Et il jetta si bien les yeux dessus, qu'il la reconnut d'abord, pour être la même bague, que le defunt Mari d'Hermenesilde lui avoit donnée.

Vous

Vous avez là, dit-il à Ramire, une bague qui me plait fort ; voulez-vous me la vendre? Monseigneur, répondit Ramire, de tout ce que j'ai dans le Monde, il n'y a que cette bague dont je ne saurois me défaire qu'avec la vie. Ce que j'ai d'ailleurs, je le tien de vôtre bonté ; & vous pouvez en disposer comme bon vous semblera. Mais l'honneur m'oblige de conserver cette bague ; parce que je la tien d'une Personne que j'aime plus que ma vie.

Or ça, Ramire, reprit Don Fernandez, avec des sourcils froncez, dites-moi la verité. Je suis certain que cette bague étoit à ma Sœur ; & que c'est la même que feu son Mari lui donna en mariage. Comment est-ce qu'elle a pû tomber entre vos mains ? Je vous prie, ne me cachez point l'intrigue.

Ramire, bien surpris, ne sut que répondre. Don Fernandez, le poussant à bout, lui demanda s'il n'étoit pas aimé d'Hermenesilde ; & s'il n'en avoit pas reçû les dernieres faveurs. J'avouë, repondit Ramire, que je

tiens cette bague de Madame vôtre Sœur; mais ce n'est pas à des conditions honteuses ou criminelles, & pour ne vous rien cacher, c'est en qualité de Mari que je la possede.

De Mari! reprit Don Fernandez. Oui, Monseigneur, répartit Ramire. A ces paroles Don Fernandez entra dans une grande colere; & le regardant d'un air méprisant: Infame, lui dit-il, tu as donc eu l'audace de te joindre au sang de mes Illustres Ancêtres; & ma Sœur a eu *la* bassesse de me faire un si grand deshonneur? En finissant ces paroles, il tira son épée, & la passa quatre ou cinq fois de suite à travers le corps de Ramire, qui tomba mort à ses piez.

Cette action de Don Fernandez, fut suivie par une autre aussi heroïque à proportion. Il ouvrit l'estomac de l'infortuné Ramire, en arracha le cœur, & le mit avec la bague dans une cassolette de la Chine vernissée de noir. Cela fait, il commanda à un de ses Pages de porter cette cassolette à sa Sœur Hermenegilde, & de lui

dire

eroit le cœur de
ieux. ...
aux ordres de
nesilde, ouvrant
frayée à la vûë
glant. N'ayant
dernieres paro-
ne comprit pas
ſſein Don Fer-
nvoyé ce cœur.
lle vit ſa bague,
ce qui s'étoit paſ-

grande, qu'elle
le champ. Elle
s larmes; elle ſe
é de ſon Frére,
ur de ſon Mari.
uelque tems, que
rs, & que gemiſ-
ie lui devint inſu-
n'étoit capable de
mort.
on; & l'ayant dé-
u, y mit le cœur
re. Elle avala ce
mourut peu de
qu'elle fut mor-
te,

te, la Duegne en fit avertir Don Fernandez. Il vint, & l'ayant découverte. Il la trouva tenant de ses deux mains, le cœur de son cher Ramire appuié sur le sien.

Ce spectacle fit verser un ruisseau de larmes au crüel Don Fernandez, qui les ayant separez pendant leur vie, les rejoignit ensemble après leur mort, en leur donnant une même sepulture.

Fin du Tome Second.



